

CAVALERIE

Histoire de la guerre montée

John Ellis

Table des matières

- 1.** L'arrivée du cheval de guerre (Des débuts à 750 av. JC)
- 2.** Rome et ses ennemis (-750 à 476)
- 3.** Des ruines de l'Empire (476 à 1071)
- 4.** Le chevalier médiéval (950 à 1494)
- 5.** La guerre et l'État (1494 à 1797)
- 6.** Au-delà de l'Europe (1096 à 1800)
- 7.** Les nouveaux Mamelouks (1789 à 1914)
- 8.** Cavaliers de guérilla (XIX^e siècle)
- 9.** Les dernières années (1914 à 1945)

Chapitre 1 :

L'arrivée du cheval de guerre

Des débuts à 750 avant JC.

L'histoire du cheval a commencé il y a environ 60 millions d'années, mais ce qui allait arriver était loin d'être évident. Lorsque les premiers ancêtres des équidés, connus sous le nom d'*Eohippus* en Amérique et d'*Hyracotherium* ailleurs, sont apparus pour la première fois sur terre, ils mesuraient à peine 10 pouces de haut et avaient trois ou quatre orteils sur chaque pied, chaque orteil ayant un petit sabot. Au cours des millénaires de la préhistoire, ces animaux sont passés par les serpents et les échelles de l'évolution, et il y a environ un million d'années, l'*Equus caballus* est apparu, beaucoup plus grand que ses prédécesseurs et avec seulement quatre sabots. Cet animal a d'abord évolué en Amérique, se déplaçant lentement vers le nord jusqu'à ce qu'il traverse finalement la mer de Béring gelée et se déplace vers l'Asie et l'Europe. S'il n'avait pas fait ce voyage, l'histoire de l'humanité aurait été bien différente, car l'*Equus* s'est éteint dans les Amériques, probablement à la suite d'une maladie virulente.

Quatre types principaux ont été identifiés, connus des zoologistes sous le nom de poney I et II et de cheval III et IV. Les premiers sont venus dans les premières vagues d'Amérique. Ils n'avaient que treize mains de haut (une main fait 4 pouces) et ils se sont lentement déplacés vers l'Europe. Ces derniers étaient un bon couple de mains plus haut et, étant venus d'Amérique beaucoup plus tard, n'ont été trouvés que dans les régions asiatiques lorsque l'homme a commencé à essayer d'atteler le cheval à ses propres fins.

Au début, ils étaient simplement chassés pour se nourrir, une habitude qui a persisté beaucoup plus longtemps en Europe que plus à l'est, car les chevaux semblaient beaucoup moins adaptés à un autre rôle. Mais au cours du troisième millénaire av. J.-C., dans les vastes steppes asiatiques, ont émergé des peuples qui avaient évité la vie sédentaire des zones côtières étroites et adopté un mode de vie nomade, se déplaçant constamment d'une région à l'autre à la recherche d'une meilleure chasse. Pour ces personnes, le cheval est devenu précieux en tant que fournisseur de lait et de nourriture et beaucoup ont été domestiqués, il était plus facile de gérer des troupeaux raisonnablement placides qui pouvaient se déplacer avec leurs propriétaires. Ces premiers troupeaux se composaient exclusivement de juments ; Les étalons se sont avérés complètement intraitables, et de toute façon ils n'ont pas produit de lait. Les troupeaux étaient maintenus en force en plaçant des juments à l'écart des autres afin que les étalons puissent les monter. Tous les peuples des steppes n'ont pas conservé leur mode de vie nomade. Certains, en particulier autour des oasis, ont développé une existence agricole sédentaire et n'ont pas développé l'élevage de chevaux au-delà de la fourniture d'animaux de trait et de traction. Ceux qui se trouvaient à la périphérie des oasis, cependant, dépendants presque exclusivement de la chasse, voyaient le potentiel du cheval comme une aide à la mobilité, pour correspondre à la vitesse de leur proie. Ces peuples marginaux se sont développés pour devenir les nomades des steppes de l'Asie centrale et du sud de la Russie.

Pendant un millier d'années ou plus, cependant, l'équitation était inconnue de la plupart des propriétaires de chevaux domestiqués. Le manque d'incitation n'était pas la seule raison. Pour attraper le cheval en premier lieu, la plupart des bergers utilisaient des pièges à corde rudimentaires, qui paralysaient presque les animaux pour de bon. Dans l'ensemble, le cheval domestiqué était, par définition, un cheval inmontable. Finalement, cependant, les pratiques nomades se sont répandues et l'un des premiers | les références à l'équitation sont un dessin sur un os trouvé à Suse, dans la vallée de l'Euphrate et datant du IIIe millénaire av. J.-C. Des découvertes similaires en Asie centrale

montrent que l'équitation y était établie au moins au deuxième millénaire. Une sculpture néolithique en ambre de Prusse du troisième millénaire semble représenter quelqu'un à cheval, mais pour autant que l'on sache, l'équitation n'était pas courante aussi loin à l'ouest jusqu'aux mille dernières années avant Jésus-Christ. Parmi les premières références écrites à l'homme à cheval, on trouve les tablettes de Chagar Bazar de 1800 av. J.-C., tandis qu'une lettre de 1750, écrite par Samsulluna, dit que d'importants mouvements de nomades ont eu lieu en Mésopotamie à cette époque, et que ces personnes ont presque certainement apporté le cheval avec eux, probablement aussi en Égypte.

Cependant, le premier impact du cheval sur la guerre n'a pas été le résultat de sa monture. Vers 1500 av. J.-C., une vague d'invasions a afflué des steppes. Mais ces guerriers conduisaient des chars plutôt que des chevaux, probablement parce qu'ils venaient des communautés steppiques les plus sédentaires, chassés de leur patrie par une sorte de calamité agricole. Les premiers chars que nous connaissons sont ceux représentés sur l'étendard d'Ur, trouvé dans cette ancienne ville sumérienne et datant du troisième millénaire. Ce qui est représenté est une lourde charrette à quatre roues, tirée par des onagres, et il est difficile de croire qu'elle était plus qu'un simple moyen d'amener des hommes sur le champ de bataille. Le char léger classique à deux roues était une innovation de l'arrière-pays asiatique, d'où il s'est répandu dans la plupart des autres régions d'Europe et d'Asie. Les Aryens l'emmenèrent à travers la Perse jusqu'à l'Inde, les Hittites et les Mittani jusqu'en Mésopotamie et en Syrie, les Kassites en Babylonie, les Hyksos en Égypte et les Celtes et les Germains en Europe.

Ce livre est essentiellement une histoire de la guerre montée, mais certains points concernant le char méritent d'être mentionnés en ce qu'ils soulèvent des questions pertinentes pour toute l'histoire du cheval à la guerre. L'une d'entre elles est l'utilisation exacte à laquelle la vitesse et la mobilité du cheval sont utilisées. Dans les pages qui suivent, l'attention sera attirée sur l'oscillation continue entre l'utilisation du cheval comme arme de choc, pour percer les lignes ennemies par l'élan de sa charge, ou comme moyen de se mettre à portée de l'ennemi, de perdre un projectile et de s'enfuir à nouveau le plus rapidement possible. Les civilisations de chars du Moyen-Orient connaissaient les partisans des deux écoles de pensée. Les anciens Égyptiens considéraient les chars comme des plates-formes d'armes essentiellement mobiles. Leurs essieux étaient bien montés à l'arrière des chars pour maximiser la vitesse, bien que cela signifiait également que le véhicule était beaucoup plus susceptible de se renverser s'il était conduit trop vite. Mais ce n'était pas une considération vitale car les Égyptiens n'ont jamais eu l'intention de charger l'ennemi et de se rapprocher de lui, mais seulement de se mettre à portée de javelot ou d'arc et de lancer une pluie de missiles avant de repartir au galop. Les Hittites d'Anatolie, cependant, avaient un essieu central pour maintenir leurs chars plus stables alors qu'ils chargeaient directement dans les rangs de l'ennemi. À cette fin aussi, bien que les chars fussent très légers, chacun portait trois hommes armés de lances courtes pour fournir une force raisonnable dans la lutte au corps à corps.

Mais l'histoire de la guerre n'est pas simplement une question de tactique. Il y a des ramifications sociales plus larges, car aucune forme d'activité militaire ne se déroule dans un vide historique, mais elle est à la fois une conséquence et une influence sur le type de société dans laquelle elle est entreprise. L'histoire du cheval à la guerre le révèle aussi clairement que tout autre aspect de l'histoire militaire, et l'histoire du char donne un avant-goût de l'une des plus fondamentales de ces considérations sociales.

Les chevaux et leur équipement coûtent cher. Dans les armées anciennes, il était possible de s'attendre à ce que la plupart des citoyens soient capables de s'équiper d'un bouclier en osier primitif et d'une sorte de bâton pointu, et d'être prêts à se battre lorsqu'on leur demande de le faire. Tant que cette levée massive d'infanterie était suffisante, il était possible de maintenir un état dans lequel la plupart des hommes étaient égaux, du moins en termes économiques. Mais un char et une paire de chevaux étaient tout à fait au-delà de la capacité des hommes ordinaires. Les chevaux avaient besoin de nourriture et d'une attention qualifiée. À cet égard, il convient de noter que le premier écrit entièrement consacré aux chevaux qui nous soit parvenu est un manuel hittite, écrit par

un Mède, Kikkulis, pour le roi Sepululiumas vers 1360 av. J.-C. Dans ce livre, il envisage un régime très sophistiqué pour les chevaux, entièrement basé sur l'alimentation à la main et le logement pendant la majeure partie de l'année. Sa stipulation selon laquelle le deuxième jour du cycle d'entraînement les chevaux devaient être « annoncés partout avec du beurre » aurait également pu entraîner des dépenses considérables. De plus, les chars eux-mêmes étaient très chers. Ils ont été construits par des équipes d'artisans spécialisés qui devaient être payés à des salaires élevés. Les chars étaient si prisés par les rois babyloniens qu'ils étaient considérés comme étant au même niveau que les princes enfants, les femmes de harem et les officiers royaux. Ils étaient souvent utilisés comme cadeaux diplomatiques lorsqu'il était vital de faire un effet. Les équipages devaient également être formés, ce qui signifiait que l'État ou une grande maison devait payer pour leur entretien.

Ainsi, pour être en mesure de fournir des chars aptes au combat, il était nécessaire de trouver l'argent nécessaire pour créer et entretenir des armes aussi somptueuses. Cela s'est fait de deux manières. Soit le roi lui-même utilisait les impôts et le butin de ses raids pour maintenir une force de chars liée au palais, comme ce fut le cas en Égypte, à Babylone et en Assyrie, soit il accordait des terres à certains de ses disciples afin qu'ils puissent utiliser une partie de la récolte ou une partie des impôts pour fournir leur propre char en temps de guerre. Telle était la pratique chez les Hittites et les seigneurs dépendants des dynasties Shang et Chou en Chine, au cours des deux derniers millénaires avant JC. C'est ainsi que se créèrent des groupes d'élites dotés d'un pouvoir politique et économique considérable, dont la fonction principale, ou du moins originale, était de fournir des chevaux et des chars pour les guerres du roi. Les chars ont disparu avec le temps, mais cette relation intégrale entre le cheval de guerre et le pouvoir politique est restée comme un élément fondamental de toutes sortes de nations et d'empires pendant des milliers d'années. Le cheval signifiait plus qu'une simple mobilité ou un élan sur le champ de bataille ; C'était un fondement de pouvoir et de prestige et elle est longtemps restée comme un symbole puissant de cette prééminence. Cette relation sera l'un des thèmes fondamentaux de ce livre.

À partir d'environ 1000 av. J.-C., le char a commencé à perdre de son importance. Les envahisseurs transportés par des chars avaient eux-mêmes quitté leurs pâturages d'origine en réponse aux pressions exercées par d'autres peuples plus à l'intérieur des terres, qui s'adaptaient à la vie à cheval. Au fil des ans, ces peuples ont erré de plus en plus loin et leurs compétences ont été transmises de plus en plus loin. La fusion des Mèdes et des Bactriens en 900 av. J.-C. a été très importante pour transmettre leur connaissance des chevaux et de l'équitation plus à l'ouest. L'équitation était apparue à Babylone en 1200 av. J.-C., et la cavalerie apparut dans leurs armées quelque temps plus tard. Certains reliefs syro-hittites du Xe siècle av. J.-C., ainsi que ceux de Tell Hulaf à peu près à la même époque, témoignent également de l'équitation militaire. Les Étrusques, en Italie, avaient des chevaux pour monter à cheval vers 700 av. J.-C. et les Perses, sous Cyrus, ont introduit la cavalerie dans leurs armées en 500 av. J.-C. En Chine, bien que l'équitation ait été connue bien avant le dernier millénaire avant notre ère, le char a mis un peu plus de temps à disparaître. Son chant du cygne a eu lieu lors de la bataille du lac Oulan, en Mongolie centrale, en 125 av. J.-C. Là, les Chinois combattirent les nomades Hsiung-nu, de magnifiques cavaliers qui forcèrent les chars à adopter une posture complètement défensive et assez inefficace. Après cela, les Chinois augmentèrent rapidement leur cavalerie aux dépens des chars. En effet, à la fin du premier siècle de notre ère, ils avaient presque complètement disparu dans le monde entier, ne vivant que dans des marigots primitifs comme la Grande-Bretagne et l'Irlande.

La supériorité militaire de l'individu cavalier était la raison de cette disparition. Le char n'était vraiment efficace que contre l'infanterie, soit en raison de son élan dans les combats rapprochés, soit en raison de sa mobilité supérieure. Les cavaliers adverses, en revanche, pouvaient simplement s'écarter de la trajectoire d'une charge de char ou hors de portée de tout lancier ou archer porté par un char. De plus, la plupart des premiers cavaliers étaient des archers, utilisant le court mais puissant arc scythe. Il n'était donc jamais question d'engager réellement les chars dans

des batailles face à face, mais simplement de se replier et de les saturer d'une grêle mortelle de flèches, à laquelle les chevaux étaient particulièrement vulnérables.

La supériorité militaire du cavalier pouvait également être obtenue à beaucoup moins cher. Une force de cavalerie était beaucoup plus rentable qu'un petit nombre de chars, et moins de pression économique sur la bureaucratie du palais ou le propriétaire foncier individuel. Mais cela ne veut pas dire que l'avènement de la cavalerie signifiait une démocratisation de la guerre. Les chevaux étaient encore très chers. Dans la Grèce antique, le célèbre commandant de cavalerie et historien Xénophon vendait un cheval pour 1000 drachmes, l'équivalent de la solde d'un brigadier pour une année entière, et même les animaux très inférieurs coûtaient environ 300 drachmes. Les chevaux sont restés le monopole de l'élite sociale et économique et, dans toutes les civilisations anciennes, on trouve une identification étroite entre le service de cavalerie et le privilège politique.

L'un des tout premiers théoriciens politiques, Aristote, l'a noté à propos de son propre pays. Dans toute la Grèce, rappelait-il, « la première forme de gouvernement [...] après l'abolition de la royauté, c'était une époque dans laquelle le corps des citoyens était tiré exclusivement de la classe des guerriers, représentée d'abord par la cavalerie ». Parlant de la première constitution athénienne sous Draco, il a dit que « le droit de vote a été étendu à tous ceux qui pouvaient s'offrir du matériel militaire... les généraux et les hipparques [commandants de cavalerie] devaient être élus parmi ceux dont les biens non grevés valaient au moins 100 mines ». Plus tard, sous Solon, l'État fut divisé en quatre classes, dont l'une des plus importantes était les chevaliers. Les preuves étymologiques indiquent que ceux qui étaient chevaliers étaient ceux dont la propriété leur permettait de garder un cheval. En Thessalie, la cavalerie était synonyme de l'aristocratie, qui maintenait une domination vigoureuse sur la majorité des demi-serfs chargés de travailler sur leurs vastes domaines et de s'occuper des troupeaux de chevaux. Les Thessaliens, avec leurs vastes plaines et leurs pâturages abondants, ont été les premiers à utiliser la cavalerie en Grèce et, avec les Thraces, ont continué à fournir le gros de la cavalerie grecque jusqu'à l'époque d'Alexandre le Grand et au-delà. Le prestige social du cavalier est resté même dans les États qui n'avaient pas beaucoup de poids avec la cavalerie. Ils étaient apparus dans l'armée spartiate en 424 av. J.-C., mais avaient toujours été une arme très méprisée. Pourtant, l'élite spartiate, bien qu'elle ait combattu en tant qu'infanterie lourdement armée, se désignait elle-même comme des chevaliers, un titre qui indiquait leur capacité à fournir des chevaux à d'autres.

Malheureusement, on ne sait pas grand-chose sur la façon dont ces cavaliers grecs se sont battus, du moins jusqu'à l'époque d'Alexandre le Grand. Les auteurs grecs qui nous ont conservé nous disent peu de choses. Énée le tacticien et Onasandre mentionnent à peine la cavalerie, tandis que l'œuvre d'Asclépiodote révèle un formalisme philosophique qui conduit souvent à douter de son fondement dans l'expérience militaire pratique. Ce qui est clair, c'est que la cavalerie était définitivement une arme subordonnée, laissant le gros des combats à l'infanterie lourdement armée. Comme le souligne Asclépiodote :

« La force de cavalerie est stationnée ... Tantôt devant la phalange, tantôt derrière elle, et tantôt sur les flancs, c'est pourquoi cette arme du service est appelée force de soutien, comme dans le cas de l'infanterie légère, et non phalange, parce qu'elle est attachée à la phalange selon le besoin qui s'en fait sentir. »

Il dit que la cavalerie grecque avait l'habitude de combattre en formation carrée, en coin, oblongue ou en losange. De ce dernier, remontant sans doute à une vieille tradition, il remarque :

« Il semble que les Thessaliens aient été les premiers à utiliser la formation rhomboïde ... et cela avec un grand succès tant dans la retraite que dans l'attaque, afin qu'ils ne soient pas jetés dans le désordre, puisqu'ils étaient capables de tourner dans n'importe quelle direction ; car ils plaçaient leurs soldats d'élite sur les côtés et les meilleurs d'entre eux aux angles. »

Nous sommes sur un terrain plus sûr avec l'armée d'Alexandre le Grand. De plus, il continuait à révéler le lien entre le service de cavalerie et le statut social dans la société grecque. Son élite était les Compagnons, un régiment de nobles cavaliers établi par le père d'Alexandre,

Philippe. La Macédoine avait un climat typiquement européen et offrait de nombreux pâturages. Celle-ci fut divisée entre les grands propriétaires terriens, ainsi qu'une grande partie des terres que Philippe parvint à conquérir à l'est. On disait que seulement 800 des Compagnons jouissaient de domaines aussi vastes que ceux des 10 000 hommes les plus riches de la Grèce dans son ensemble. À la fin de son règne, Philippe avait porté les Compagnons à 4000 hommes et ils constituaient la force de choc centrale de son armée et de celle de son fils. La plupart des batailles d'Alexandre consistaient en une poussée d'infanterie concertée au centre pour créer l'opportunité d'une charge de cavalerie décisive sur la droite. Les Compagnons chargèrent en formation en coin, repoussant d'abord la cavalerie ennemie, puis écrasant le flanc de l'infanterie. Cette formation en coin semble avoir d'abord été utilisée par les Scythes et plus tard par les Thraces, beaucoup de ces derniers étant au service d'Alexandre. Bien que cette dépendance à l'égard de l'action de choc était clairement la plus réussie, le cavalier moderne pourrait à juste titre se demander comment elle a pu être réalisée. Car les Compagnons n'avaient pas de selle, ni d'étriers pour se maintenir en place. Ils ne portaient pas non plus d'armure autre qu'une cuirasse en cuir ou en métal et un casque cannelé particulier. Ils portaient une épée mais pas de bouclier et brandissaient une lance de 6 pieds qui était très légère et souvent brisée à l'impact. Pour maintenir cette stabilité, ils utilisaient souvent les deux mains, et ainsi, pour contrôler leurs chevaux, ils devaient compter entièrement sur la pression de leurs cuisses et de leurs genoux. Mais, comme l'a judicieusement fait remarquer un historien, « ce que l'écriture a fait à la mémoire, les étriers l'ont fait à l'équitation ; Sans eux, les hommes devaient simplement s'agripper plus fort et rouler mieux qu'ils ne le font généralement de nos jours. Ces lances n'étaient pas utilisées pour empaler l'ennemi, mais plutôt comme une sorte de quart de bâton avec lequel le pousser ou le faire tomber au sol. Le Compagnon descendait alors rapidement de cheval et éliminait son adversaire avec une épée ou un poignard, ou le laissait à la merci de l'infanterie légère, qui venait généralement derrière la cavalerie.

Arrien donne un aperçu intéressant de la nouveauté de cette insistance sur l'action de choc pour les armées de l'époque, et longtemps après. Du combat de cavalerie qui termina la bataille de Gaugamèles (331 av. J.-C.), il dit :

« La lutte qui s'ensuivit fut la plus acharnée de toute l'action ; l'une après l'autre, les escadres perses se mirent en file indienne à la charge ; poitrine contre poitrine, ils se jetèrent sur l'ennemi. Les tactiques conventionnelles de la cavalerie – manœuvres, lancer de javelot – ont été oubliées ; C'était chacun pour soi, luttant pour percer, comme si c'était dans cela seul que résidait son espoir de vivre. »

Mais les Compagnons n'étaient pas la seule cavalerie employée par Alexandre. Il utilisait également des cavaliers légers armés de javelots ou d'arcs et de flèches pour être utilisés comme éclaireurs ou tirailleurs de la manière suggérée ci-dessus par Arrien. De telles troupes étaient à la base des colonnes volantes qu'il aimait beaucoup, envoyées pour obtenir des informations ou harceler de petites bandes de l'ennemi. Deux régiments en particulier ont été utilisés dans ce rôle. C'étaient les Paiones, des frontières de la Macédoine, sous le commandement d'un chef féroce de chasse aux têtes, nommé Ariston, et les Thraces Prodromoi, ou « Précurseurs », en d'autres termes, régiment de reconnaissance. Tous deux portaient une très longue lance, semblable à la pique du guerrier de phalange, et souvent appelée par les Grecs un « poteau de barge ». Alexandre avait également des troupes connues sous le nom de dimachi qui se déplaçaient à cheval mais combattaient à pied. Cependant, ils n'étaient pas vraiment comparables aux dragons modernes, en ce sens qu'ils étaient tout aussi lourdement armés que les fantassins de la phalange, et que chacun avait un serviteur personnel avec lui. Ils étaient destinés à fournir une défense mobile plutôt qu'à surprendre les flancs ou l'arrière de l'ennemi. Pourtant, dans l'armée macédonienne à cette époque, on a vu de nombreux types de cavalerie, et leurs différentes utilisations, qui allaient faire l'objet d'un débat si féroce et d'une telle « innovation » dans les siècles à venir. Deux mille ans avant même que les généraux européens ne commencent à se rendre compte que la cavalerie pouvait agir

comme tirailleurs ou troupes de choc, éclaireurs ou réservistes, Alexandre de Macédoine avait construit une armée qui tenait pleinement compte de toutes ces fonctions.

La tradition de l'action de choc s'est perpétuée après la mort d'Alexandre, même s'il avait lui-même été obligé de dissoudre les Compagnons juste avant l'invasion de l'Inde. Ils avaient subi tant de pertes qu'Alexandre forma de nombreuses petites « hipparchies » qui devaient être le noyau de régiments principalement asiatiques. Au II^e siècle av. J.-C., cependant, Polybe remarqua que d'autres Grecs combattaient encore à peu près de la même manière : « La cavalerie thessalienne est irrésistible lorsqu'elle est en escadrons et en brigades, mais lente et maladroite lorsqu'elle est dispersée ou qu'elle engage l'ennemi seul lorsqu'elle a l'occasion de la rencontrer. » À peu près à la même époque, un jeune général grec, Philippemen, persuade la Ligue achéenne, en guerre avec Rome, de réorganiser ses armées sur le modèle macédonien. Il accordait une attention particulière à la cavalerie. Polybe a laissé une brève description de ses méthodes d'entraînement :

« Ils devaient s'exercer à charger et à se retirer dans toutes sortes de formations jusqu'à ce qu'ils puissent avancer à une allure formidable, mais sans tomber hors de la ligne ou de la colonne, en gardant en même temps les distances convenables entre les escadrons, car il considérait que rien n'était plus dangereux ou plus inefficace que la cavalerie qui a brisé son ordre en escadrons et choisit d'engager le combat avec l'ennemi dans cet état. »

Les principaux ennemis d'Alexandre le Grand étaient les Perses, et à bien des égards, cette guerre était un grand choc des anciennes cultures équestres. On a déjà vu comment la patrie d'Alexandre était gouvernée par des nobles semi-féodaux, dont les moyens de subsistance reposaient sur l'élevage de chevaux et dont la familiarité avec l'équitation était sans égale. L'Empire perse était basé sur celui établi par les Mèdes à la fin du VII^e siècle av. J.-C. Les Mèdes, qui comprenaient des nomades scythes et bactriens, étaient également élevés avec des chevaux et se déplaçaient plus facilement que les autres hommes. Ce sont leurs archers légers et montés qui ont aidé à détruire l'empire assyrien en 612 av. J.-C., et l'empire qu'ils ont établi à leur tour était défini par la zone qu'ils pouvaient couvrir dans leurs raids et leurs razzias incessants, poursuivant les esclaves et le pillage. Bien qu'elle employait également des lanciers et des archers étrangers, la cavalerie mède, avec ses pantalons de cuir et ses longues chaussures pointues, était le noyau de l'armée mise en place par Cyxérès en 650 av. J.-C. Lorsque le Perse Cyrus I^{er} se rebella contre les Mèdes en 556 av. J.-C., il incorpora cette cavalerie dans ses propres forces et elle resta un élément vital des armées de ses successeurs. Darius et Xerxès ont tous deux dépensé beaucoup d'argent pour élever de plus grands chevaux pour la cavalerie, afin de fournir des montures aux archers désormais blindés. Darius a construit des écoles de cadets dans lesquelles l'accent était mis sur les deux grands thèmes de la guerre orientale : l'équitation et le tir à l'arc. La cavalerie mercenaire fut également employée ; Les Sargatiens armés de lances et de poignards, les Caspiens d'arcs, de flèches et de cimeterres, et les Cissiens lourdement armés. Comme pour les Compagnons et la cavalerie thessalienne, la plupart des chevaux indigènes étaient fournis par la petite noblesse. Une grande partie du pouvoir administratif était exercée par des satrapes nommés par le pouvoir central, mais ils n'avaient aucune responsabilité militaire. La guerre était l'apanage de l'aristocratie rurale montée, des chefs tribaux qui allaient au combat avec leur bande de vassaux et de compagnons. Leurs seules fonctions étaient de se consacrer à l'équitation et à la guerre et de superviser l'élevage du bétail ou l'agriculture dans leurs domaines. Même après le renversement de l'empire achéménien par Alexandre, ces hommes retrouvèrent rapidement leur primauté au sein de l'armée et constituèrent le pilier des forces séleucides et parthes.

Cependant, bien que l'Empire perse doive son existence aux compétences montées de divers peuples nomades, et bien que ces compétences soient restées une partie importante du mode de vie des groupes dirigeants, il semble que le rejet d'une existence véritablement nomade ait entraîné une certaine détérioration des normes de l'équitation. Certes, pendant les règnes de Cyrus et de Darius, les Perses se sont montrés incapables de rencontrer d'autres peuples de chevaux sur un pied d'égalité. En 516 av. J.-C., Cyrus entreprit de renverser Crésus, roi des Lydiens, dont Hérodote

écrivit : « Dans toute l'Asie, il n'y avait pas en ce temps-là de peuple plus brave ni plus belliqueux. Leur manière de combattre était à cheval ; Ils portaient de longues lances et étaient habiles dans la conduite de leurs coursiers. Lors de sa deuxième rencontre avec eux, Cyrus se rendit compte que sa cavalerie était surpassée, et il plaça donc des chameaux devant son armée, dont l'odeur dérangeait tellement les chevaux des Lydiens qu'ils refusèrent de charger chez eux.

Encore plus ironique fut l'expédition de Darius contre les Scythes, dans l'arrière-pays balkanique, en 511 av. J.-C. Bien qu'ils soient censés être supérieurs à tous égards à leurs ancêtres nomades primitifs, les Perses se sont avérés totalement incapables d'amener leur ennemi au combat. Hérodote a laissé un récit admirable de la tactique des Scythes :

« Ils ont conçu de telle sorte qu'aucun de ceux qui les attaquent ne peut s'échapper, et personne ne peut les attraper s'ils désirent ne pas être retrouvés. Car quand les hommes n'ont pas de villes ou de forteresses établies, mais que tous sont porteurs de maisons et archers montés... comment ceux-ci ne seraient-ils pas invincibles et inaccessibles [Ils] résolus à ne pas rencontrer leur ennemi en rase campagne... mais plutôt de se retirer et de chasser leurs troupes... La cavalerie scythe mettait toujours en déroute la cavalerie perse et les cavaliers perses se retombaient en fuite sur leurs fantassins, l'infanterie venait à leur secours ; et les Scythes, une fois qu'ils avaient conduit le cheval, se retournaient par peur du pied. Les Scythes attaquaient de cette manière, de nuit comme de jour. »

Finalement, les Perses furent contraints de se retirer sans avoir pu une seule fois maîtriser les cavaliers insaisissables.

L'incident est important à deux égards. D'une part, il nous introduit à une tradition de guerre montée très différente de celle des armées nationales organisées, qu'il s'agisse des anciens Macédoniens ou de la cavalerie régulière du XIXe siècle. Mais c'est une tradition qui refait surface encore et encore à travers les siècles. Dans les chapitres suivants, nous rencontrerons des Tatars, des Sikhs, des Comanches, des Ni'en, des Boers et des Mexicains, qui pratiquaient tous ce mode de combat de guérilla, utilisant leurs chevaux uniquement pour rester mobiles plutôt que pour charger leur ennemi. Pour ces peuples, comme pour les Scythes, l'essence de la guerre était d'éviter la bataille parce qu'ils savaient qu'ils ne possédaient pas les chevaux, les armes ou l'équipement nécessaires pour tenir tête à leur ennemi dans un combat au corps à corps, en particulier contre la cavalerie lourde ou l'infanterie avec des piques, des arcs et des flèches, ou de la poudre à canon.

Les Scythes sont également importants car ils sont les premiers cavaliers nomades sur lesquels nous avons beaucoup de connaissances écrites. C'est aussi un sujet qui occupera beaucoup ces pages, la lutte des peuples les plus sédentaires contre les éruptions de nomades à cheval du cœur des steppes russes et asiatiques. Leur histoire commence au Moyen-Orient. On a déjà vu comment un mouvement spectaculaire de populations de cette région, avec leur maîtrise du char, s'est répandu dans toutes les directions et a révolutionné la conduite de la guerre. Au IXe siècle av. J.-C., une autre explosion de ce type s'est produite, envoyant cette fois de véritables cavaliers plutôt que des conducteurs de char. Leur principale poussée était vers le nord où ils entrèrent en contact avec des peuples pastoraux installés dans leurs villages de steppe. La maîtrise du cheval par les nouveaux arrivants a fait de leur victoire militaire une simple formalité et ils ont commencé à fusionner avec ces nouveaux peuples sujets. De cette rencontre des cultures a émergé le nomadisme monté, dont le point culminant a été l'Empire mongol, qui en est venu à couvrir presque le monde entier, de la France au Japon.

Les premiers de ces peuples étaient les Cimmériens, qui étaient basés dans les steppes du sud de la Russie à partir d'environ 800 av. J.-C. Un peu plus d'un siècle plus tard, les Scythes émergèrent et les Cimmériens furent repoussés en Asie Mineure, puis en Anatolie, qu'ils dominèrent jusqu'en 680 av. J.-C. Les Scythes présentent de nombreuses caractéristiques essentielles du mode de vie nomade. Ils portaient des vêtements convenables à un peuple à cheval ; pas des robes, mais un pantalon de laine et une tunique courte à capuche. Leur arme principale était l'arc, court, car il devait être manié à cheval, mais à double courbure et très puissant. Ils ont utilisé

une selle améliorée, l'une des premières qui mérite vraiment ce nom. Les Perses et les Grecs, et les Romains après eux, utilisaient un simple tampon en tissu fixé par une sangle. La selle scythe se composait de deux coussins, bien rembourrés de poils de cerf, qui, reliés par des sangles croisées, reposaient de chaque côté de la colonne vertébrale du cheval. Ainsi, le poids du cavalier était porté par les muscles dorsaux et les côtes du cheval, plutôt que par l'ensemble du dos et de la colonne vertébrale. Cela améliorait considérablement la mobilité des Scythes dans la mesure où leurs chevaux pouvaient être montés sur de grandes distances sans risque de plaies à la selle.

L'arc et les flèches étaient l'arme archétypale des nomades à cheval, et leur tactique habituelle était des galops successifs dans lesquels ils lançaient une grêle continue de flèches, puis s'éloignaient avant que le contact ne soit établi. Mais ce n'était pas leur seule méthode de combat. Écrivant vers 100 av. J.-C., Asclépiodote distinguait trois types différents de cavalerie, dont l'un qu'il caractérisait comme celui « qui combat au corps à corps [et] utilise... un équipement très lourd protégeant entièrement les deux chevaux et des hommes avec des armures défensives, et employant, comme les hoplites, de longues lances ». De tels cavaliers étaient apparus pour la première fois bien avant que ce passage particulier ne soit écrit et devaient réapparaître plusieurs fois avant d'atteindre leur apogée en Europe, au Moyen Âge. Ils ont été adoptés par plusieurs peuples nomades, mais sont apparus pour la première fois en Assyrie. La cavalerie régulière a été utilisée pour la première fois dans l'armée assyrienne sous le règne d'Assur-nasir-apli II (883-859 av. J.-C.) pour contrer les nomades iraniens. Au début, les cavaliers étaient pratiquement des copies conformes des nomades eux-mêmes, de simples archers sans armure. Plus tard, probablement parce que les Assyriens se trouvaient dans une situation désavantageuse lorsqu'ils combattaient à armes égales, les archers ont commencé à porter des chemises en mailles. Sous Tiglath-Pileser III (745-727 av. J.-C.), un autre type de cavalier en armure commença à apparaître. Il s'agissait de lanciers, portant des chemises en maille composées de plaques de métal cousues sur leurs tuniques. À l'origine, il s'agissait simplement d'infanterie montée et, au début, ils ont probablement combattu comme les *dimachis* d'Alexandre. Sous le règne de Sennachérib (705-681), cependant, ces deux types avaient fusionné et les Assyriens étaient en mesure d'aligner un grand nombre de cavalerie lourde authentique, tout aussi habiles à tirer des flèches à distance qu'à charger à la pointe de la lance.

Les Assyriens n'ont jamais protégé leurs chevaux avec des armures, mais au Ve siècle av. J.-C., certaines tribus nomades ont pris de l'importance et elles ont protégé à la fois le cavalier et la monture. Les premiers d'entre eux étaient les Massagètes, un peuple scien qui vivait à l'est de la mer d'Aral. Selon le géographe grec Strabon, « ils mettaient des cuirasses de bronze sur la poitrine de leurs chevaux », leur première cavalerie blindée apparaissant au VIe siècle av. J.-C. Un peuple apparenté au sud, les Chorasmiens, a également développé un équipement similaire, qui n'était pas, soit dit en passant, un peuple homogène. Le mot est une sorte de fourre-tout pour diverses tribus, notamment les Aorsi, les Siraces, les Lazyges, les Roxolani et les Alains. Certaines autorités ont affirmé que les Sarmates ont adopté pour la première fois ce type d'équipement lorsqu'ils ont été envahis par les Chorasmiens au IVe siècle av. J.-C., mais des fouilles funéraires récentes ont montré qu'il était assez courant cent ans auparavant. Des cuirasses faites d'écailles de bronze ont été trouvées dans des tombes sarmates datant du Ve 16e siècle av. J.-C., mais elles n'étaient probablement portées que par quelques chefs ; Ce n'est qu'après l'invasion chorasmienne qu'ils se répandirent, car les Sarmates commencèrent à adopter leur tactique de charger chez eux, épaule contre épaule. Les armes principales étaient une longue lance avec une tête de fer et des épées que Strabon décrivait comme étant d'une « taille énorme qu'ils maniaient à deux mains ». Le blindage variait énormément. Parfois, il s'agissait simplement d'une épaisse cuirasse de cuir, avec une couverture similaire pour le cheval. Parfois, de petites plaques de fer étaient cousues sur le cuir. D'autres groupes ont complété cela par de larges ceintures de combat également faites de petites plaques de bronze ou de fer, ou de longues bandes étroites cousues sur du cuir. Il existe également une forte tradition selon laquelle certaines tribus fabriquaient l'armure à partir de petites écailles coupées dans les sabots des chevaux. Ammien Marcellinus, écrivant au IVe siècle après J.-C., nous

dit que les Sarmates ont « des cuirasses faites de morceaux de corne lisses et polis, attachés comme des écailles à des chemises de lin ». Ceci est corroboré par Pausanias, qui affirme qu'il avait réellement vu une telle armure, faite de petites tranches de sabot qui ressemblent à des fentes de pomme de pin.

Les Scythes ne restèrent pas non plus immobiles en matière de tactique et d'armement. Sous la pression d'autres tribus nomades, notamment les Yueh-chi, divers éléments scythes, connus sous le nom de Sacae ou Saka, se sont installés dans le nord-ouest de l'Inde et se sont taillé un empire au Pendjab. Les temples dans les oasis de l'Hindu Kush donnent une image vivante du nouveau type de soldats à cheval qui ont évolué. Dans l'armée du roi Choroès, les cavaliers lourds jouaient un rôle important. Ils portaient des cottes de mailles et une cuirasse ; Les chevaux avaient aussi une armure protectrice. Leurs armes variaient, l'épée étant complétée par un bouclier et une lance ou une hache de guerre, ou parfois deux arcs et un carquois de trente flèches. Les archers avaient également deux cordes d'arc de rechange suspendues à l'arrière de leurs casques. Un fragment de Tragus parle de « la tribu féroce des Scythes, très rapide dans la bataille sur un terrain plat, le corps enveloppé d'amour, [qui] protège ses jambes avec du fer et porte des casques d'or sur la tête ».

Mais il ne faut pas penser que l'un de ces peuples nomades dépendait exclusivement d'une telle cavalerie blindée. Certes, l'équitation était pratiquée par un pourcentage beaucoup plus élevé de la population masculine qu'en Macédoine, par exemple, ou en Perse, mais cela ne veut pas dire que leurs sociétés étaient une fraternité égalitaire de cavaliers. Beaucoup de Sarmates, par exemple, et après eux des tribus telles que les Alamans ou les Goths, combattirent à pied, et parmi les cavaliers, seul un petit nombre combattit en tant que troupes de choc blindées. Les sociétés nomades étaient très hiérarchisées, les chefs et leurs nobles exerçant une autorité absolue et se taillant la part du lion du butin, des esclaves et des chevaux capturés. Probablement que seuls ces hommes pouvaient se permettre l'équipement du cavalier lourd et les chevaux touraniens supérieurs (peut-être dès le VII^e siècle av. J.-C., et certainement au Ve siècle, des chevaux plus lourds avaient été systématiquement élevés dans le Touran, cette partie de l'Asie occidentale au nord de l'Iran) nécessaires pour les porter. Je ne souhaite pas me joindre à l'argument de savoir s'il est utile de parler de « féodalité nomade », mais il est certainement clair que le service de cavalerie était tout autant un facteur de division sociale dans les sociétés nomades que dans les nations plus sédentaires dont nous avons parlé ci-dessus. Bien qu'il n'y ait pas le même fossé entre ceux qui ont des chevaux et ceux qui n'en ont pas, le type de cheval et d'équipement était toujours un déterminant crucial de l'autorité et du prestige.

L'Inde a déjà été mentionnée à propos de la cavalerie blindée des Sakas, et l'histoire générale de ce sous-continent révèle de nombreux thèmes déjà familiers. Au début, les chars étaient l'arme prédominante, avec l'ajout plutôt inhabituel de grandes forces d'éléphants. Les éléphants, en fait, sont restés pendant des centaines d'années, bien qu'ils aient eu tendance à être une menace aussi grande pour leurs utilisateurs que pour leurs ennemis. N'importe quel soldat d'aujourd'hui pourrait souligner les mérites douteux d'utiliser des chars avec leur propre esprit. Les chars ont été introduits par les Aryens qui se sont installés en Inde vers 1500 av. J.-C. Ils étaient encore importants dans les périodes puranique et épique et n'ont pas complètement disparu avant le VII^e siècle après JC. Ils étaient présents dans l'armée de Chandragupta I^{er}, le fondateur de l'empire Maurya, au IV^e siècle av. J.-C., mais déjà la cavalerie avait repris le rôle principal. L'Arthashastra, un manuel écrit par le fidèle conseiller de Chandragupta, Chanakya, met beaucoup l'accent sur l'entraînement de la cavalerie, bien que certains d'entre eux semblent plutôt fantastiques aux oreilles modernes. Le véritable art de l'équitation, le *sannayham*, comprenait la capacité d'exécuter au moins quatre types de trot différents, le gambade, comme à l'école d'équitation viennoise, et sept types de saut différents, dont *bhekapluta*, sauter comme une grenouille, et *kokila samchhari*, sauter comme un coucou. Dans le premier d'entre eux, le cheval était censé sauter en avant comme un kangourou, ce qui était considéré comme une manière particulièrement efficace d'attaquer les éléphants. L'aptitude du cheval à le faire a dû être considérablement altérée par l'habitude des

Indiens de donner à leurs montures une copieuse gorgée de vin avant la bataille. La capacité indienne sur le champ de bataille n'a jamais été très appréciée. À cette époque, cela aurait pu ressembler à une farce surréaliste.

En fait, il semble juste de supposer que ces mouvements particuliers représentaient un niveau théorique d'excellence plutôt que les aspects pratiques du combat. L'Arthashastra poursuit en donnant une liste beaucoup plus prosaïque des devoirs de la cavalerie, dans lesquels le saut en état d'ébriété n'aurait pas joué un grand rôle. Les cavaliers devaient être capables de « courir contre, de courir, de courir au-delà, de revenir en arrière, de déranger la halte de l'ennemi, de rassembler les troupes... dégagement de l'arrière ... protection de l'armée vaincue et en retraite, et tombant sur l'ennemi en retraite ». À cette époque, les Indiens n'employaient pas d'archers à cheval. Arrien a décrit leurs cavaliers comme étant « équipés de deux javelots et avec un bouclier plus petit que celui porté par les fantassins. Ils ne sellent pas les chevaux... Leur rôle principal était probablement de harceler l'ennemi plutôt que de se rapprocher pour un combat au corps à corps.

La cavalerie de l'époque mauryane ne semble pas avoir occupé la même position sociale privilégiée qu'elle occupait ailleurs, et qu'elle devait atteindre plus tard dans l'Inde. Les chevaux étaient un monopole royal, il était expressément interdit aux citoyens de les posséder, ni d'en posséder d'autres éléphants. Les soldats formaient une caste distincte et estimée à part, les *ksatriyas*, mais ils étaient payés par l'État, en temps de paix comme en temps de guerre, et n'avaient pas le pouvoir économique, basé sur la terre, des grands nobles ou de la petite noblesse rurale d'autres anciens royaumes.

Les cavaliers nomades ont dominé une grande partie de la discussion dans ce chapitre et ils sont cruciaux pour l'histoire militaire de la Chine, la dernière grande puissance à être traitée dans ce chapitre. Sous les dynasties Shang et Chou, les chars étaient l'arme principale, mais au cours des dernières années, le règne des Chou, à l'époque des Royaumes combattants, de 402 à 221 av. J.-C., de nombreux États du nord, notamment Chao dans le nord du Shansi, avaient introduit de la cavalerie légère dans leurs armées. À la fin de la période, ils étaient la norme dans tous les États. L'impulsion principale de ce changement est venue des nomades Hsiung-nu, considérés par de nombreux érudits comme les prédécesseurs des Huns, avec lesquels de nombreux États du nord étaient constamment en guerre. Le principal défenseur de cette adoption de la tactique de l'ennemi était Wu Ling de Chao en 320 av. J.-C., et il semble que l'une de ses tâches les plus difficiles ait été de persuader les cavaliers chinois d'adopter des pantalons et des vestes courtes au lieu de la longue robe qui était considérée comme un signe essentiel de statut. La domination finale de Chin, qui a fourni une dynastie de courte durée jusqu'en 206 av. J.-C., a été facilitée par le fait qu'ils étaient un peuple de la frontière du nord qui avait pleinement absorbé les méthodes de guerre Hsiung-nu.

À l'époque de la dynastie Han, qui a régné jusqu'en 221 après J.-C., la cavalerie était l'arme de combat standard. L'un de leurs généraux, Ma Yuan, fit faire une statuette de cheval sur la base de laquelle étaient gravés ces mots : « Les chevaux sont la base de la puissance militaire, la grande ressource de l'État. » Avec eux, les Han ont pu renverser la vapeur contre les Hsiung-nu qui, sous leur grand roi, Maodun, de 209 à 174 av. J.-C., avaient presque réussi à envahir la Chine. Mais ils ont été contenus et après les dernières grandes expéditions contre eux, en 36 av. J.-C., sous Ch'en Tang, leur domination à l'Est a été brisée. À peine quatre-vingts ans plus tard, ils ont été chassés de leurs terres natales par ces gens que nous appelons aujourd'hui les Mongols.

Mais les Chinois n'ont jamais pris de tout cœur l'utilisation de la cavalerie. L'opposition conservatrice à Wu Ling a déjà été notée, et il est révélateur que certaines sources aient désigné le général Li Mu, au siècle suivant, comme l'homme qui a introduit les archers à cheval en Chine. Ce qui semble le plus probable, c'est que le bras a connu diverses vagues de popularité au fur et à mesure que la menace des Huns allait et venait. Certes, jusqu'en 140 av. J.-C., le général chinois Huo Ch'u-ping a dû surmonter une opposition considérable pour que les archers à cheval soient réintégrés comme arme principale. Comme nous l'avons vu ci-dessus, le char n'a finalement été

abandonné qu'après 125 av. J.-C. (voir p. 121 pour le point de vue d'un homme d'État Tang sur les réserves chinoises concernant l'utilisation de la cavalerie).

En effet, adopter leurs propres tactiques n'était pas le seul moyen de vaincre les nomades. En 99 av. J.-C., le général Li inflige une défaite décisive aux Hsiung-nu en utilisant uniquement l'infanterie. Ils étaient armés d'arbalètes, qui étaient apparues pour la première fois en Chine au IV^e siècle av. J.-C., devenant rapidement des pièces de technologie militaire compliquées et très efficaces. Dans le HanShu, un historien chinois a laissé un très bon compte rendu de la bataille décisive :

« Dans les montagnes de Chiun-chi, il affronta directement les Shan-yu, et son armée, qui se trouvait entre deux collines, fut encerclée par 30 000 cavaliers ennemis. Li Ling fit ériger ses chariots en barricades. Il rangea ses forces à l'extérieur, les premiers rangs armés de hallebardes et de boucliers et les derniers rangs d'arcs ou d'arbalètes. Ses ordres étaient de décharger au son du tambour et de retenir la fusillade lorsque les cloches seraient frappées. »

La plupart des choses semblent avoir été faites en Chine bien avant le reste du monde, et c'est un exemple particulièrement frappant. Ce n'est qu'au XIII^e siècle après J.-C. que les Européens ont commencé à faire face à la menace de la cavalerie en utilisant des archers, et plus tard des mousquetaires, protégés par des ouvrages défensifs. Les archers anglais derrière leurs rangées de pieux pointus ou les hussites dans leurs laagers de chariots n'étaient guère des initiateurs militaires. Cependant, il ne semble pas que ce type de bataille ait été un expédient chinois courant. Pour être efficace, il avait besoin d'un terrain défensif approprié et d'un approvisionnement prodigieux en flèches (le général parthe, Surenas, qui était un autre à se rendre compte de l'importance d'un approvisionnement suffisant en flèches. Le point peut sembler évident, mais les anciennes armées étaient très définies par ce que le soldat pouvait porter sur lui). Une excellente discipline était également une condition primordiale. Les trois se sont rarement réunis de manière aussi décisive.

Un dernier point à noter à propos des Chinois est que pendant la majeure partie de la période traitée dans ce chapitre, ils ont réussi à éviter d'être dépendants des nobles pour fournir leurs principales forces militaires. Sous la dynastie Shang, le pouvoir militaire était entre les mains d'une aristocratie de chars propriétaires terriens, mais dès lors, les dirigeants chinois ont pu lever leurs forces en tant qu'armées permanentes. L'empereur Han, Wu Ti, s'est consacré à l'élevage de chevaux pour l'État, et tous les hommes valides étaient obligés de servir pendant au moins deux ans dans les armées Han, bien qu'un historien ait suggéré que le service de cavalerie était toujours réservé aux socialement privilégiés. Il y avait aussi une grande dépendance à l'égard des mercenaires, en particulier en tant que cavaliers. L'historien Fan Yeh a enregistré une expédition en 88 après JC au cours de laquelle 56 000 nomades assortis ont été recrutés. Cent ans plus tôt, Chao Ch'ung-kuo avait présenté un mémorial sur les moyens de prévenir les raids tribaux et avait recommandé qu'« une telle force comprenne 1000 cavaliers des commanderies et 1000 volontaires non chinois... avec deux chevaux auxiliaires prévus pour dix têtes de cheval dans la force ».

Quels sont les thèmes fondamentaux qui ont déjà émergé à la fin de cette première période ? Tout d'abord, il y a eu le passage des chars aux cavaliers. Au II^e millénaire av. J.-C., les annales de Mari contiennent le conseil suivant du roi Limri-zin à son fils : « Mon seigneur ne doit pas monter à cheval. Que mon seigneur monte sur un char ou même sur un mulet et qu'il connaisse son statut royal. Pourtant, à la fin de l'ère préchrétienne, et beaucoup plus tôt dans la plupart des endroits, le char avait été complètement remplacé et c'était le cheval seul qui était le véritable coursier royal. Les mêmes peuples qui avaient introduit le char en premier lieu ont continué à apprivoiser le cheval pour l'équitation et leurs raids ultérieurs à travers le Moyen-Orient et l'Asie ont rapidement montré que les auriges n'étaient pas à la hauteur des cavaliers individuels avec leur vitesse et leur manœuvrabilité supérieures.

Il y avait deux manières très différentes d'organiser les armées de cavalerie. D'un côté, il y avait les bureaucraties complexes du palais qui essayaient de conserver le monopole des chevaux et de maintenir une armée permanente. L'empire Maurya en Inde et certaines des premières dynasties

chinois ont été organisés de cette manière. En Assyrie, il est révélateur de noter que lorsque les lanciers d'archers lourds ont commencé à apparaître en grand nombre, sous le règne de Tiglath-Pileser III, la levée annuelle des fantassins paysans a été abolie en faveur d'une armée permanente.

Mais d'autres peuples n'ont pas simplement incorporé la cavalerie dans leurs armées comme un expédient technique. Il s'agissait d'authentiques cultures équestres dans lesquelles soit la majeure partie de la population, comme parmi les nomades montés, soit l'élite sociale, comme en Macédoine, en Thrace ou en Perse, naissait et grandissait à cheval. Il n'était pas nécessaire d'entretenir les casernes et les écuries centrales ; de grandes forces de cavalerie pouvaient être mobilisées soit par une levée en masse d'une grande partie de la population, comme chez les Scythes, les Sarmates ou les Hsiungnu, soit en convoquant l'aristocratie rurale et leurs serviteurs.

Pourtant, dans les deux types de nations, le cheval était un symbole très puissant. Pour tous les peuples, elle représentait une grande puissance ; L'homme à cheval était presque d'une espèce différente de l'humble fantassin. Les rois Maurya l'ont reconnu lorsqu'ils ont interdit la propriété privée des chevaux. Les rois babyloniens estimaient beaucoup leurs chevaux. Leur Littérature de la Sagesse contient un passage prononcé par un cheval : « Sans moi, ni roi, ni gouverneur, ni prince ne court dans les rues... à côté du roi, ma boîte est placée. Pour d'autres sociétés, ils avaient une grande signification religieuse. Les sacrifices de chevaux étaient courants chez les peuples nomades. Pour les Aryens, ils définissaient le pouvoir politique ; Ils avaient l'habitude d'en laisser un errant pendant un an et partout où il errait, le roi ou le chef de cette région était appelé à payer un tribut ou à livrer bataille. En Grèce et en Perse, les nobles étaient définis comme tels en grande partie parce qu'ils possédaient des chevaux, et même dans les sociétés nomades, où la plupart des hommes possédaient au moins un cheval, un sens rigide de la hiérarchie était maintenu par les chefs et les nobles ayant des troupeaux beaucoup plus grands, des chevaux plus forts et un équipement plus élaboré. Dans le monde antique, la cavalerie n'était pas simplement une arme militaire comme les autres ; C'était le fondement du pouvoir social et politique, sa manifestation extérieure et son arme omnipotente.

Note technique : Mors et brides dans l'Antiquité

Ce qui est particulièrement remarquable, c'est que cela a été réalisé sans tout l'équipement de conduite, sauf le plus rudimentaire. Seuls les Scythes semblent avoir eu une sorte de selle reconnaissable pendant cette période. De plus, personne ne montait avec des étriers. Leur impact a été largement surestimé. Les Compagnons et les Sarmates, les Assyriens et les Saka semblent avoir développé des tactiques de choc extrêmement efficaces simplement en étant capables de contrôler leurs chevaux avec leurs jambes. Le niveau de l'équitation est encore plus remarquable si l'on se souvient que tous ces peuples utilisaient la lance, qu'ils étaient obligés de manier à deux mains. Même les brides étaient un luxe pour beaucoup de ces peuples. Il y a cependant eu des développements très importants dans ce domaine. Au début, le cheval était contrôlé en attachant un morceau de corde ou de lanière autour de sa tête, au-dessus de la bouche, mais on s'est vite rendu compte que la bouche elle-même était le meilleur endroit sur lequel exercer une pression parce qu'elle était si sensible. C'est ainsi qu'apparut le mors. Tout d'abord, il y a eu le filet, dont des exemples datent de 1400 av. J.-C. Il s'agit d'une barre métallique posée sur la langue et reposant sur la zone édentée de la gencive entre les incisives et les molaires. Le mors a généralement une joue à chaque extrémité pour éviter qu'il ne soit tiré d'un côté par la bouche du cheval. Bientôt, l'embouchure métallique a été divisée en deux ou trois sections articulées, ce qui rendait plus difficile pour le cheval d'immobiliser le mors en le mettant entre ses dents ou en roulant sa langue dessus.

Ce sont les Celtes, qui se sont installés en Galatie, en Asie Mineure, au III^e siècle av. J.-C., qui ont apporté la dernière innovation importante dans la technique de morsure. Ils ont produit le mors, qui est essentiellement un filet avec l'ajout d'une barre, d'une chaîne ou d'une lanière qui s'insère dans la rainure le long du menton du cheval. Les rênes sont fixées à l'extrémité inférieure des joues, les sangles de joues en haut. Lorsque les rênes sont tirées, le menton-frein agit comme le

point d'appui d'un levier qui fait appuyer l'embout buccal vers le bas, plutôt que vers le haut dans les coins de la bouche. Cela amène le cheval à plier son cou à la traction et à ralentir, le résultat étant obtenu par une légère pression et non par une douleur soudaine.

Chapitre 2 :

Rome et ses ennemis

-750 à 476

En 401 av. J.-C., le commandant de la cavalerie grecque Xénophon, auteur de l'un des premiers traités sur l'équitation, mena une expédition de fantassins mercenaires grecs pour combattre en Perse pour le prétendant Cyrus. Après la défaite de ce dernier, les Grecs se sont retrouvés abandonnés dans un pays étranger et ont passé de nombreux mois à retourner dans leur pays d'origine. Dans l'*Anabase*, Xénophon a raconté l'histoire de leurs aventures. À un moment donné, les Grecs ont été assaillis par une force ennemie qui comprenait de nombreux cavaliers, et leur chef a prononcé un discours émouvant dans lequel il a courageusement tenté de minimiser le danger :

« Si l'un d'entre vous se sent découragé par le fait que nous n'avons pas de cavalerie alors que l'ennemi en a un grand nombre, vous devez vous rappeler que dix mille cavaliers ne représentent que dix mille hommes. Personne n'est jamais mort au combat en étant mordu ou frappé par un cheval ; Ce sont les hommes qui font tout ce qui est fait dans la bataille. Et puis nous sommes sur une base beaucoup plus solide que les cavaliers, qui sont dans les airs à cheval, et qui craignent non seulement de nous, mais de tomber de leurs chevaux ; Nous, en revanche, avec nos pieds plantés sur la terre, pouvons donner des coups beaucoup plus durs à ceux qui nous attaquent et sommes beaucoup plus susceptibles de frapper ce que nous visons. Il n'y a qu'une seule façon pour la cavalerie d'avoir un avantage sur nous, c'est qu'il est plus sûr pour eux de s'enfuir... »

De toute évidence, Xénophon était principalement préoccupé par l'encouragement de ses hommes, qui avaient peur de l'ennemi. Il a délibérément sous-estimé le potentiel du bras même qui était son premier amour. Pourtant, ce discours est un très bon résumé d'un concept de guerre qui a lentement gagné du terrain dans le monde antique. Dans certains États, notamment Sparte, Athènes et l'Étrurie, le service d'infanterie a perdu les stigmates qui lui étaient attachés dans d'autres pays. L'infanterie cessa d'être une populace mal armée, tout à fait secondaire par rapport aux conducteurs de chars ou aux cavaliers, et devint l'arme décisive du champ de bataille. Le paysan à moitié nu, avec son bâton pointu et son bouclier en osier, a été remplacé par l'hoplite lourdement armé, un citoyen libre d'un certain aisé qui était maintenant fier de s'avancer et de se battre pour son pays. Les raisons de cette transition sont plutôt sujettes à débat. Deux semblent fondamentales. Tout d'abord, le terrain ; Dans les trois États que nous venons de mentionner, il y avait peu de zones propices à l'élevage de chevaux ou au déploiement à grande échelle de la cavalerie. Deuxièmement, l'organisation politique et sociale ; la Grèce antique et l'Étrurie n'étaient guère plus que des idéaux nationaux, la seule véritable unité cohésive étant les diverses petites « cités-États ». (Le terme est, en fait, très trompeur. Ces États étaient principalement agricoles, basés sur une classe de 24 agriculteurs moyens, « yeomans ». De tels hommes auraient trouvé économiquement improductif de garder des chevaux. Pour cela, il était nécessaire d'avoir les domaines de Thessalie, de Thrace et de Macédoine.) Les cités-États ne pouvaient aligner que des armées relativement petites, bien que même celles-ci représentaient une forte proportion des citoyens valides disponibles. Chacun de ces hommes a dû faire tout son poids, bien que les ressources n'aient pas été disponibles pour les mettre à cheval. Par conséquent, bien qu'ils aient servi à pied, ils ont reçu des armures lourdes, des boucliers et des casques et c'est ainsi qu'ils ont développé, main dans la main, un accent strict sur la valeur des formations serrées et de la discipline. Parce qu'il était impossible d'aligner plus qu'une force de cavalerie dérisoire, ces États devaient créer une arme d'infanterie suffisamment lourde et

cohérente pour être capable à la fois de résister aux attaques de cavalerie et de fournir l'action de choc décisive qui était généralement laissée aux cavaliers.

Dans de tels États, la cavalerie a perdu l'exclusivité sociale qu'elle avait eue dans d'autres pays. La capacité de fournir des chevaux était encore un signe de grand prestige, mais elle ne dénotait pas la même supériorité absolue sur les hommes inférieurs. Pour les Spartiates et les Athéniens, par exemple, la capacité de « fournir une armure » était désormais le signe fondamental du statut. Xénophon, encore une fois, a noté ce court pamphlet sur la constitution athénienne lorsqu'il a décrit, et regretté, le gouffre entre « les communes qui rament les navires et donnent à la ville son pouvoir – eux et les officiers marinières et les ouvriers des chantiers navals » et les « troupes blindées et la noblesse ». Cette évolution a toutefois conduit à une forme de gouvernement relativement plus démocratique. Il y avait encore de grandes divisions sociales, mais parce qu'une plus grande proportion de la population était appelée à servir dans les unités militaires d'élite, ces soldats étaient en mesure d'exiger pour eux-mêmes une plus grande voix dans les affaires publiques et la capacité de conserver au moins un moyen de subsistance suffisant pour se procurer des armes et des armures. Les États de cavalerie, d'autre part, basés sur de grands domaines féodaux ou une bureaucratie de palais complexe, n'avaient pas ressenti le besoin de faire de telles concessions politiques. Les grands propriétaires terriens ou l'administration centrale pouvaient à eux seuls approvisionner les unités d'élite coûteuses. Il ne suffirait pas d'essayer de pousser trop loin ce lien entre les types d'armée et d'organisation politique, ou d'insister sur une simple relation fortuite. Les États grecs avaient autrefois été gouvernés par une aristocratie de propriétaires de chevaux et les raisons de son déclin sont loin d'être claires. Les Étrusques, d'autre part, bien qu'ils soient un État d'infanterie, étaient gouvernés par une petite mais puissante noblesse et les autres classes, pour autant que nous le sachions, n'avaient pas beaucoup de pouvoir politique. Néanmoins, il est possible de postuler une sorte de corrélation entre les questions militaires et les considérations sociales plus générales. Le développement des sociétés est un processus dialectique dans lequel les institutions militaires ont un rôle à jouer.

Bon nombre des points soulevés ci-dessus sont pertinents pour l'histoire de la République et de l'Empire romains. Pendant une grande partie de leur histoire, les armées romaines étaient basées sur l'infanterie plutôt que sur les soldats montés. Bien qu'il y ait toujours eu une sorte de composante de cavalerie disponible, la partie la plus importante de l'armée, au moins jusqu'à la fin de l'Empire, était toujours les légions. De plus, quelle que soit la cavalerie qu'il y avait, elle était rarement composée de Romains indigènes, mais d'étrangers servant au pillage, soit liés par les conditions d'un traité à court terme, soit parce qu'ils avaient été conquis par les Romains.

Les Romains en sont venus à s'appuyer sur l'infanterie pour des raisons plutôt banales. D'une part, les premières tribus n'étaient pas très bien dotées en chevaux, et d'autre part, leurs plus grandes batailles furent contre les hoplites étrusques. À un moment donné, ils ont été gouvernés par une dynastie étrusque et ont rapidement adopté un équipement et des tactiques similaires. Ainsi, alors qu'au début du VI^e siècle av. J.-C., l'armée romaine était composée d'une bande de quelques centaines de cavaliers armés uniquement de javelots fragiles et sans boucliers, à la fin du siècle suivant, en particulier après les réformes de Servius Tullius, la tactique des hoplites était la pratique courante.

Cette transition vers une armée basée sur l'infanterie a apporté avec elle le même type de développements politiques que ceux mentionnés ci-dessus, bien que des vestiges de traditions plus anciennes aient survécu. Tout comme pour les Grecs, les premières tribus avaient été gouvernées par ceux qui possédaient des chevaux. Même après les réformes servies, la cavalerie, composée pendant six siècles, devait être montée par les principaux hommes de l'État, leur position devant être évaluée en fonction de la quantité de biens qu'ils possédaient. Ces six siècles ont eu un bloc de votes à l'assemblée, mais il est révélateur de noter que les aristocrates n'ont voté qu'après les hoplites, pour qui ils étaient clairement considérés comme étant d'une importance secondaire. Parce que Rome en était venue à s'appuyer de plus en plus sur une armée d'infanterie, les dirigeants ont

été contraints de faire des concessions politiques à la classe qui devait fournir les hoplites blindés. Servius l'a probablement vu plus clairement que la plupart des gens parce qu'il était arrivé au pouvoir dans des circonstances plutôt douteuses et qu'il avait jugé nécessaire de compter sur le soutien des citoyens ordinaires plutôt que sur l'aristocratie traditionnelle. Si cette armée citoyenne devait être un soutien fiable, il fallait lui donner une sorte de représentation politique. Quels que soient les faits exacts de la question, il y a clairement des parallèles avec le développement des cités-États grecques. Dans les deux cas, l'insignifiance relative de la cavalerie était liée à de nouvelles formes politiques et sociales.

La codification des réformes serbes a créé une armée qui devait rester essentiellement inchangée pendant des centaines d'années. Sous Camille, au tournant du IV^e siècle av. J.-C., la lance hoplite traditionnelle fut remplacée par une lance ou un javelot de jet et la phalange solide fut remplacée par un échiquier de *manipules* se soutenant mutuellement. En 107 av. J.-C., Marius prit la décision spectaculaire d'abolir les qualifications de propriété et de jeter l'armée ouverte à tous, en s'appuyant sur le recrutement volontaire plutôt que sur le prélèvement périodique d'une classe. Car Marius était un professionnel, un homme d'origines obscures qui, en tant que tribun de la plèbe, créa sa propre armée, l'entraîna lui-même et remporta une victoire décisive contre les tribus rebelles d'Afrique du Nord. Son idéal était une armée professionnelle, composée d'hommes qui choisissaient réellement la vie militaire et qui pouvaient être façonnés au cours de leurs longues années de service. Ainsi, l'armée cessa d'être un reflet aussi direct de la composition sociale de la République ; le service militaire soit synonyme d'un certain intérêt dans la société. La protection de l'État n'était plus un devoir, mais juste un travail de plus parmi d'autres. Les casernes et les garnisons sont devenues de petites communautés autonomes, coupées du monde extérieur et ne se préoccupant que des futilités militaires de tactique, de solde, de nourriture et de promotion. En d'autres termes, le service militaire et les formes qu'il a prises ne sont plus vraiment explicables en termes d'intérêts de groupe et il n'y a plus beaucoup de valeur à lier l'accent mis sur l'infanterie ou la cavalerie à des pressions sous-jacentes plus générales. La plus grande partie de l'histoire qui suit est l'étude d'une organisation assez inerte plutôt que d'un organisme social dynamique. Le service militaire était une question de technique plutôt que de processus social.

Pendant les trois cents années suivantes, l'histoire de la cavalerie romaine est facile à traiter. Même avant Marius, les caractéristiques de base étaient devenues évidentes. La cavalerie était divisée en deux types : les cavaliers attachés à la légion elle-même, environ 700 d'entre eux, et ceux servant dans des unités indépendantes de mercenaires étrangers. Ces derniers portaient les uniformes qui leur étaient habituels et étaient autorisés à s'équiper et à combattre selon leurs propres traditions. Souvent, ils étaient commandés par leurs propres chefs et nobles. Les escadrons de légionnaires constituaient une force plus homogène et sont souvent appelés cavalerie « régulière ». Ils étaient organisés en dix escadrons et, à partir de 150 av. J.-C. environ, ils étaient équipés d'un casque métallique, d'une cuirasse, d'un bouclier, d'une épée, d'un javelot et d'un hasta lourd, ou lance de jet. En marche et en garnison, ces cavaliers devaient agir avec leurs légions respectives, mais dans une grande bataille, ils étaient souvent groupés, généralement placés sur les deux ailes de la ligne de bataille.

Sous Marius, la cavalerie légionnaire fut considérablement augmentée, ce qui fut rendu possible par la nouvelle disponibilité de bons chevaux. Une chair de cheval assez bonne était disponible en Italie même, en particulier dans les Pouilles et Tarente dans le sud. Mais une fois que les Romains ont pris le contrôle de l'Espagne à la suite des guerres carthaginoises, une toute nouvelle source de montures est devenue disponible. Pendant l'occupation carthaginoise, la garnison comptait 2000 cavaliers libyens dont les étalons – ils ne montaient que des juments – étaient disponibles pour le croisement avec des races locales. Les chevaux d'Afrique du Nord ont également été croisés avec des chevaux italiens lors de l'alliance avec Massinissa, roi des Numides.

Après les guerres sociales, cependant, la cavalerie légionnaire a été abolie, bien que les raisons de cette situation ne soient pas claires. Sous Auguste, qui devint empereur en 29 av. J.-C., ils

furent rétablis dans le cadre de la nouvelle armée impériale permanente. Désormais, chaque légion n'avait plus que 120 cavaliers, divisés en quatre *turmae*. Mais les mercenaires étrangers, connus sous le nom d'*auxilia*, se sont développés, étant organisés en *alae*, ou ailes, ou faisant parfois partie d'une *equita*, une cohorte composée à la fois de cavalerie et de fantassins. Les *auxilia* ont été recrutés dans presque toutes les tribus ou tous les peuples avec lesquels les Romains sont entrés en contact et un éventail déconcertant de différents types de cavaliers ont combattu avec les aigles romains à un moment ou à un autre. L'élément le plus cohérent était les Gaulois, mais d'autres unités importantes étaient les Bataves d'Allemagne, les Numides d'Afrique et les Pannoniens du Danube moyen. À partir de 193 apr. J.-C., l'empereur Sévère fit des efforts particuliers pour augmenter le nombre d'archers à cheval, recrutés en Mésopotamie et en Syrie. Plus tard, à partir du règne d'Hadrien, les Romains ont commencé à utiliser de plus en plus la cavalerie lourdement blindée, à la Sarmate, mais je laisserai la discussion de ce développement pour plus tard. Permettez-moi d'abord de traiter de ce que l'on pourrait appeler la « période de la cavalerie légère », à travers une discussion des diverses guerres contre d'autres puissances de la cavalerie. De cette façon, il sera également possible d'examiner le développement de la tactique de la cavalerie dans d'autres parties du monde.

La menace la plus mortelle pour la République romaine est probablement venue de M. Hannibal et des Carthaginois dans la guerre féroce qui s'est déroulée entre 218 et 206 av. J.-C. Plus que toutes les autres campagnes, à l'exception de celles contre les Parthes, les guerres puniques ont montré à quel point la dépendance romaine à l'égard d'une force principalement d'infanterie pouvait être dangereuse. Car l'une des unités les plus importantes d'Hannibal était la cavalerie numide, sous le commandement fringant de Maharbal. Ces 26 cavaliers nord-africains, de souche nomade, étaient l'incarnation même de la cavalerie légère, s'appuyant moins sur le choc de la charge que sur des incursions rapides, lançant leurs javelots puis s'éloignant hors de portée, ou faisant des attaques feintes, dans l'espoir d'étirer et de briser les formations ennemies. Tite-Live nous a laissé l'une des meilleures descriptions de ces guerriers insaisissables. Dans un passage, décrivant en fait un détachement numide combattant avec les Romains, pendant la lune de miel avec Massinissa, il donne un aperçu clair de la familiarité absolue des Numides avec leurs chevaux et de la manière presque méprisante dont ils étaient capables de narguer leurs adversaires aux pieds plats : « *Les Numides montèrent sur leurs lourds chevaux et commencèrent à chevaucher vers les avant-postes ennemis, sans attaquer personne. Au début, ils présentaient une apparence au-delà de tout ce qui était méprisable. Les chevaux et les cavaliers étaient minuscules et maigres ; Les cavaliers étaient sans armure et sans armes, à l'exception des javelots qu'ils portaient ; Leurs montures n'avaient pas de brides et même leurs mouvements étaient disgracieux car ils trottaient avec le cou raide et la tête tendue. Les Numides continuaient à monter, puis à se retirer, mais rapprochant peu à peu leurs chevaux de la sortie, faisant semblant qu'ils étaient incapables de contrôler leurs montures et qu'ils étaient entraînés contre leur volonté. Finalement, ils mirent des éperons à leurs chevaux et firent irruption au milieu des avant-postes de l'ennemi et s'enfoncèrent dans un pays plus ouvert, où ils mirent le feu à tous les bâtiments le long de la route. Ils ont ensuite allumé un incendie dans le village le plus proche et ont commencé une dévastation générale par le feu et l'épée.* »

Cette apparente absence de forme et ce mouvement continu étaient l'essence même de la tactique numide. D'une bataille, Polybe écrivit que « les Numides se dispersèrent facilement et se retirèrent, mais qu'ensuite ils firent demi-tour et attaquèrent avec une grande audace – telle était leur tactique particulière ». Appien a laissé une description plus détaillée : « *[Ils] ont été entraînés à lancer des gerbes de javelots, à avancer et à reculer et à avancer à nouveau. Ceux-ci... sont les tactiques qu'ils emploient toujours, alternant fuite et poursuite. Ces Numides savent aussi supporter la faim. Ils subsistent souvent d'herbes à la place du pain, et ils ne boivent que de l'eau. Leurs chevaux ne goûtent même pas les céréales ; Ils se nourrissent uniquement d'herbe et boivent rarement.* »

Mais ils ne se contentaient pas de harceler les troupes. Aussi méprisables qu'ils aient pu paraître à certains observateurs, ils étaient constamment les vainqueurs de la bataille d'Hannibal, prêts à se rapprocher de l'ennemi au moment crucial. Aux victoires écrasantes de Trébie, du lac Trasimène et de Cannes, l'engagement des Numides décida de la journée. À chaque occasion, Hannibal s'est montré un maître du timing, un spécialiste du coup d'État, sachant exactement quel était le bon moment pour lancer la cavalerie et faire pencher la balance. À Trebia, le dernier acte fut lorsque « Magon et ses Numides, une fois que la ligne s'était avancée – tous à l'insu – au-delà de leur lieu de dissimulation, apparurent soudainement à l'arrière [romain] avec un effet presque fracassant ». Au lac Trasimène, la cavalerie et l'infanterie légère furent cachées derrière de basses collines avant d'être jetées sur les derrières des Romains pour les embouteiller entre lac et montagnes. À Cannes, c'est la cavalerie qui a rendu possible l'encercllement rapide une fois que les légions ont été attirées vers le faible centre carthaginois.

Hannibal avait d'autres contingents de cavalerie plus lourds, mais ceux-ci étaient également plus utilisés comme tirailleurs et colonnes volantes que comme troupes de choc. Dans un aparté révélateur, et ses remarques s'appliquent également aux Romains, Tite-Live observe à quel point il était rare que la cavalerie se rencontre de front en combat rapproché. Il parle ici d'un incident survenu à Cannes :

« Bientôt, la cavalerie gauloise et espagnole sur la gauche carthaginoise fut engagée avec la droite romaine. Le manque d'espace en a fait une rencontre de cavalerie inhabituelle : les antagonistes ont été contraints de charger de front, d'un front à l'autre ; Il n'y avait pas de place pour les manœuvres de débordement, car la rivière d'un côté et l'infanterie massée de l'autre les coïnciaient, ne leur laissant d'autre choix que d'aller tout droit. Les chevaux se trouvèrent bientôt arrêtés, serrés les uns contre les autres dans l'espace insuffisant, et les cavaliers se mirent à tirer leurs adversaires hors de leur selle, transformant plus ou moins le combat en une bataille d'infanterie. [cf le passage d'Arrien à la p. 12 ci-dessus où un combat au corps à corps est également considéré comme étant en dehors du champ d'application de la « tactique conventionnelle de la cavalerie».] »

Au cours de cette période, les tactiques de cavalerie étaient très différentes de celles des nomades en armure ou des cuirassiers de Frédéric le Grand près de 2000 ans plus tard. La cavalerie chargeait rarement à plat _ Contre la ligne ennemie, qu'elle soit à cheval ou à pied, mais se limitait à tenter de briser la ligne en se déplaçant constamment à l'intérieur et à l'extérieur de la portée et en maintenant une grêle de missiles. Même lorsqu'ils se retrouvaient engagés dans un combat au corps à corps, il n'était pas question d'avoir accumulé suffisamment d'élan pour écraser ses adversaires. Au lieu de cela, les deux camps se sont enfermés dans une mêlée confuse dans laquelle il était souvent plus facile d'abandonner complètement son cheval et de se battre à pied. La description que fait Polybe de la cavalerie romaine au III^e siècle av. J.-C. et avant s'applique également à la plupart de leurs ennemis à cette époque et indique un style de guerre à cheval dans lequel le cheval était une commodité plutôt qu'une arme en soi : « Dans les temps anciens, ils n'avaient pas de cuirasses, mais combattaient en sous-vêtements légers, ce qui avait pour résultat qu'ils étaient capables de mettre pied à terre et de remonter à la fois avec une grande dextérité et une grande dextérité. mais étaient exposés à un grand danger en combat rapproché, car ils étaient presque nus.

Hannibal fut finalement vaincu à la bataille de Zama, en 202 av. J.-C., en grande partie parce que les Romains furent en mesure de recruter leur propre cavalerie numide et parce que les contingents d'Hannibal furent submergés par ses propres éléphants. Mais ce n'était pas la dernière fois que les Romains devaient les combattre. En 109 av. J.-C., les Romains entrèrent en guerre contre Jugurtha, dans le territoire natal des Numides, et découvrirent que leurs adversaires étaient allés au-delà des tactiques d'escarmouche de position et avaient développé un rôle stratégique pour leurs cavaliers insaisissables. Parce qu'ils n'étaient plus seulement une partie de l'armée conventionnelle d'Hannibal, mais qu'ils se battaient seuls et pour eux-mêmes, ils se sont repliés sur des tactiques de guérilla, refusant aux Romains la chance de les amener au combat. Notre principale

source pour cette campagne est l'histoire de Salluste et son récit plutôt erratique contient un excellent résumé de la méthode de combat des Africains :

« Même les hommes qui résistaient avec le courage le plus opiniâtre étaient déconcertés par cette manière irrégulière de combattre, dans laquelle ils étaient blessés à longue distance sans pouvoir riposter ou en venir à bout de leur ennemi. Les cavaliers de Jugurtha avaient reçu des instructions minutieuses à l'avance. Chaque fois qu'un escadron de cavalerie romaine commençait une charge, au lieu de se retirer en corps dans une direction, il se retirait indépendamment, se dispersant aussi largement que possible. De cette façon, ils pouvaient tirer parti de leur supériorité numérique. S'ils ne parvenaient pas à arrêter la charge de leurs ennemis, ils attendaient que les Romains perdent leur formation, puis les coupaient par des attaques à l'arrière ou sur les flancs ; et quand l'un des Numides trouvait plus commode de se retirer sur la colline que de rester dans la plaine, ses chevaux, habitués à la terre, se frayaient facilement un chemin à travers les fourrés, tandis que les nôtres étaient gênés par leur inexpérience d'un pays aussi rude. »

C'est la guérilla classique. Les forces en place savent qu'elles ne peuvent pas tenir tête à leurs adversaires dans une bataille ouverte et se limitent donc à des raids de harcèlement de Zu, se retirant dans des cachettes inaccessibles dès qu'il y a un danger de défaite locale. Salluste note un autre trait typique de l'armée de guérilla dans son observation : « À l'exception de la garde du corps royale, aucun Numidien, après une déroute, ne retourne à son poste dans l'armée du roi ; chacun s'en va où il veut, et cela n'est pas considéré comme une honte à faire pour un soldat, car c'est la coutume du pays. Les préjugés de l'écrivain sont ici très apparents. Habitué qu'il était à vivre dans un État où des milliers d'hommes étaient constamment sous les armes, il est incapable de comprendre que cette dispersion rapide des forces numides était l'une de leurs forces, qu'elles privaient ainsi les Romains d'une cible évidente à atteindre. Les Romains, à leur tour, ont été poussés à des méthodes typiques de contre-guérilla. Au lieu d'essayer d'attraper son ennemi, le commandant romain de la première campagne, Metellus, se mit à détruire les villages et les récoltes, cherchant à trancher la question par la terreur plutôt que par des combats ouverts. Plus tard, les Numides semblent avoir plus ou moins abandonné leur mode de guerre original et pris l'habitude de rencontrer les Romains dans une bataille rangée. Une fois qu'ils avaient pris cette voie, la question ne faisait plus aucun doute. Sans un Marbalus ou un Hannibal pour les diriger, et sans un centre solide d'infanterie lourde pour tenir la pression des légions, le cheveu-léger avait peu d'espoir de briser les formations romaines. La guerre se termine en 105 av. J.-C.

À partir de cette époque, il est possible de discerner un double thème dans l'attitude des Romains envers leurs forces de cavalerie. Pendant longtemps, ils ont continué à employer un grand nombre d'*auxilia* légèrement armés, mais ils ont également commencé à incorporer des unités de cavaliers beaucoup plus lourdement armés, en grande partie en réponse au type de cavalerie contre laquelle ils devaient se battre. Polybe nous dit que dès le milieu du II^e siècle av. J.-C., la cavalerie romaine — on suppose qu'il s'agit de la cavalerie légionnaire — s'est rééquipée à la grecque. C'est probablement le résultat des batailles livrées contre le roi grec, Antiochos III, à Magnésie, en 190 av. J.-C., et contre les Macédoniens et leurs alliés à Pydna, en 168 av. J.-C. À ces deux occasions, les Romains ont été confrontés à d'importantes forces de cavalerie qui comprenaient un certain nombre de lanciers lourds. Dans la première bataille, Appien parle de « Galates en mailles », tandis que Tite-Live les appelle des cataphrâtes, bien qu'il soit peu probable qu'ils aient porté l'armure complète qui caractérisa plus tard ce type de cavalier. Mais ils étaient assez efficaces pour que les Romains réévaluent leur propre cavalerie. Bientôt, selon Polybe, ils « apprirent à copier les armes grecques ; Car c'est aussi là une de leurs vertus, qu'aucun peuple n'est si disposé à adopter de nouvelles modes et à imiter ce qu'il voit être meilleur chez les autres. Les principales innovations n'impliquaient pas un blindage supplémentaire, mais l'adoption d'une lance plus lourde, qui ne se brisait pas au premier impact, et avait des pointes aux deux extrémités, et le bouclier grec, qui était beaucoup plus durable que l'ancien bouclier en bois recouvert de cuir. Avec de telles armes, une

nouvelle insistance est apparue sur la nécessité de se rapprocher de l'ennemi et d'essayer de percer ses formations.

Mais la leçon n'a pas été apprise du jour au lendemain. En 180 av. J.-C., combattant en Espagne contre les Celtibères, le commandant local précisa que la cavalerie légionnaire n'avait pas l'habitude de se fier uniquement à l'élan de la charge. Au cours d'un dangereux assaut ennemi, Flaccus fut obligé d'ordonner à la cavalerie de « resserrer les escadrons ». .. et donnez à votre cheval sa tête contre le coin ennemi. . . Votre charge aura plus de force si vous y montez vos chevaux sans rênes. De toute évidence, l'équitation romaine à cette époque n'était pas fondée sur la capacité de pousser le cheval dans un galop vertigineux. La seule façon d'y parvenir était que le cavalier s'abandonne complètement aux instincts naturels du cheval. (Flaccus cite une vieille tradition romaine dans son discours à ses soldats, mais la seule fois où il est fait mention de ce stratagème était contre les Véies, en 426 av. J.-C. Il est intéressant de noter que la même idée surgit pendant la guerre de Sécession, où la cavalerie n'était pas habituée aux charges effrénées. Le général confédéré, John Hood, soutenait que si les rênes pouvaient être coupées avant qu'elles ne déclenchent, toutes les charges de cavalerie seraient irrésistibles.)

Mais les Romains ont dû essayer de se familiariser avec les nouvelles techniques. Ils commençaient maintenant à rencontrer de la cavalerie lourde, même à l'Ouest. Dès la fin de la guerre de Jugurthine, Marius fut appelé dans le sud de la Gaule pour faire face à la menace d'une invasion nomade massive. Parmi les tribus ennemies figuraient les Cimbres, dont la cavalerie offrait un spectacle impressionnant. Selon Plutarque, ces derniers étaient les descendants des Cimmériens, l'une des premières tribus nomades. Si cela est exact, ils semblent avoir évolué comme les Scythes et développé une cavalerie lourde d'élite, très probablement composée de chefs et d'autres nobles. Selon Plutarque :

« Leur cavalerie, au nombre de 15 000, offrait un spectacle splendide lorsqu'ils sont sortis à cheval. Ils portaient des casques comme les têtes et les mâchoires béantes de terribles bêtes sauvages et d'autres créatures étranges, et ceux-ci, rehaussés de grands plumes, les faisaient paraître encore plus grands qu'ils ne l'étaient. Ils avaient des cuirasses de fer et des boucliers blancs brillants. Chaque homme portait deux javelots pour lancer et, pour combattre au corps à corps, ils utilisaient de grandes épées lourdes. »

Malheureusement, nous ne savons pas quel rôle cette cavalerie a joué dans la campagne, bien qu'il soit clair qu'elle devait compter sur l'action de choc après la première salve de javelots. Plutarque avait peu à dire sur le déroulement de la grande bataille, si ce n'est qu'il s'agissait d'une victoire romaine écrasante. Ces derniers semblent avoir enroulé l'infanterie ennemie avant que la cavalerie ne puisse être mise à contribution.

Mais de tels cavaliers n'étaient pas vraiment typiques en Occident jusqu'à la première apparition des chevaliers en armure franques, issus des débris de l'Empire romain. Les chevaux de cette région n'étaient pas de la qualité des grands cavaliers de guerre élevés à Turan et ailleurs à l'est, et la tradition dominante de la cavalerie restait celle du harcèlement et du retrait rapide. Alors que la République entrait dans ses dernières années, ce sont les Gaulois qui se sont révélés être les cavaliers les plus habiles de cette partie du monde. Plutarque a écrit : « Les Gaulois sont particulièrement redoutables pour combattre à cheval, et en fait ils ont la réputation d'exceller dans cette arme plus que dans toute autre. » Jules César ne tarda pas à s'en rendre compte lors de ses expéditions contre eux, et il compléta bientôt ses propres forces par d'importants contingents de cavalerie provenant des différentes tribus qu'il avait soumises. Même après le démantèlement des armées privées des guerres civiles, les Gaulois restèrent une partie importante des forces impériales. Écrivant au premier siècle après J.-C., le géographe Strabon rapportait que les Gaulois « sont meilleurs comme cavalerie que comme infanterie ; et la meilleure force de cavalerie dont disposent les Romains vient de ces gens.

Certaines tribus germaniques avaient également des guerriers à cheval, bien qu'ils combattaient principalement à pied. César, cependant, nous a laissé des descriptions assez détaillées

des tactiques allemandes et elles offrent un aperçu utile du type de guerre montée qui prévalait dans les parties européennes de la domination de Rome. D'une part, les chevaux allemands étaient « trop petits et laids », ce qui signifiait qu'ils ne pouvaient être utilisés que comme moyen de transport plutôt que comme complément à l'action de choc. C'est ainsi que les Suèves, « dans les batailles de cavalerie [...] descendent souvent de cheval et se battent à pied, en entraînant le cheval à rester parfaitement immobile, afin qu'il puisse rapidement les atteindre en cas de besoin [dans la bataille]... Suivant leur pratique habituelle, ils ont sauté à terre et ont désarçonné un certain nombre de nos hommes en poignardant leurs chevaux dans le ventre. Chez les Harudes, en revanche, il était d'usage que les cavaliers restent à cheval, même pendant la mêlée, mais chaque cavalier avait avec lui un fantassin choisi, qui devait venir en aide à son compagnon si nécessaire. Selon César, ils « acquéraient une telle agilité par la pratique, que dans une longue avance ou une retraite rapide, ils pouvaient s'accrocher à la crinière des chevaux et suivre leur rythme ». Les plus célèbres des cavaliers allemands étaient les Bataves, qui à un moment donné étaient l'épine dorsale de l'*auxilia*. On ne sait pas, cependant, combien de ces troupes étaient des Allemands de souche, car le terme « Batave » en est venu à être synonyme de cavalerie étrangère en général et des hommes de toutes les nations ont été recrutés dans leurs rangs. Mais il y avait certainement une sorte de tradition autochtone. Tacite nous dit que « dans le pays d'origine, on ... disposait d'une force de cavalerie spécialement entraînée pour les opérations amphibies. Ces hommes étaient capables de traverser le Rhin à la nage tout en tenant leurs bras et leurs montures, et en même temps en gardant une formation parfaite.

Certains historiens ont affirmé qu'à mesure que l'attention romaine se tournait de plus en plus vers son empire oriental, ses forces de cavalerie subirent un profond changement. Le contact avec les Sarmates et les Perses, par exemple, nécessita une transition vers des cavaliers plus lourds et plus complètement blindés pour contrer les chevaliers en mailles de ces nations. Il y a beaucoup de vérité là-dedans, mais il faut faire attention à ne pas exagérer les changements impliqués. À aucun moment, les Romains n'abandonnèrent complètement leur cheval-léger. Pompée, à la bataille de Pharsale, en 48 av. J.-C., utilisait principalement la cavalerie orientale, mais il s'agissait d'archers à cheval et de tirailleurs dont la tactique caractéristique était d'« encercler les troupes à distance, d'employer des assauts soudains et de se retirer après avoir jeté leurs adversaires dans la confusion ; Puis ils les attaquaient de nouveau, se tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Pour sa part, César jugea opportun d'adopter la tactique allemande et il « ordonna aux jeunes d'un corps choisi d'hommes de première ligne, spécialement choisis pour leur agilité, de combattre parmi la cavalerie ».

À partir du règne de Vespasien, à partir de 69 apr. J.-C., le cheval pannonien commença à figurer en bonne place parmi les *auxilia*. Bien qu'ils soient originaires des parties les plus orientales de ce qui est aujourd'hui l'Europe, ils ne semblent pas avoir développé l'une des formations blindées nomades habituelles, et leurs tactiques étaient basées sur des précipitations et des retraites. Comme la plupart des cavaliers auxiliaires, ils ne portaient pas de cuirasses en métal mais n'étaient protégés que par leur casque et leur bouclier oblong.

Dans un ordre opérationnel unique, rédigé en 137 après J.-C. par le préfet de Cappadoce, Arrien, concernant une campagne contre la sous-tribu sarmate des Alains, rien n'indique que les Romains avaient l'intention de contrer la charge initiale de l'ennemi avec leur propre cavalerie lourde. On espérait submerger les nomades avec des tirs d'artillerie et d'infanterie, mais même si cela échouait, les légions devaient supporter le poids de la charge et les cavaliers attaquants être confronté à une haie ininterrompue et immobile de pointes de lance au niveau de la poitrine d'un cheval ». Ce n'est que lorsqu'il fut clair que l'ennemi était en pleine retraite que l'infanterie ouvrit ses rangs et permit à la cavalerie, complétée par des archers à pied, de se lancer à sa poursuite. Un peu plus de soixante-dix ans plus tard, l'une des réformes militaires les plus importantes de Caracalla fut de compléter la cavalerie auxiliaire par un grand nombre d'archers à cheval de la province d'Osrhoénie récemment annexée. En 258, Valérien créa une unité d'élite, se classant en

ancienneté avec les 30 gardes prétoriens, de cavaliers dalmates, dont la tactique et l'équipement différaient à peine de ceux des auxiliaires précédents. Ces hommes restèrent le noyau de la cavalerie romaine lors de sa grande expansion sous Gallien et Dioclétien, dans la seconde moitié du III^e siècle. La fonction principale de la cavalerie était maintenant de former une force de frappe mobile qui pourrait être utilisée pour renforcer les forces liées en permanence aux garnisons frontalières. Vers 390 apr. J.-C., Végèce nous dit que la cavalerie romaine était de deux types. Ainsi que le « cheval lourd, c'est-à-dire les cuirassiers et les cavaliers armés de lances, il y avait un grand nombre de « cavalerie légère, composée d'archers et de ceux qui n'ont pas de cuirasses ».

La description que fait Végèce du « cheval lourd » romain est en fait très représentative, même à cette date tardive. L'utilisation plutôt indifférenciée par les auteurs classiques des termes *cataphractus* et *clibinarius* peut facilement donner l'impression que les Romains sont passés à l'utilisation d'une cavalerie entièrement blindée, sur des chevaux en cotte de mailles, en grand nombre. Bien qu'ils se soient fréquemment battus contre les peuples utilisant ce type d'équipement, les Romains eux-mêmes ne l'adoptèrent que très tard dans l'Empire, et cela avec parcimonie. Dans l'ensemble, ce qui distinguait leurs différents types de cavaliers, c'était leurs armes. Ainsi, bien que les *contari*, (un *contus* était une longue lance) introduits sous le règne de Vespasien, aient été clairement considérés comme une nouvelle espèce de cavalier, plus apte à se rapprocher de l'ennemi de manière décisive, il n'y a aucune raison de croire que leur armure était plus qu'une cuirasse de métal, un casque et peut-être des jambières. Il y avait cependant des innovations dans leurs armes, en particulier la lance, qui était devenue encore plus longue et plus lourde que le modèle « grec » précédent. C'est presque certainement l'armée de Vespasien que Josèphe décrit lorsqu'il parle ainsi de sa composante cavalerie : « Le soldat porte une longue épée sur sa hanche droite et une énorme pique à la main, un bouclier incliné sur le flanc de son cheval, et dans un carquois en bandoulière à côté, trois dards ou plus, larges et aussi gros que des lances. Les casques et les cuirasses de modèle d'infanterie sont portés par toutes les armes.

Quarante ans plus tard, Hadrien leva un régiment d'*auxilia* connu sous le nom d'*ala I Galliorum* et *Panniorum cataphracta*, mais on ne sait pas exactement comment ils étaient équipés. Techniquement, le mot *cataphracta* signifie « couvert de mailles », mais les Romains ne l'utilisaient probablement pas dans ce sens exact. Plus que probablement, cela signifiait simplement que ces cavaliers étaient relativement plus blindés que la normale, portant peut-être des chemises en cotte de mailles jusqu'aux cuisses, et il est certain que leurs chevaux n'avaient aucune protection. Le fait que nous ne sachions plus rien de la cavalerie en mailles jusqu'au III^e siècle est probablement d'indiquer qu'il n'y avait pas eu d'innovation significative dans la technique de la cavalerie.

Ce n'est qu'au IV^e siècle que nous pouvons être certains que des types de cavaliers tout à fait nouveaux étaient apparus dans les armées romaines. Ammien Marcellin nous en donne une excellente image dans son récit de la bataille de Strasbourg, contre les Alamans, en 357 après J.-C. : « *La cavalerie en armure complète (qu'ils appellent clibinartt) [était] toute masquée, garnie de cuirasses protectrices et ceinte de ceintures de fer, de sorte qu'on aurait pu croire qu'il s'agissait de statues polies à la main... De minces cercles de plaques de fer, ajustés aux courbes de leurs corps, couvraient complètement leurs membres, de sorte que, de quelque manière qu'ils eussent à déplacer leurs membres, leur vêtement ajusté, tant les assemblages étaient habilement faits.* » Même à cette date, cependant, il ne semble pas que les chevaux aient également eu une cotte de mailles de protection. En décrivant le déroulement de la bataille, Ammien raconte comment les Alamans mélangeaient l'infanterie légère avec leur propre cavalerie afin qu'ils puissent « ramper bas et invisible, et en perçant le flanc d'un cheval, lancer un cavalier sans méfiance la tête la première ». Les cataphractes n'ont pas non plus été particulièrement réussies. Peut-être parce qu'ils avaient déjà rencontré cette technique alamanne auparavant, ils ont tenté de fuir le champ de bataille lors du premier assaut ennemi, n'étant ralliés que par l'empereur Julien lui-même.

Les ennemis de Rome, eux aussi, trouvaient que les troupes de ce genre étaient une bénédiction mitigée. Il en fut de même pour les Sarmates, qui étaient encore connus pour le type de

cavalerie décrit dans le chapitre précédent. Tacite est une source importante pour leur rôle dans les débuts de l'Empire et son récit d'une bataille avec les Parthes montre que leur tactique était toujours basée sur l'élan de leur attaque. Face aux archers à cheval parthes, ils crièrent à leurs commandants que « ce ne doit pas être l'engagement d'un archer [...] Mieux vaut précipiter les choses par une charge et ensuite se battre corps à corps ! Dans un autre récit, Tacite a beaucoup à dire sur les lacunes de leur cavalerie lourde et il brosse un tableau qui rappelle beaucoup celui d'un guerrier grec à cheval, en 550 av. J.-C. la déconfiture ultérieure des chevaliers féodaux européens lorsqu'ils furent désarçonnés. Il s'agit d'une bataille entre Othon et les Rhoxolani, qui avaient tenté d'envahir la Mésie. Il s'est déroulé au milieu de l'hiver et les Sarmates ont eu beaucoup de mal à garder pied leur cheval dans la gadoue profonde :

« Il est en effet curieux d'observer à quel point les redoutables Sarmates dépendent d'aides extérieures. Un combat à pied les trouve totalement inefficaces, mais lorsqu'ils apparaissent à cheval, il y a à peine une ligne de bataille qui puisse leur résister. Mais ce jour-là était humide et un dégel s'était installé. Ni leurs lances ni leurs énormes épées à deux mains n'étaient d'aucune utilité, car les chevaux perdaient pied et les guerriers à pied étaient alourdis par leurs armures corporelles. Ces vêtements de protection sont portés par les chefs et les notables et sont constitués de fer ou de cuir renforcé. À l'épreuve des coups, elle est encombrante lorsqu'un homme tente de se relever après avoir été désarçonné. »

Tacite rend explicite ici que seuls quelques-uns des Sarmates portaient l'équipement de protection lourd. Il en était de même pour les Perses, à la fois pendant la domination des Parthes, et sous les rois sassanides, à partir de 226 après JC. Ammien nous dit qu'ils comptaient « surtout sur la valeur de leur cavalerie, dans laquelle tous les nobles et les hommes de rang subissent un dur service ». Les Parthes étaient le résultat du mélange des populations après l'invasion des Parni à la fin du III^e siècle av. J.-C. Les envahisseurs étaient des nomades scythes, comprenant également des éléments Saka, mais ils se sont rapidement adaptés pour s'intégrer à la structure de l'État achéménide. Comme nous l'avons vu plus haut, il s'agissait d'un État essentiellement féodal en ce sens que c'était l'aristocratie qui fournissait la cavalerie, le noyau de l'armée. Les nouveaux dirigeants ont repris ce système et ont permis à la plupart des petits nobles de rester sur leurs domaines, tant qu'ils s'engageaient à respecter leurs obligations militaires. Un nouveau groupe de grands seigneurs parthes émergea également, avec le droit de percevoir des impôts dans des provinces entières, à condition qu'ils se battent eux aussi pour le roi en temps de guerre.

Cette division entre la grande et la petite noblesse se reflétait dans la structure de l'armée parthe. Les deux fournissaient la cavalerie – en effet, au cours du I^{er} siècle av. J.-C., l'infanterie perse a presque complètement disparu – mais celle-ci était composée de deux types de cavaliers bien distincts. D'un côté, il y avait les archers montés, légèrement armés sur des montures agiles, qui étaient fournis par les petits propriétaires. La plupart d'entre eux venaient de l'est de l'Iran, où ils vivaient dans de petits châteaux et des blockhaus, et développèrent une culture féodale typique centrée sur les joutes, la chasse, la guerre et un code chevaleresque qui mettait l'accent sur les vertus de l'honneur personnel et de la protection des femmes. Les grands, d'autre part, fournissaient un nouveau type de cavalier, un développement du chevalier Sarmate et Saka, qui s'enveloppait, lui et son cheval, d'une armure en maille et s'armait d'un grand arc, d'une lance et d'une épée. Ici, plus de mille ans plus tôt, se trouvent la plupart des éléments de base du féodalisme d'Europe occidentale. De plus, sous Chosroès, qui monta sur le trône en 531 apr. J.-C., les Sassanides préfigurèrent le développement ultérieur du féodalisme européen lorsqu'ils tentèrent d'alléger le fardeau financier de l'aristocratie en leur fournissant une aide financière et un salaire régulier lorsqu'ils étaient appelés à combattre.

Le premier contact romain avec les Parthes a eu lieu en 53 av. J.-C. et a été un fiasco typique. Environ 34 000 légionnaires ont été anéantis à la bataille de Carrhes et leur général, Crassus, s'est suicidé pour éviter d'être capturé. Plutarque a laissé un excellent récit de la campagne. Il y décrit les deux types de guerriers à cheval que les Romains ne connaissaient d'abord

que par la rumeur : les archers qui tiraient « un nouveau type de projectile qui se déplace plus vite que la vue et transperce tout ce qui se trouve sur le chemin » ; et « la cavalerie blindée [qui] dispose d'armes d'attaque capables de tout couper et d'un équipement défensif qui résistera à n'importe quel coup ». Crassus choisit d'ignorer ces avertissements et marcha imprudemment sur le territoire parthes, cherchant à les amener au combat. Il y parvint, mais pas aux conditions qu'il aurait souhaitées. Les Parthes tout simplement encerclèrent les légionnaires de loin et chevauchèrent d'avant en arrière en déversant une grêle incessante de flèches dans les rangs serrés. Si les Romains « restaient dans leurs rangs, ils étaient blessés les uns après les autres ; S'ils tentaient de se rapprocher de l'ennemi, ils étaient toujours incapables de faire du mal à l'ennemi et souffraient tout autant eux-mêmes. Car les Parthes tiraient en fuyant, étant en effet plus habiles dans ce domaine que quiconque, sauf les Scythes. La raison pour laquelle les Parthes étaient capables de maintenir ce flot constant de projectiles, c'est que leur général, un grand propriétaire terrien nommé Surenas, avait pris la précaution jusqu'alors inconnue d'amener avec lui un train de chameaux, un pour dix cavaliers, chargé de flèches de rechange.

Le tir des archers était si efficace que Surenas n'eut jamais à engager sa lourde cavalerie de 750 av. J.-C. à 476 ap. J.-C. Au lieu de cela, il les plaça simplement devant les Romains pour les maintenir en place tandis que « le reste de leur cavalerie, en ordre libre, chevauchait tout autour d'eux, déchirant la plaine avec les sabots de leurs chevaux et soulevant de grandes masses de sable qui tombaient du ciel en une pluie continue ». En désespoir de cause, Crassus lança sa propre cavalerie gauloise en avant, mais elle fut repoussée avec mépris car « les petites lances légères de ses Gaulois se heurtaient à de dures cuirasses de peau brute ou d'acier, tandis qu'eux, avec leurs corps non protégés et légèrement blindés, devaient faire face aux coups de longues piques ». Après cela, il n'y avait plus rien à faire que d'attendre de mourir.

Les paladins de la République mourante n'étaient rien d'autre qu'ambitieux. Moins de vingt ans plus tard, Marc-Antoine mena une autre expédition contre les Parthes, mais il subit également une défaite ignominieuse. Le désastre ne fut pas tout à fait aussi complet que celui de Crassus, bien qu'une section entière de l'armée, sous les ordres de Statianus, ait été encerclée et anéantie exactement de la même manière. Les Parthes traitèrent le gros de l'armée avec plus de prudence, se contentant d'être harcelés à distance jusqu'à ce que les Romains soient forcés de rebrousser chemin, n'ayant précisément rien obtenu. La retraite prit exactement la même forme que l'avance confiante, les Parthes ne se rapprochant jamais des hommes, mais ajustant des hommes à distance ou tombant sur des traînards et des fourrageurs isolés. Antoine tira cependant quelque chose de cette expérience, et Plutarque décrit les leçons tactiques apprises : « Il couvrait maintenant non seulement ses arrières, mais aussi ses flancs avec de forts détachements de lanceurs de javelots et de frondeurs, et disposait son ordre de marche en forme de carré creux. Il donna aussi l'ordre à la cavalerie de repousser l'ennemi lorsqu'il attaquerait, mais qu'après l'avoir mis en déroute, elle ne devait pas le poursuivre loin. Ce passage vaut la peine d'être cité, ne serait-ce que parce qu'il décrit une tactique remarquablement similaire à celle utilisée par les Croisés contre les Sarrasins, ceux-là, en fait, qui ont finalement renversé les Perses, au VII^e siècle, et dont les méthodes de combat étaient extrêmement similaires. Après que les Sassanides eurent finalement expulsé les Parthes, il y eut peu de changements dans la composition de l'armée. La scission entre cavalerie légère et cavalerie lourde est restée et repose toujours sur les mêmes divisions sociales. Au contraire, la cavalerie blindée est devenue encore plus lourde, méritant pleinement le nom romain de *clibinarius*, dérivé d'un mot signifiant boîte en fer ou four. Les cavaliers équipés, comme Ammien le décrit ci-dessous, ont dû en effet avoir l'impression d'être enfermés dans un four alors qu'ils peinaient sous le soleil brûlant. L'historien fait référence aux cavaliers perses rencontrés lors des guerres de Julien contre eux en 358 après JC. Ils étaient rangés en « rangs serrés de cavaliers en cotte de mailles... [leurs] corps recouverts de plaques de fer bien ajustées... tandis que la foule des chevaux était protégée par des couvertures de cuir... Toutes les parties de leur corps étaient couvertes de plaques épaisses, si bien ajustées que les articulations raides se conformaient à celles de leurs membres ; et les formes

des visages humains étaient habilement ajustées à leurs têtes. . [avec seulement] de minuscules ouvertures ajustées au cercle de l'œil [et] au bout de leur nez. Cette description est largement corroborée par celle d'Héliodore, qui mentionne également que des grèves étaient attachées à la cotte de mailles pour protéger les jambes et les pieds. Dans cette dernière description, le cheval est encore mieux protégé : la tête est recouverte d'une plaque de métal, les jambes ont des jambières, et le dos et les flancs sont protégés par une couverture de fines plaques de fer. En fait, bien que les deux auteurs s'accordent sur le casque en forme de masque, notre seule preuve picturale du *clibinarius* persan, un graffito du III^e siècle, montre une coiffe presque conique avec un voile en cotte de mailles couvrant complètement le visage. Compte tenu du climat, cette dernière option semble être beaucoup plus pratique.

Les points majeurs qui ressortent de cette étude de la cavalerie de Rome et de ses ennemis concernent les différents styles de guerre montée. On peut, en effet, discerner une triple tradition de l'équitation. D'un côté, il y a les cavaliers légers d'Afrique, d'Europe et d'Orient. Ceux-ci peuvent être subdivisés en lanceurs de javelots et tirailleurs d'Afrique et d'Europe, pour qui l'action de la cavalerie était plus une question de manœuvres et de harcèlement que de charge directe sur l'ennemi, et les archers à cheval orientaux qui évitaient strictement toute sorte de contact physique, utilisant leurs chevaux uniquement pour se maintenir à portée de flèches. Mais les peuples orientaux ont également conçu une autre forme de combat monté, basée sur des techniques et des équipements qui provenaient de certains peuples nomades. Des cavaliers très lourdement blindés sont apparus, qui ont utilisé leur poids et leurs énormes lances, essentiellement la phalange à cheval, pour briser les rangs ennemis.

En Perse, ce mode de combat était facilement marié avec la structure sociale existante, les chevaliers postés étant fournis par les grands propriétaires terriens et les gouverneurs de province qui pouvaient se permettre les chevaux et les armures nécessaires. Les Romains, eux aussi, commencèrent à maintenir leurs propres régiments de *clibinarii*, mais ce n'était qu'une réponse technique à la guerre orientale. Parce que l'Empire romain avait une longue tradition d'emploi de mercenaires, une administration compétente et un système fiscal centralisé, ils étaient en mesure de maintenir une armée permanente, dont le coût de l'équipement élaboré était supporté par l'État. Les Romains avaient leurs grands propriétaires, mais ils n'avaient pas besoin de compter sur eux en tant que classe militaire. Après les deux ou trois cents premières années, le service de cavalerie à Rome n'a plus jamais été un reflet direct du pouvoir politique et économique.

Note technique : Fers à cheval

Il ne nous reste plus qu'à aborder les progrès réalisés dans l'art de l'équitation au cours de cette période. Le développement clé, bien que loin d'être pleinement réalisé même par la chute de l'empire d'Occident, a été l'apparition des fers à cheval. Ceux-ci sont devenus nécessaires à mesure que la pratique de l'équitation s'est répandue dans le nord-ouest de l'Europe. Dans la région orientale et méditerranéenne, il était tout à fait possible de monter à cheval sans fer. Le sol est très sec et dur, et bien que l'atmosphère sèche aide à préserver la paroi du sabot, le sol l'use, le maintenant à la bonne longueur et à la bonne forme. Dans les pays humides, cependant, la paroi du sabot devient molle et trop longue, ce qui le fait se détacher ou se fendre, ce qui exerce à son tour une pression excessive sur le boulet. Les voies romaines goudronnées n'étaient pas une réponse, car les poneys du nord naquirent avec des sabots mous et ceux-ci furent bientôt réduits à néant. Au début, les Romains fabriquaient ce qu'on appelait des *hipposandales*, une sorte de pantoufle à semelles de fer qui était attachée sous le sabot. Mais ils étaient difficiles à adapter au sabot individuel et il était tout à fait impossible de les maintenir fermement en place. Le fer à cheval proprement dit, façonné alors qu'il était chauffé au rouge et cloué au sabot, a été inventé en Europe du Nord et les premiers exemples trouvés jusqu'à présent provenaient de sépultures britanniques du premier siècle après JC. Mais il faut souligner qu'il ne s'agit pas d'une révolution technologique soudaine. Le fer à cheval ne s'est pas immédiatement répandu dans toute la région, et encore moins dans le reste du monde. Ces premiers fers à cheval ont eu si peu d'impact qu'ils ont dû être

réinventés en Orient environ trois cents ans plus tard. De là, ils se sont lentement répandus vers l'ouest et ont été trouvés dans la tombe du roi franc, Childéric Ier (458-81), bien qu'ils ne soient mentionnés dans aucun document existant jusqu'au IXe siècle.

Chapitre 3 :

Des ruines de l'Empire

476 à 1071

Avant même la fin de la période que nous venons de couvrir, les empereurs romains s'étaient rendu compte que le centre de gravité de leur vaste *imperium* s'était déplacé vers l'est. À la fin du III^e siècle, Dioclétien introduisit la tétrarchie par laquelle lui et trois autres co-dirigeants divisèrent l'Empire entre eux. Dioclétien lui-même a pris la responsabilité de l'Orient. En 330, Constantin, bien qu'il se soit fait seul souverain, déplaça la capitale à Byzance, qu'il renomma modestement Constantinople. Après la mort de Théodose en 395, l'Empire fut irrévocablement divisé en deux, la capitale de la moitié occidentale étant déplacée à Ravenne.

L'histoire de l'empire d'Occident en tant que telle n'a pas besoin de nous retenir longtemps. Il tomba finalement en 476, après des années de pression de la part de divers peuples allemands, notamment les Francs, les Alamans, les Bourguignons et les Vandales. Les Francs apparaîtront à nouveau dans ce chapitre comme des innovateurs clés dans la technique de la cavalerie occidentale, et la France et l'Italie figureront comme des champs de bataille importants, mais à ce moment-là, le centre d'attention s'est déplacé vers l'Orient, vers ce qui est devenu connu sous le nom d'Empire byzantin. Bien que beaucoup aient suivi Gibbon, et son mépris pour les mœurs byzantines, en croyant que la déposition de Romulus Auguste en 476 constituait la chute du véritable Empire romain, ce n'était en fait rien de tel. L'Empire a survécu pendant des centaines d'années en tant que force politiquement et militairement dynamique. L'effondrement de l'Occident n'a pas non plus d'importance militaire particulière, et encore moins dans les termes de ce livre. Le peuple allemand était singulièrement dépourvu de tout sens tactique ou stratégique, et de plus, il combattait à pied. C'était leur nombre, et l'impossibilité pour les Romains d'occuper toute la frontière occidentale, qui évitaient les avantages décisifs qu'on pouvait tirer de leur cavalerie et de la discipline supérieure de leur infanterie. Les Allemands n'ont pas déjoué les Romains ni ne les ont écrasés de manière décisive sur le champ de bataille ; ils n'arrêtaient pas d'arriver et les usaient.

La situation à l'Est est tout autre. Là aussi, l'Empire a été soumis à de fortes pressions sur ses frontières – de la part des Goths, des Arabes et des Turcs – mais des réformes économiques et militaires intelligentes ont permis aux Byzantins de résister à ces assauts pendant des centaines d'années. C'est là que se trouve le centre de la discussion, que l'on discerne les progrès de la technique militaire et une véritable synthèse entre la guerre et les considérations sociopolitiques.

Huns, Goths et Lombards

L'une des premières menaces pour la partie orientale de l'Empire est venue des Huns, un peuple nomade qui était apparu pour la première fois aux frontières de la Chine. Là, ils furent vaincus et, à la toute fin de l'ère préchrétienne, ils commencèrent à se déplacer lentement vers l'ouest. En 375 apr. J.-C., ils détruisirent le royaume ostrogoth dans le sud de la Russie et, sous Attila, quatre-vingts ans plus tard, avancèrent en Thrace, forçant Valentinien III à les reconnaître comme des partenaires égaux. Du point de vue de Constantinople, il était peut-être heureux qu'Attila ait jeté les yeux sur l'Occident, car il n'a jamais tenté d'avancer en Grèce ou en Asie Mineure. Les Huns étaient une force militaire redoutable, la dernière d'une série de féroces cavaliers nomades qui semblaient capables de contourner avec facilité des formations conventionnelles plus lourdes. Même avant l'avènement d'Attila, ils avaient semé la terreur dans le cœur des peuples plus sédentaires. À propos des événements de 375, Jérôme écrit : « Des essaims de Huns... remplissaient la terre entière de carnage et de panique à la fois alors qu'ils voltigeaient çà et là sur leurs chevaux rapides... Ils

étaient à portée de main partout avant qu'on ne les attende ; Par leur rapidité, ils ont devancé la rumeur. L'une de leurs armes principales était l'arc hunnique. Bien que similaire à l'arc court scythe classique, il était beaucoup plus puissant, étant composé d'une série compliquée de bandes de bois et d'os dont la tension combinée donnait à la flèche une vitesse beaucoup plus grande. C'est cette arme, pense-t-on, qui a finalement marqué la fin de la domination de la cavalerie lourde sarmate. Autrement, leur tactique était exactement celle de l'archer à cheval orthodoxe des steppes. Ammien Marcellin a laissé une description à juste titre célèbre :

« Ils entrent dans la bataille dessinée en masses cunéiformes, tandis que leur pot-pourri de voix fait un bruit sauvage. Et comme ils sont légèrement équipés pour un mouvement rapide, et inattendus dans l'action, ils se divisent soudain à dessein en bandes dispersées et attaquent, se précipitant en désordre ici et là, faisant un carnage épouvantable ; et en raison de leur extraordinaire rapidité de mouvement, on ne les voit jamais attaquer un rempart ou un camp ennemi. Ils se battent à distance avec des missiles à os pointu... joint aux puits avec une habileté merveilleuse ; Puis ils galopent sur les espaces intermédiaires et se battent au corps à corps avec des épées. Et tandis que l'ennemi se protège des blessures causées par les coups d'épée, il jette des bandes de tissu tressées en nœuds coulants sur ses adversaires et les emmêle de telle sorte qu'ils entravent leurs membres... »

Il faut noter d'après ce récit que les Huns étaient toujours prêts à se rapprocher après la première volée de flèches ; À cette fin, ils portaient des armes spéciales de combat rapproché telles que des épées lourdes, des lasso et parfois des filets. En d'autres termes, ils ne se contentaient pas, comme les archers scythes ou parthes, de compter uniquement sur leur tir à l'arc, clouant l'ennemi à terre et l'anéantissant lentement. Ils ne connaissaient pas non plus la combinaison mongole ultérieure d'archers et de lanciers lourds. C'est peut-être ce qui explique leur défaite finale à Châlons, en 451, lorsque la cavalerie lourde romaine, fournie par certains alliés gothiques, a pu briser les cavaliers d'Attila. Mais on sait peu de choses de la bataille et on ne sait toujours pas pourquoi les Goths qui se battaient pour Rome ont pu réaliser ce qu'ils n'avaient jamais pu faire lors de la première poussée hunnique des steppes russes. Très probablement, la présence de commandants romanisés expérimentés, tels qu'Aetius, signifiait que le moment de la charge décisive était bien calculé, prenant les Huns en flanc ou à l'arrière alors qu'ils étaient désorganisés et impliqués dans des combats au corps à corps. Quelle qu'en soit la raison, le pouvoir d'Attila fut sévèrement ébranlé et il se retira au centre de son empire d'origine, dans les plaines de Theiss, en Hongrie. Là, son royaume s'effondra lentement, pour être finalement détruit par Ardéric et les Gépides en 454. La dissolution de l'État hunnique pourrait bien être attribuable à une structure sociale particulièrement anarchique, qui se reflète dans l'absence de toute distinction entre les différents soldats-cavaliers. Sans le sens rigide de la hiérarchie qui sous-tend la division des Sarmates et des Saka en cavalerie légère et lourde, les peuples hunniques n'ont pas eu les prémices d'un État authentique et n'ont jamais produit de groupes efficaces capables de coordonner leurs politiques, soit en vertu de leur compétence administrative, soit d'une déférence générale envers leur autorité.

Les Goths, qui ont joué un rôle si important dans la défaite d'Attila, ont été l'un des rares peuples allemands à monter à cheval en grand nombre. Ils étaient originaires de Scandinavie, mais en 230 après J.-C., ils s'étaient installés dans une région au nord-ouest de la mer Noire où ils entrèrent en contact avec diverses tribus iraniennes, auprès desquelles ils apprirent à chevaucher. Au début du Ve siècle, une partie d'entre eux, les Wisigoths, s'étaient installés en France et cent ans plus tard en Espagne, _into États-Unis. Là, ils établirent un royaume, centré sur Tolède, qui survécut jusqu'aux invasions arabes de 711. On suppose que les Goths entrèrent en contact avec des chevaux de l'une ou l'autre des nations sarmates, parce qu'ils n'adoptèrent jamais l'arc, sauf comme fantassins, et tous leurs guerriers à cheval combattaient avec l'épée et la lance. À un moment donné, ces cavaliers ont commencé à porter des armures. Pendant leur règne en Espagne, la cavalerie était équipée d'une chemise en cotte de mailles ou d'anneaux, d'un bouclier rond et d'un casque à crête ouvert au-dessus du front mais effilé à l'arrière pour protéger le cou. Il semble probable que ces

cavaliers en armure aient été fournis par les nobles goths et leurs serviteurs, bien que les lois militaires du roi Erwig, de 681, stipulaient que les propriétaires terriens devaient amener un dixième de leurs esclaves à la guerre et qu'il y a des indications qu'au moins certains de ces esclaves étaient pourvus de chevaux et d'armures.

Un autre peuple germanique qui s'est mis à cheval à un stade précoce était les Lombards. Ils sont mentionnés pour la première fois sur l'Elbe, vers 200 après JC. Au VI^e siècle, ils se sont installés dans la plaine du Danube où les Avars leur ont appris à chevaucher. En 568, ces derniers les chassèrent de Pannonie et un peu plus de cent ans plus tard, ils arrivèrent en Italie. Là, ils ont finalement anéanti l'ancienne aristocratie romaine et ont établi leurs propres nobles sur les domaines. Comme ailleurs, ces propriétaires terriens fournissaient les lourds cavaliers. Tous les hommes libres étaient obligés de répondre à l'appel aux armes, mais ceux-ci étaient subdivisés en trois classes distinctes. En bas se trouvaient les hommes libres ordinaires, qui devaient servir d'infanterie avec des boucliers, des arcs et des flèches. Les autres sont venus à cheval, armés d'une lance et d'un bouclier, mais une distinction a été faite entre ceux qui pouvaient se munir d'une chemise en cotte de mailles et ceux qui n'étaient pas blindés (beaucoup de membres de l'élite lombarde portaient également des jambières, et ont été les premiers des peuples allemands connus à avoir eu cet équipement). Il n'est pas clair si cela impliquait une distinction au sein de l'aristocratie, comme en Perse, ou si la cavalerie sans armure n'était pas du tout noble. Ce qui est certain, c'est que la possession d'un cheval avait une importance économique considérable ; un avec des atours complets coûtait plus de 100 *solidi*, les deux tiers de la valeur accordée à la vie d'un Lombard libre de basse naissance. Peut-être les cavaliers plus légers étaient-ils les serviteurs des nobles, car à la fin du VII^e siècle, nous entendons parler des *gasindi* – des bandes de guerre jurant de protéger leurs seigneurs.

Dans l'intervalle entre l'effondrement de l'Occident romain et l'invasion lombarde, l'Italie avait été gouvernée par les Ostrogoths et c'est à travers eux que l'histoire revient à l'Empire byzantin et à la lutte sans fin pour protéger ses frontières. En 535, Justinien envoya son grand général, Bélisaire, envahir l'Italie et tenter de reconquérir la patrie romaine. À cette époque, l'armée romaine avait presque complètement abandonné l'ancienne légion d'infanterie. Depuis le bref règne de Théodose, en 394-395, les régiments de cavalerie mercenaire des Goths et des Huns avaient formé la principale force de frappe. Mais ces troupes n'ont pas été jetées aveuglément dans la mêlée, faisant confiance à leurs capacités et techniques natives. Les leçons des guerres médiques avaient également été apprises, et la cavalerie de Bélisaire était un amalgame bien pensé du meilleur de l'équitation non romaine. La plupart de nos connaissances sur cette période proviennent des *Histoires* de Procope. Dans ses premières pages, il indique clairement quel type de soldat formait l'épine dorsale des armées byzantines. Il attaque ceux qui déplorent le passage des temps anciens, quand les hommes étaient des hommes et que les modes modernes telles que l'armure et la discipline régimentaire étaient inconnues. En fait, suggère-t-il, le cavalier moderne est un soldat bien plus efficace que les héros homériques n'auraient jamais pu l'être.

« Les archers d'aujourd'hui partent au combat en corselets et équipés de jambières qui s'étendent jusqu'au genou. Du côté droit pendent leurs flèches, de l'autre l'épée. Et il y en a qui ont une lance également attachée à eux et, aux épaules, une sorte de petit bouclier, sans prise, de manière à couvrir la région du visage et du cou. Ce sont des cavaliers experts qui sont capables sans difficulté de diriger leurs arcs d'un côté ou de l'autre tout en chevauchant à toute vitesse, et de tirer sur un adversaire qu'il soit à la poursuite ou en fuite. »

Dans les guerres d'Italie, Bélisaire s'appuyait presque entièrement sur des cavaliers de ce genre. Bien qu'il ait toujours eu une force d'infanterie avec lui, elle n'a joué presque aucun rôle dans aucun des engagements importants. À un moment donné, en fait, ils « ont refusé de rester dans leur condition habituelle » et ont utilisé les chevaux capturés pour essayer de se transformer en cavalerie. On doute qu'ils aient été d'une grande utilité sur le champ de bataille, mais ce devait être une aubaine considérable en marche d'avoir presque toute la force à cheval. Nous avons

particulièrement la chance d'avoir un compte rendu de Procope sur la façon exacte dont Bélisaire utilisait sa cavalerie et sa conscience de ses avantages particuliers face aux lanciers gothiques traditionnels. Dans une allocution adressée aux membres de son état-major, dont Procope, il souligna :

« Pratiquement tous les Romains et leurs alliés, les Huns, sont de bons archers à cheval, mais pas un homme parmi les Goths n'a eu l'habitude de se servir que d'épées et de lances, tandis que leurs archers entrent dans la bataille à pied... Ainsi, [leurs] cavaliers, à moins que l'engagement ne soit à proximité, n'ont aucun moyen de se défendre contre les adversaires qui utilisent l'arc, et peuvent donc être facilement atteints par la flèche et détruits ; et quant aux fantassins, ils ne peuvent jamais être assez forts pour faire des sorties contre des hommes à cheval. »

En d'autres termes, même si la cavalerie de Bélisaire était tout aussi lourdement blindée que les *contarii* romains antérieurs, par exemple, ils ont adopté des tactiques tout à fait différentes. Beaucoup d'entre eux ont complètement évité la lance et tous se sont appuyés sur la célèbre tactique parthe de lâcher des grêles de flèches à distance, plutôt que d'essayer de charger leur ennemi de front.

L'Empire byzantin et les guerres frontalières

Bien que certains manuels militaires byzantins aient survécu, il est difficile d'obtenir beaucoup d'informations précises sur les changements dans l'équipement militaire byzantin. Il semble cependant que la cavalerie après Bélisaire n'ait pas mis beaucoup l'accent sur l'arc seul. La lance est devenue standard et l'armure des cavaliers a été augmentée, ainsi que celle de certains chevaux, ce qui a contribué à une renaissance de la charge. Pendant plus de 400 ans, jusqu'au XI^e siècle, la cavalerie lourde fut la seule unité importante de l'armée. Ils portaient une calotte d'acier avec une petite touffe sur le dessus et une chemise en cotte de mailles descendant jusqu'aux cuisses. Leurs jambes et leurs pieds étaient protégés par des jambières et des chaussures d'acier, leurs mains par des gantelets métalliques. Les chevaux des officiers et ceux des hommes des premiers rangs sont équipés de frontlets et de poitrails en acier, et tous les cavaliers utilisent des étriers. Ils avaient un surcot de lin à porter par-dessus l'armure en été et un grand manteau de laine pour l'hiver et les nuits froides. Leurs armes étaient une lourde épée, un arc et une lance avec un petit fanion attaché. Le surcot, la touffe du casque et le fanion étaient tous de la même couleur, selon l'escadron auquel le cavalier était attaché. L'empereur Léon (886-912) souligna dans son manuel tactique que si les chemises en maille n'étaient pas disponibles en quantité suffisante, il fallait recourir à des armures en écailles de corne ou à de fines plaques d'acier cousues sur des manteaux de cuir chamois. Sur cette base, il semble raisonnable de supposer une sorte de distinction entre les troupes de choc de premier rang, les cataphractes proprement dits, et l'archer à cheval blindé un peu plus orthodoxe tel que décrit par Procope.

Mais une caractéristique de cette cavalerie byzantine qui n'a pas d'équivalent dans la période antérieure était la méthode de recrutement. À partir du règne de Maurice (582-602), un effort résolu fut fait pour échapper à l'ancienne dépendance à l'égard des mercenaires étrangers et pour recruter une armée de soldats indigènes. D'une part, cela rendrait l'empereur moins à la merci des seigneurs de guerre individuels, responsable du recrutement de leurs propres contingents, et d'autre part, cela donnerait à l'armée et à l'État plus de résilience si les citoyens étaient responsables de la défense de leur propre pays. À cette fin, il s'est développé, au cours des VII^e et VIII^e siècles, un autre exemple de la propriété foncière fondée sur la fourniture d'un service de cavalerie. Mais les empereurs byzantins ne s'appuyaient pas sur une aristocratie déjà existante, dont la plupart vivaient à la cour, ou sur la création de nouveaux propriétaires terriens à grande échelle. Ils essayèrent plutôt de former un large groupe de petits soldats-fermiers dont les biens ne devraient être suffisants que pour s'équiper pour la guerre. Certains historiens, en effet, se réfèrent à ces hommes comme à des paysans libres, mais les remarques suivantes de Léon montrent clairement qu'ils étaient des personnes d'une certaine position au sein de la communauté : « [Ces fermiers doivent recevoir] des moyens, afin que, qu'ils soient en garnison ou en expédition, ils puissent être

exempts de tout souci quant à leurs maisons, laissant en arrière ceux qui peuvent cultiver leurs champs pour eux. Et afin que la maison ne souffre pas de ce que le maître est en service, nous décrétons que les fermes de tous les soldats seront exemptes de toutes exactions, sauf de l'impôt foncier. Ces soldats étaient organisés en régiments et en brigades, auxquels ils devaient se présenter dès que l'alarme serait donnée au sujet d'un raid ennemi. Un certain nombre de brigades étaient sous le commandement d'un *strategos*, qui était le gouverneur militaire et civil d'une province, ou d'un thème. Un thème individuel pourrait mettre environ 4000 cavaliers sur le terrain.

Mais au moment même où Leo écrivait ces mots, le système commençait à s'effondrer et des modèles plus traditionnels de propriété militaire émergeaient. Certains agriculteurs ont commencé à acheter les terres de voisins moins fortunés et en sont venus à former un petit groupe de puissants magnats de la frontière qui insistaient pour obtenir des commissions militaires prestigieuses. Au fur et à mesure qu'ils devenaient plus puissants, les petits agriculteurs conclurent des accords par lesquels ils étaient assurés de la protection du grand seigneur en échange de l'abdication de la pleine propriété de leurs terres. Nicéphore Phocas (963-969) tripla la valeur des allocations des soldats afin de les rendre plus indépendants économiquement, mais cela ne servit qu'à réduire leur nombre et à transformer ceux qui restaient en noblesse mineure. Au XI^e siècle, le système thématique a été entièrement balayé et la nouvelle noblesse s'est vu offrir d'énormes propriétés foncières, connues sous le nom de *pronoza*, avec plein droit à tous les impôts et redevances qui avaient été précédemment payés à l'État. En retour, le propriétaire du domaine devait fournir sa propre force de cavalerie. Au début, ces domaines n'étaient pas héréditaires, mais cela a été changé par Michel VIII (1259-1282). Puis les nobles commencèrent à verser de l'argent à la couronne en échange de l'exemption de leurs obligations militaires. Il y a ici de nombreux parallèles avec l'Europe médiévale, comme on le verra ci-dessous, mais les empereurs byzantins n'ont pas été en mesure d'utiliser l'argent ainsi reçu aussi efficacement qu'en Angleterre et en France, par exemple. Le réseau féodal qui avait remplacé les levées thématiques ne fut pas à son tour remplacé par une forte force de mercenaires, payés par la couronne, et l'armée dans son ensemble dépérit tout simplement. Sous le règne d'Andronic II (1282-1328), l'ensemble de l'Empire ne pouvait aligner qu'un maigre 3000 cavaliers.

Mais tout ce processus a pris des centaines d'années. Entre l'avènement de Maurice et la mort du dernier grand empereur macédonien, Basile II, en 1025, les Byzantins se montrèrent capables de déployer leur armée de soldats-fermiers avec beaucoup d'efficacité. Leurs campagnes et leurs écrits théoriques font preuve d'une souplesse d'esprit, d'une volonté d'expérimenter et d'adapter leurs méthodes à un ennemi particulier, qui était de loin supérieure aux méthodes occidentales jusqu'au XVI^e siècle. De même que Bélisaire avait trouvé la meilleure façon de faire face à l'assaut des Goths, les généraux ultérieurs prirent la peine d'étudier leur ennemi avant de tout risquer dans la bataille.

Il en fut de même contre les Arabes. Le plus grand atout de ces derniers était la rapidité avec laquelle ils se déplaçaient. Les Byzantins reconnurent bientôt qu'il était impossible d'empêcher une force de raid arabe de traverser les montagnes du Taurus et de pénétrer dans les thèmes frontaliers. Ce qu'ils pouvaient faire, cependant, c'était s'assurer que peu de ces pillards reviennent un jour. Des tours de guet furent érigées tout le long des frontières, garnison de la cavalerie thématique ou d'auxiliaires turcs légers de Trébizonde. Dès qu'une incursion arabe était repérée, des messages étaient diffusés de tour en tour et toute la zone était alertée. La cavalerie lourde s'est enfuie vers ses points de rassemblement, les civils ont fui dans les villes fortifiées, et certains cheveu-légers ont été affectés à la queue de l'ennemi. Ceux-ci reçurent l'ordre de voyager avec leurs armes couvertes afin que le scintillement du métal ne trahisse pas leur présence. La force principale doit faire tout ce qui est possible pour minimiser les déprédations des envahisseurs. S'ils étaient en petit nombre, le commandant pourrait bien tomber sur eux immédiatement. Sinon, il devait s'assurer de garder ses forces principales intactes, en attendant les renforts d'autres thèmes, et de bloquer toutes les routes, gués et cols facilement défendables. S'il pouvait localiser le principal camp ennemi, il devait

attaquer tous les raids moins importants qui se mettraient en route, et si toute la force sortait, il devait l'éviter et tomber sur le camp. Ce n'est que lorsqu'un commandant était sûr que ses forces étaient assez fortes, et surtout lorsque l'ennemi revenait lentement, chargé de butin, vers l'un des cols de montagne par lesquels il était venu à l'origine, qu'il devait penser à attaquer. À ce moment-là, une force d'infanterie aurait dû se rassembler pour bloquer les sorties les plus probables, pour tenir le col et forcer les Arabes à se retourner pour rencontrer le corps principal de cavalerie.

À ce moment-là, les forces byzantines devraient être suffisamment fortes pour risquer une bataille ouverte. Les Arabes étaient d'excellents combattants à cheval, mais n'étaient pas à la hauteur des cataphractes plus lourds. Une fois de plus, les tacticiens impériaux avaient pris note des faiblesses de l'ennemi. Comme l'a écrit un officier : « Ils sont très audacieux quand ils s'attendent à gagner : ils restent fermes dans leurs rangs et résistent vaillamment aux attaques les plus impétueuses. » Mais si leur charge initiale échouait ou si leur propre ligne était une fois rompue, ils se dispersaient rapidement, chacun veillant à sa propre sécurité. La tactique byzantine était conçue pour s'assurer que leur ligne se rompe, car ils prévoyaient toute une série d'assauts plutôt qu'une simple ruée vers tous les groupes. Les cavaliers étaient rangés en trois lignes, chacune de huit à dix hommes de profondeur, et chaque ligne chargeait à tour de rôle jusqu'à ce que leurs adversaires finissent par se briser. De plus, il y avait des escadrons postés à l'écart du groupe principal, soit pour tourner le flanc de l'ennemi pendant l'assaut principal, soit pour tomber sur ses troupes en retraite. Voici un concept d'action de cavalerie qui était bien en avance sur celui d'Hannibal ou d'Alexandre le Grand. Pour eux, le grand potentiel des cavaliers était l'assaut de masse furieux lorsque la ligne ennemie commençait à vaciller et à perdre sa formation. Pour Maurice et Leo, c'est la pression constante et, surtout, l'utilisation des réserves qui ont été décisives. Il n'y a pas grand-chose, en effet, que Gustave-Adolphe ou Cromwell auraient pu enseigner aux Byzantins sur l'utilisation de la cavalerie.

Les autres grands ennemis de Byzance étaient les Turcs, les diverses tribus nomades qui s'étaient déplacées vers l'ouest depuis l'Asie centrale et devaient finalement renverser l'Empire arabe en Perse. C'étaient des archers à cheval « adonnés aux embuscades et aux stratagèmes de toutes sortes ». Leur tactique nous est déjà familière. Ils n'avançaient pas dans la bataille en ligne continue, mais en petits groupes bien espacés qui galopaient le long du front de l'ennemi, lâchant des flots de flèches et ne chargeant que s'ils détectaient une brèche dans la ligne ou un petit groupe coupé de l'armée principale. L'historien arabe, Masudi, a décrit la campagne de 934 : *« L'engagement commença avec les cavaliers de l'aile droite attaquant la bataille principale des Byzantins, la couvrant de flèches et prenant une nouvelle position sur la gauche. Puis ceux de l'aile gauche avancèrent également et tirèrent contre la bataille principale byzantine, se tournant vers la droite de la ligne. Aussi les bandes montées continuaient-elles à rouler sur le front byzantin, le broyant comme des meules, tandis que le corps principal turc n'était toujours pas engagé. Tandis que la grêle de flèches tombait pluie sur pluie, les Byzantins chargèrent en ordre ouvert le gros de la troupe turque, qui jusque-là n'avait pas bougé. Les cavaliers ne les empêchèrent pas, mais les Turcs les reçurent avec une telle pluie de flèches qu'ils reculèrent. »*

Selon Léon, un général ne doit pas hésiter à livrer bataille à la première occasion, car les Turcs, plus encore que les Arabes, étaient impuissants face aux charges de cavalerie disciplinées qui se succédaient déjà décrites. Néanmoins, il fallait faire très attention dans le choix du champ de bataille et dans la disposition de ses forces. Il fallait surtout protéger les flancs afin que les Turcs, plus mobiles, ne puissent pas faire demi-tour et tomber sur l'arrière. Des obstacles physiques tels qu'une rivière ou un marais constituaient des points d'ancrage idéaux pour sa ligne, et il était parfois conseillé de diviser la cavalerie en deux et de les placer sur chaque flanc. Car, contre les Turcs, les Byzantins plaçaient généralement un contingent d'archers à pied au centre, car leurs arcs plus longs pouvaient distancer ceux des nomades. Mais même lorsque la cavalerie byzantine eut chevauché les Turcs, il ne fut pas jugé opportun de pousser la poursuite trop loin, car leur retraite n'était souvent qu'une ruse pour attirer l'ennemi dans une embuscade de nouveaux groupes de

cavaliers, ou pour mettre à nu les flancs de l'infanterie. La validité de ces conseils a été tragiquement soulignée lors de la bataille de Manzikert, en 1071, lorsque l'armée de l'empereur Romanus a été anéantie par les Turcs seldjoukides de l'Alp Arslan. Toute la campagne a mal commencé lorsqu'une division impériale a été attirée dans une embuscade par un groupe de reconnaissance turc. Plus tard, Romanus réussit à repousser les Turcs devant lui et à capturer leur camp. Mais la bataille s'était déroulée dans un pays ouvert et vallonné et lorsque les Byzantins se retournèrent chez eux après cette victoire apparente, et que leur ligne devint fragmentée, les Turcs se rapprochèrent à nouveau, se faufilant à travers les brèches et autour des flancs. Bientôt, les groupes individuels furent tous complètement encerclés et les Turcs purent les éliminer à leur guise, réussissant même à capturer l'empereur lui-même. (Dans ce chapitre, je me suis limité à discuter uniquement des aspects de la guerre arabe et turque qui aident à éclairer la pratique byzantine).

Les Francs

Bélisaire n'était pas le dernier guerrier romain à combattre en Italie. Les Byzantins y ont longtemps maintenu une présence dans les thèmes cabriens et lombards et ont envoyé de nombreuses expéditions pour repousser les attaques des Francs et des Lombards. Les Francs étaient une autre tribu germanique et ils étaient entrés en Gaule au IV^e siècle après JC. Là, ils ont été employés par les Romains en tant que *foederati*, des alliés militaires à qui l'on a attribué leurs propres territoires en échange d'une aide militaire contre d'autres envahisseurs barbares. À l'origine, leur loyauté indigène était envers leurs propres chefs tribaux, mais l'un d'entre eux, Clovis (481-511), a réussi à obtenir une domination totale sur l'ensemble du peuple franc.

À cette époque, ils étaient principalement des guerriers d'infanterie. Procope écrit à leur sujet, se référant à une force en Italie en 539 : « Il n'y avait que peu de cavaliers et le roi en gardait autour de lui. » Des cavaliers étaient présents à la bataille de Tolbiac, en 496, contre les Alamans, et un édit royal de 507 soulignait explicitement que les provisions de l'armée devaient inclure de la nourriture et de l'eau pour les chevaux. Néanmoins, il serait faux de penser que les Francs à ce stade étaient un peuple de cavalerie. Leurs traditions étaient celles d'autres nations germaniques, pour qui les chevaux étaient une rareté et l'idée de se battre à cheval était une absurdité. Il est très peu probable que les serviteurs du roi mentionnés ci-dessus aient considéré leurs montures comme quoi que ce soit de plus qu'un moyen de transport et une façon de souligner leur statut social supérieur.

Comment se sont-ils transformés en une cavalerie très respectée ? Il est tout d'abord important de comprendre que les Francs n'étaient pas des « Français », et qu'à leur arrivée en Gaule, la population indigène n'a pas tout simplement disparu. Même si leur pouvoir grandissait sous les rois mérovingiens et que leurs frontières s'étendaient de plus en plus, ils n'étaient rien de plus que des suzerains étrangers extrayant le surplus qu'ils pouvaient de la population gallo-romaine. À bien des égards, la civilisation indigène était bien en avance sur celle des Francs, notamment en raison de la familiarité gallo-romaine avec l'équitation. Il a déjà été montré à quel point la cavalerie gauloise était importante dans les armées romaines et cela était encore vrai en Occident, même pendant la campagne contre Attila. Plus les Francs fusionnaient avec la population autochtone, en particulier l'aristocratie, plus il est probable qu'ils aient commencé à reconnaître les avantages du combat à cheval et le rôle du cheval comme marque de prestige.

L'autre impulsion à l'adoption de la cavalerie par les Francs était le simple fait que presque tous les autres peuples contre lesquels ils se battaient, en particulier les Lombards et les Frisons, étaient des cavaliers experts. Les Sarrasins en Espagne sont souvent cités dans ce contexte, mais il convient de noter que les premières unités de cavalerie arabe régulière ne sont arrivées en Espagne qu'en 740. C'était huit ans après la célèbre bataille de Poitiers, et c'est là que les Francs se sont battus à pied, bien qu'ils se soient rendus sur le terrain lui-même. Il semblerait que les campagnes à l'est aient donné aux Francs la première indication qu'ils devaient monter à cheval, plutôt que celles contre les infidèles du sud. En effet, la première mention d'une véritable charge de cavalerie remonte au règne de Clothar II, en 626, alors qu'il combattait les Saxons. Leur tactique à cette époque laissait beaucoup à désirer et les Byzantins considéraient clairement ces cavaliers barbares

avec beaucoup de mépris. Léon a écrit à leur sujet, se référant probablement à une expérience historique antérieure :

« Le Franc croit qu'une retraite en toutes circonstances doit être déshonorante ; Par conséquent, il se battra chaque fois que vous choisirez de lui offrir la bataille. Vous ne devez pas le faire avant de vous être assuré tous les avantages possibles, car sa cavalerie, avec ses longues lances et ses grands boucliers, charge avec un élan formidable. Vous le trouverez totalement insouciant en ce qui concerne les avant-postes et les reconnaissances, de sorte que vous pouvez facilement couper les détachements périphériques de ses hommes et attaquer son camp avec avantage. Comme ses forces n'ont pas de liens de discipline, mais seulement des liens de parenté ou de serment, elles tombent dans la confusion après avoir donné leur charge ; Vous pouvez donc simuler un vol, puis les activer, lorsque vous les trouverez dans un désarroi total. »

Mais ce sont les Arabes qui ont dicté le type de cavalerie que les Francs deviendraient. Les premiers étaient des cavaliers assez légers, s'appuyant sur la vitesse plutôt que sur le poids, ce qui obligea leurs adversaires à adopter un équipement et des chevaux beaucoup plus lourds pour leur permettre de vaincre les Arabes lors du premier assaut ou au moins de leur donner une certaine protection contre l'ennemi plus agile. De bonne heure, ils portaient des casques d'acier, très semblables à ceux des Lombards, et une chemise en maille faite d'anneaux ou de plaques métalliques. Ils étaient armés d'une longue lance avec une tête étroite en forme de feuille et une traverse sous la pointe pour éviter qu'elle ne s'enfonce trop profondément dans le corps de la victime. Ils portaient également une lourde épée à deux tranchants, une plus courte avec un seul tranchant, et un bouclier rond, peint en rouge ou en bleu, avec un lourd bossage central. Sous Charlemagne (771-814), deux ajouts furent faits. Les Mérovingiens n'avaient porté aucune sorte de protection pour leurs jambes, n'ayant que des pantalons de lin brodés sur lesquels étaient croisées de longues lanières de cuir... dedans et dehors, devant et derrière ». À partir de l'époque carolingienne, cependant, l'armure des jambes a été introduite, certains hommes ne portant que des jambières, d'autres ayant les membres entiers couverts. La variation ici provenait du problème de l'équitation sans étriers, de sorte que « pour plus d'aisance à cheval, d'autres hommes gardaient leurs cuisses dénudées d'armure ». Pourtant, quels que soient les détails exacts de leur armement, le réseau carolingien offrait un spectacle formidable. Lorsqu'il marcha contre les Langobards, en Italie, un noble franc renégat qui s'y était réfugié « était terrifié car dans des jours plus heureux, il avait été en contact étroit avec la stratégie et l'équipement militaire de l'incomparable Charlemagne [...] [Il a prévenu] « Quand vous voyez les champs se hérissier comme des épis de blé, quand vous voyez le Pô et le Tessin se briser sur les murs de votre ville en grandes vagues qui brillent en retour avec l'éclat du fer, alors vous pouvez être sûr que Charlemagne est à portée de main. »

L'autre innovation majeure de Charlemagne fut d'insister pour que sa cavalerie blindée porte également avec elle « un arc, deux cordes d'arc et douze flèches ». Sans doute son modèle était-il les cavaliers byzantins, mais nous n'avons malheureusement pas de détails sur la place du tir à l'arc dans la tactique franque. Peut-être l'arc n'était-il qu'un hommage aux traditions « civilisées », car Charlemagne était certainement très conscient du passé trouble de son peuple. S'il avait une réelle signification militaire, l'arc était-il utilisé comme prélude à la charge ou comme arme défensive de la dernière chance si le terrain n'était pas propice à une action montée ? La rareté même des références à cette arme laisse supposer qu'elle n'a pas été beaucoup utilisée. Les chroniques contemporaines ont tendance à baser leur imagerie et leurs métaphores sur le poids et l'étendue de l'armure et la puissante taille de l'épéiste. Pour les Francs, la cavalerie était avant tout une arme de choc.

À la fin du IX^e siècle, les cavaliers constituaient la base des forces franques. À la bataille de la Dyle, en 891, les Scandinaves s'étaient mis à l'abri derrière des ouvrages de campagne retranchés. Les Francs devaient attaquer à pied, mais avant que le roi Arnulf ne puisse persuader ses hommes de mettre pied à terre, il dut surmonter leurs graves appréhensions selon lesquelles « les Francs n'étaient pas habitués à se battre à pied ». Malgré cela, on peut souvent déceler une certaine

méfiance à l'égard des combats à cheval. Rouler pour eux n'était pas encore le réflexe automatique qu'il avait été à l'Est, en Macédoine ou en Perse par exemple. En 864, Charles le Hardi dut réitérer par écrit que lorsque ses vassaux étaient appelés à la guerre, ils devaient se présenter à cheval. « L'explication réside en partie dans les différences culturelles, mais il y a aussi des raisons plus prosaïques. Le principal d'entre eux était le coût pur et simple de la chose. À l'époque de Charlemagne, la monture et l'équipement complet d'un chevalier en armure coûtaient entre 36 et 40 shillings. Cela équivalait à la valeur de 18 ou 20 vaches, une somme très considérable si l'on considère que même le domaine royal d'Annappes ne pouvait se vanter d'un troupeau de 45 vaches.

Ce coût exorbitant a eu de profondes répercussions sociales. On a déjà noté plus d'une fois comment le modèle de la propriété foncière, et par conséquent du pouvoir politique, était dicté par la nécessité pour le roi d'élever des auriges ou des soldats à cheval, denrées toujours chères. Il en fut de même chez les Francs. Selon une tradition de longue date, les chefs et les nobles rassemblaient chacun autour d'eux une bande de serviteurs, jurant de défendre leur personne et de mourir avec eux si nécessaire. Tant que ces hommes combattaient à pied, il était possible pour leur seigneur de les nourrir et de les abriter sous son propre toit. Mais comme les Francs étaient obligés de monter à cheval et que leur équipement devenait de plus en plus élaboré, il devenait impossible pour ces seigneurs – ou pour le roi, le plus grand de tous les chefs – de fournir à ses hommes l'équipement de combat nécessaire. Le seul moyen était de les faire se le procurer eux-mêmes, et ils ne pouvaient le faire que s'ils avaient leur propre terrain sur lequel ils pouvaient trouver les moyens d'acheter des chevaux et des armures. Les revenus d'un tel domaine leur donnaient également le loisir d'exercer les arts du chevalier à cheval. Ils ont commencé très jeunes. Un proverbe carolingien affirmait : « Vous pouvez faire un cavalier d'un garçon à la puberté ; plus tard que cela, jamais. À partir de ce moment, le cavalier fut constamment occupé à prendre soin de ses armes et de son armure, à dresser ses chevaux de guerre et à perfectionner son habileté avec la lance et l'épée.

Bien sûr, il y a de nombreuses caractéristiques de la féodalité franque qui sont antérieures à l'arrivée de la cavalerie, comme le serment réciproque entre le seigneur et le serviteur de protéger et de servir (les traditions germaniques – le *comitatus*, le *gasindit* – sont en évidence ici ainsi que les traditions gallo-romaines – les *buccellarii*), mais la décision d'acheter le service d'un homme avec une concession de terre semble être inextricablement liée à la fourniture du service de cavalerie. Dans cette mesure, le féodalisme d'Europe occidentale révèle exactement ces liens entre les exigences militaires et l'attribution des terres qui ont été notés dans les chapitres précédents et qui se reproduiront constamment dans d'autres parties du monde. Le guerrier à cheval devient le propriétaire terrien et finalement le seigneur et le maître de tous les domaines de son domaine. L'aptitude à monter à cheval et la possession d'un grand cheval de guerre et d'une armure complète deviennent inséparables des privilèges sociaux et du pouvoir économique et politique. Un émir arabe en Espagne, Ousama, a résumé toute l'affaire en quelques mots lorsqu'il a observé à propos de ses adversaires francs : « Toute prééminence appartient aux cavaliers. Ils sont, en vérité, les seuls hommes qui comptent. À eux de donner des conseils, à eux de rendre justice.

Note technique : L'étrier

Le problème de l'étrier est loin d'être résolu. Il a récemment pris de l'importance dans un livre sur les implications plus larges du développement technologique médiéval. Là, il a été soutenu que l'introduction de l'étrier en Occident a permis le plein développement du cavalier en armure. Le soutien supplémentaire qu'ils offraient, l'argument court, permettait à la cavalerie de charger avec leurs lances couchées entre le coude et le côté, tenues dans une main, et d'absorber le choc de l'impact à travers leurs jambes. Il y a évidemment une certaine validité dans cette affirmation. Le bon sens, même les « épopées » costumées hollywoodiennes, montrent que l'étrier simplifie la tâche du lancier. Mais il ne faut pas trop insister sur ce point. Comme on l'a vu, une cavalerie lourde extrêmement efficace est apparue, qui s'est parfaitement débrouillée sans l'avantage des étriers. Assyriens, Sarmates, Parthes, Sassanides, Perses et cataphractes romains ont tous réussi à rester sur leurs chevaux en armure lourde, à manier leurs énormes lances et même, semble-t-il, à charger

directement sur la ligne ennemie sans aucun soutien pour leurs jambes. Ainsi, bien que l'étrier ait pu accélérer le développement de la tactique franque, en particulier compte tenu de leur méconnaissance initiale de l'équitation, il serait déraisonnable de supposer qu'ils n'auraient jamais pu réussir sans eux. Comme on l'a vu, même lorsqu'ils étaient lourdement blindés, beaucoup d'entre eux montaient sans étriers. Il est certain que leur introduction n'a pas apporté de révolution du jour au lendemain dans la technique de la cavalerie et nous ne connaissons pas de transition soudaine parmi les Francs de techniques et d'équipements sans étriers à de nouvelles tactiques de choc, soudainement viables. Alors que nous savons que les Francs qui ont adopté l'étrier à une date précoce ont longtemps continué à utiliser leurs lances dans l'ancienne prise à deux mains, bien que sans grand coût pour leur efficacité. Dans l'ensemble, étant donné le temps qu'il a fallu à l'étrier pour percoler dans leur société, il semblerait qu'il ait été considéré comme une aide utile plutôt qu'une percée décisive.

Personne ne sait avec certitude qui a inventé l'étrier. L'histoire habituelle est qu'ils sont venus en Europe avec les Avars qui les utilisaient certainement au VI^e siècle après JC. Ils ont été copiés par les Perses - nous connaissons leur présence en Iran en 694 - et les commerçants vikings les ont amenés de là en Europe occidentale et à Byzance, où ils étaient assez communs au IX^e siècle. Une autre théorie est que les Byzantins ont copié l'étrier des Francs, mais il semble à peine crédible qu'ils n'aient pas été au courant de ce développement lorsqu'il est apparu pour la première fois sur le seuil de leur propre porte. Mais rien de tout cela n'explique qui a inventé l'étrier. Notre première référence écrite se trouve dans les mémoires d'un général chinois, en 477 après JC et il prétend qu'ils ont été inventés par les Huns. Les preuves archéologiques semblent indiquer des origines encore plus anciennes. Des statuettes chinoises semblent représenter des étriers vers 300 après J.-C., tandis que des étriers miniatures – c'est du moins l'interprétation la plus courante – ont été trouvés à Minusinsk qui datent des deux premiers siècles après Jésus-Christ. Le professeur Rostovtzeff affirme que ceux trouvés dans les tombes sarmates du Kouban datent du premier siècle après J.-C., tandis que S. W. Bushell est d'avis que certains bas-reliefs du Shantung, d'un siècle plus tôt, montrent des cavaliers utilisant des étriers. L'Inde a aussi ses partisans. Dans son Guide de Sanchi, Sir John Marshall dit que les bas-reliefs mauryanes dépeignent clairement l'utilisation d'étriers par ces peuples au siècle dernier avant JC.

Il est très peu probable que la question soit jamais résolue de manière satisfaisante. Nous n'en trouverons probablement jamais les premiers exemples, car il semble raisonnable de supposer qu'ils ont été fabriqués par l'un des peuples nomades des steppes et qu'ils étaient probablement faits de bois ou de simples boucles de cuir qui ont péri depuis longtemps. Ce qui est clair, c'est qu'ils n'ont pas eu d'impact dramatique sur l'équitation ou la technique de cavalerie. Les peuples anciens ont d'abord appris à monter sans étriers ni selles et des siècles d'expérience, et des vies individuelles de pratique, ont engendré une compétence qui n'avait pas à dépendre d'aides artificielles. En fait, l'histoire plutôt aléatoire de l'étrier laisse penser qu'il n'a été adopté en masse que lorsqu'il a été adopté par les « saboteurs » germaniques, pour qui l'équitation était une expérience plutôt précaire.

Chapitre 4 :

Le chevalier médiéval

950 à 1494

Le chevalier dans la société

Dans de nombreuses sociétés anciennes, généralement celles sans gouvernement centralisé fort et sans bureaucratie, la composante cavalerie des forces armées était invariablement l'élite dirigeante à cheval. Les cavaliers, omnipotents sur le champ de bataille, étaient ceux-là mêmes qui détenaient les rênes du pouvoir dans l'ensemble de la société. Les débuts de l'ère carolingienne offrent encore un autre exemple de cette corrélation. La terre, presque le seul déterminant de la richesse et du prestige à cette époque, a été attribuée à certains membres du groupe guerrier afin qu'ils puissent servir leur roi en tant que cavaliers en armure. Le surplus qu'ils pouvaient extraire du travail de leurs paysans leur permettait d'obtenir des chevaux, de l'équipement et du temps libre pour exercer leurs compétences. Dans cette mesure, le service de cavalerie était à la racine même du système féodal. Ce point est souligné par le fait que le maintien de la possession des terres était explicitement subordonné à l'exécution satisfaisante des obligations militaires. Si le détenteur du bénéfice, c'est-à-dire de la concession de terre, refusait de venir à la guerre lorsqu'il était convoqué, alors cette terre devait être remise à son seigneur jusqu'à ce qu'un vassal plus docile puisse être trouvé.

Les relations féodales sont évidemment fondamentales pour l'histoire de l'Europe à l'époque médiévale. On pourrait penser que ces siècles offriront également un autre parallèle étroit entre le service de la cavalerie et la domination politique, où les maîtres à cheval du champ de bataille sont également les arbitres de la société. En fait, cela cessa bientôt d'être le cas, et toutes sortes de facteurs se combinèrent pour qualifier les traits strictement militaires de la relation féodale.

Même en France, l'obligation carolingienne de base de fournir un service armé a rapidement été ignorée, sauf aux niveaux les plus bas de la hiérarchie. Bien que la théorie soit que le fait de ne pas fournir d'aide militaire en personne devrait entraîner la perte de ses terres, en pratique, cela était très difficile à appliquer. Après la mort de Charlemagne et la division de son royaume, le pouvoir central s'effondra virtuellement, et les seigneurs individuels conservèrent leurs domaines grâce à leurs efforts personnels plutôt qu'en vertu de l'accomplissement de certains devoirs. Même après l'accession au trône du premier roi capétien, en 987, il fallut de nombreuses années avant que la monarchie française puisse commencer à affirmer son autorité sur ceux qui étaient censés être ses vassaux. Et même lorsque cette tâche a été accomplie, l'interprétation de ce qui constituait des responsabilités féodales, comme nous le verrons, était très différente de l'engagement absolu au service militaire personnel qui avait prévalu autrefois.

Dans d'autres parties de l'Europe, notamment en Angleterre, le système féodal était plutôt une création artificielle. La nécessité d'obtenir des troupes montées était encore fondamentale, mais l'élément du service personnel, l'idée que les grands seigneurs inféodés devaient eux-mêmes se battre, était considérablement diminué. Le roi accorda la terre parce qu'il voulait de la cavalerie lourde, mais il ne se souciait pas particulièrement de la façon dont les chevaliers eux-mêmes étaient obtenus. Sous l'installation de Guillaume de Normandie après la Conquête, le pays a été divisé entre 200 barons qui devaient fournir les services de 4000 chevaliers (l'Église devait fournir 780 chevaliers). Les multiples quotas de chaque baron devaient être fournis par leurs propres vassaux et sous-vassaux de ces derniers. Des recherches récentes ont montré qu'en fait, les tenanciers en chef

et de nombreux détenteurs de fiefs intermédiaires utilisaient ce système comme un moyen d'échapper à leurs obligations militaires personnelles et de laisser ceux qui se trouvaient au bas de l'échelle se livrer aux combats réels. Les fiefs de ces chevaliers authentiques étaient rarement plus d'une peau à une peau et demie (une peau faisait 120 acres), pas beaucoup plus que la propriété d'un paysan moyen. Leur statut humble est amplement démontré par la dérivation du mot « chevalier » qui vient du mot anglo-saxon *cmhtas*, « au service de la jeunesse ». Pour leurs supérieurs, la propriété foncière était déjà considérée comme n'ayant pas grand-chose à voir avec le simple service militaire. L'approvisionnement des combattants a été utilisé comme un moyen commode de maximiser les revenus pour un usage purement personnel. Ainsi, un intermédiaire pouvait recevoir 18 peaux de son seigneur et le devoir de fournir trois chevaliers, tandis que les chevaliers qu'il infligeait recevaient moins de deux peaux chacun. Les intermédiaires étaient tout à fait heureux d'accepter les services d'hommes d'origines très modestes, voire non libres, à condition qu'ils se contentent à leur tour du strict minimum de terres.

Au cours des siècles suivants, il est possible de discerner toutes sortes de façons dont les grands propriétaires terriens anglais ont cherché à séparer leurs droits de location de leurs obligations militaires. Il y avait, par exemple, une lutte continue pour rendre leurs domaines héréditaires. Ils cherchaient à faire du fait même de la possession le fondement de leur légitimité et à dissimuler discrètement l'idée originelle selon laquelle un fief était détenu à la condition de l'accomplissement de certains devoirs. Au XII^e siècle, les propriétaires terriens avaient tendance à fuir leurs responsabilités militaires à tous les niveaux. Les assises d'armes d'Henri II de 1181 montrent jusqu'où cela était allé. Il fut jugé nécessaire d'insister que, d'une part, tout tenancier en chef qui n'aurait pas inféodé son quota nécessaire de chevaliers devait au moins s'assurer qu'il avait les chevaux et l'équipement nécessaires pour armer tous les chevaliers qu'il devait, et d'autre part, que tous ceux qui détenaient des honoraires de chevaliers devaient s'assurer qu'ils possédaient les armes et les armures requises. Tout ceux-ci devaient également s'assurer qu'ils avaient prêté serment en tant que chevaliers, montrant ainsi comment, même au bas de la hiérarchie, la possession d'un fief perdait sa raison d'être originelle. Un autre fait nouveau encore a été la commutation croissante des obligations militaires par un simple paiement en espèces. C'était ce qu'on appelait l'écusson. Au début, il s'agissait d'un moyen par lequel des concessions fractionnées de terres pouvaient être faites, bien que celles-ci ne puissent pas vraiment être considérées comme suffisantes pour soutenir un chevalier. La terre a été évaluée financièrement en fonction de la proportion d'un chevalier qu'elle soutiendrait et de l'argent versé à la couronne. Plus tard, cependant, la pratique de remplacer le service militaire par une somme d'argent est devenue beaucoup plus courante et a été appliquée à des fiefs beaucoup plus importants dont le locataire avait perdu tout intérêt pour le service militaire.

Cette réduction des engagements féodaux traditionnels à de simples transactions en espèces est également évidente dans la façon dont la couronne anglaise a commencé à recruter ses armées. Même lorsque la sommation féodale avait encore assez de force pour amener les vassaux à la guerre, il fut bientôt établi qu'ils devaient être payés, notamment pour les 40 jours de service gratuit qu'ils étaient censés devoir faire. Plus tard, la convocation traditionnelle a été complètement abandonnée. En 1277, seulement 6 % de ceux qui auraient dû y assister l'ont fait. En 1327, la participation fut tout aussi désastreuse et, après 1385, elle ne fut plus jamais invoquée. Mais ces convocations du XIV^e siècle n'étaient que des paroles en l'air pour des traditions anciennes, et personne ne s'attendait à ce qu'elles produisent suffisamment d'hommes à cheval. Bien avant cela, on s'était rendu compte que la seule façon de produire une force de cavalerie suffisante était de payer les cavaliers. Les incitations financières doivent remplacer ce qui n'était rien de plus qu'un souvenir des obligations initiales. Le premier document que nous ayons d'un contrat de service chevalier, pour une campagne particulière, a été rédigé en 1213, mais les événements du siècle précédent avaient déjà montré la façon dont les choses se passaient. En Angleterre et ailleurs, il y a eu ce qu'on appelait la *fiefrente*. Le mot composé raconte sa propre histoire. « Fief ? reconnaît les

anciennes formes féodales en ce que le titulaire d'une telle concession était considéré comme un vassal de la couronne. Mais ses devoirs étaient d'ordre très pratique. On lui accorda une rente en espèces en échange de l'équipement d'un certain nombre de soldats, de cavalerie et d'infanterie, en cas de besoin. Ces soldats devaient également être payés par le bénéficiaire pendant leur service. Ce n'était qu'un dispositif transitoire et, au siècle suivant, des troupes ont été levées au moyen d'engagements. Ces contrats avec la couronne n'avaient aucune connotation féodale. L'entrepreneur s'engageait simplement à fournir au roi une force mixte de cavaliers, d'archers et d'autres personnes pour une campagne spécifique et à les payer pendant cette période. Un accord de 1360 entre le roi et l'Earl de Kent est typique. Il s'engage à servir lui-même « au salaire ordinaire de la guerre » et à fournir 60 hommes d'armes et 100 archers à cheval.

Ce contrat est important à deux titres. Non seulement les obligations féodales du vassal étaient réduites au « salaire habituel », mais la majorité des hommes qu'il devait fournir devaient être recrutés en dehors du cadre féodal. Seuls dix des hommes d'armes à cheval devaient être chevaliers. De même que les détenteurs de fiefs les plus puissants se dérobaient à leurs devoirs militaires, tout un groupe d'hommes plus humbles – des fils de chevaliers sans terre, des membres insatisfaits de la classe moyenne, même des paysans et des criminels – se battaient pour quiconque était prêt à les payer et à les équiper. Ces soldats avaient tendance à être moins richement équipés que les nobles encore prêts à aller à la guerre, mais ils formaient une partie de plus en plus importante de l'armée dans son ensemble. On les appelait souvent sergents pour les distinguer de la suite féodale authentique. Mais au XVe siècle, ces distinctions avaient disparu du vocabulaire. . Tous les cavaliers étaient appelés de la même manière « heaumes », une indication supplémentaire de la façon dont les questions de richesse et de statut par la naissance ont cédé la place à un sens commun du professionnalisme militaire, dans lequel le fait d'être un soldat rémunéré était le dénominateur commun crucial.

L'évolution sociale et militaire en France était très similaire. D'une certaine manière, la couronne française a réussi à affirmer l'autorité féodale qui semblait avoir disparu avec la mort de Charlemagne. En raison des invasions étrangères successives, notamment de l'empereur Otton IV, battu à Bouvines en 1214, et des Anglais sous le règne du roi Jean et de la guerre de Cent Ans (1337-1453), les seigneurs français craignaient constamment une désappropriation pure et simple ou une rébellion de leurs vassaux et paysans mineurs. Cela les a forcés à se rallier derrière le trône dans un corps relativement uni. Néanmoins, ils étaient rarement disposés à admettre que leurs obligations militaires étaient aussi absolues que la théorie féodale l'attestait. Les Capétiens ont été forcés de payer ceux qui se sont rendus aux urnes et beaucoup ont exigé le droit de commuter leur service militaire avec des paiements en espèces. Sous Philippe Auguste (1180-1223), une force d'élite de 800 cavaliers et 2000 fantassins a été établie, complètement indépendante de tous les liens féodaux et payée par la couronne. Charles V (1364-1380) élargit cette force royale et la Grande Ordonnance de 1374 établit des compagnies montées d'hommes d'armes et d'arbalétriers montés, qui étaient tous à la solde du roi et étaient commandés par des lieutenants nommés par la couronne. Cette force commença à se désintégrer dans les années qui suivirent, mais fut reconstituée et revivifiée par Charles VII (1422-1461). Son ordonnance de 1445 établit une force de cavalerie permanente divisée en compagnies d'ordonnance. Chaque cavalier était blindé, emmenant avec lui deux chevaux de rechange et deux arbalétriers montés. Chacun de ces groupes de trois hommes était connu sous le nom de « lance », il y avait 100 lances dans chaque compagnie. Ces hommes étaient l'épine dorsale de la grande armée française qui envahit l'Italie en 1494, et leurs succès là-bas seront examinés dans le chapitre suivant. Ce qu'il est important de noter à ce stade, c'est qu'à la fin du XVe siècle, les forces militaires françaises, comme les Anglais, avaient perdu leurs caractéristiques authentiquement féodales. La cavalerie des deux pays maintenait encore des liens étroits avec l'aristocratie. L'histoire ultérieure de l'Europe, jusqu'à la Première Guerre mondiale, révèle l'emprise de la main morte du romantisme aristocratique sur les institutions militaires, en particulier la cavalerie. Mais la relation n'était « féodale » que dans un sens péjoratif populaire. La mécanique

réelle du service militaire tournait autour de l'argent, soit des salaires de l'État, soit, assez curieusement, des paiements aristocratiques à la couronne pour donner aux fils cadets un passe-temps. Les liens étaient traditionnels plutôt que fonctionnels. Le service de cavalerie était un droit de la noblesse plutôt qu'une raison fondamentale pour laquelle il conservait des privilèges féodaux étendus.

Ailleurs en Europe, les formes féodales se sont développées de différentes manières et à un rythme tout à fait différent. En Espagne et en Allemagne, par exemple, bien que la terre ait finalement été divisée en domaines typiquement féodaux, ceux-ci sont arrivés trop tard pour impliquer les obligations militaires qui avaient été si importantes à l'origine en France et en Angleterre. D'autres institutions militaires avaient évolué entre-temps. Dans les deux pays, les chevaliers combattants provenaient d'un milieu social relativement modeste. En Allemagne, ils n'étaient même pas des hommes libres. Après l'effondrement de l'empire carolingien, les provinces allemandes étaient caractérisées par un mélange de grands ducs, d'une ancienne aristocratie tribale et d'une masse de paysans libres. Les empereurs successifs se sont trouvés dans l'impossibilité de former des forces armées fiables à partir de tels éléments et ils se sont plutôt tournés vers des groupes serviles dans lesquels ils ont recruté les *ministeriales*. Bien qu'ils aient combattu en tant que cavalerie blindée et qu'ils aient été payés en recevant un fief, ils sont restés non libres et leur relation n'était pas basée sur cette réciprocité volontaire d'obligation qui caractérisait la relation féodale normale entre le roi et le vassal.

La plus grande partie de l'Espagne était occupée par les Maures, et dans les quelques régions indépendantes du nord, la propriété féodale n'avait pas encore émergé. La plupart des domaines étaient allodaux, détenus indépendamment de tout propriétaire. La guerre constante contre les Arabes n'impliquait pas non plus le même genre d'exigences militaires que celles auxquelles les Francs avaient été confrontés. La *Reconquista* n'était pas une guerre le long de frontières lointaines, impliquant la création d'une élite blindée mobile et indépendante, mais une guerre frontalière localisée basée sur des raids et des escarmouches continuellement. Les bases de ces raids étaient de petites villes fortifiées, avec des pâturages environnants, sur les frontières elles-mêmes. De toute évidence, les hommes à cheval étaient essentiels pour de telles tactiques de délit de fuite, mais rien de comparable aux panzers carolingiens. Parce que le but était seulement d'intercepter un groupe de pillards, de reprendre des chevaux, des moutons ou des butins volés, ou de faire leurs propres incursions, plutôt que d'écraser l'ennemi dans une bataille rangée, les cavaliers étaient légèrement équipés, montés sur des destriers robustes mais agiles. De tels hommes n'avaient pas besoin de ressources extravagantes pour se tenir prêts à la guerre, bien qu'ils aient besoin de la liberté d'exercer leurs compétences et d'être disponibles pour partir à tout moment. C'est ainsi que nous assistons à nouveau à l'émergence d'un groupe de professionnels de basse naissance sur les épaules desquels reposait le véritable fardeau de la lutte. Ils étaient connus sous le nom de caballeros villanos, ou chevaliers non nobles, et vivaient souvent dans les villes, ne possédant aucune terre à eux. Quel que soit le prestige qu'ils avaient, il n'était accordé qu'à l'expert militaire, et on ne leur accordait aucune base économique à partir de laquelle étendre leur pouvoir. Pour la plupart d'entre eux, la simple perte d'un cheval ou la nécessité de le vendre pouvait les réduire instantanément au rang des citoyens ordinaires qui payaient des impôts.

Alors que la *Reconquista* prenait de l'ampleur et que de grandes étendues de terres devenaient vacantes, une puissante élite aristocratique émergea, les terres étant divisées entre eux en échange du service de cavalerie, de la manière traditionnelle. Car à présent, l'objectif était d'engager les Maures se livrent à des batailles rangées à grande échelle et pour les chasser d'Espagne, plutôt que de simplement les contenir par une guérilla aux frontières. Mais cette noblesse était tout aussi réticente que ses homologues d'ailleurs à remplir ses obligations militaires. En Castille, Sancho IV (1289-1295) dut passer tout un hiver itinérant à chevaucher de seigneur en seigneur pour essayer de les persuader de comparaître lorsqu'ils seraient convoqués. Après lui, Fernando IV (1295-1312) abandonna la lutte inégale. Il remit simplement la plupart des revenus de

l'Andalousie à deux de ses nobles à condition que chacun d'eux lui fournisse mille cavaliers lourds. En Aragon, à la fin du XIV^e et au XV^e siècle, la couronne avait tout autant de mal à rassembler des hommes. Un peu plus d'un millier de chevaliers répondirent à la convocation royale et ceux-ci exigèrent bientôt d'être payés pour la durée d'une campagne.

En Italie, on discerne pour la première fois les résultats d'un développement clé au cours de la période médiévale. Là-bas, l'essor des communautés urbaines a complètement bouleversé les relations plus traditionnelles basées sur la propriété foncière. La cavalerie était toujours importante, mais la capacité de se présenter à cheval n'était qu'un signe de statut social plutôt qu'une fonction nécessaire d'un accord avec une autorité supérieure. Bien que, au cours des XI^e et XII^e siècles, il y ait eu une réelle distinction entre la noblesse civique qui servait de cavalerie blindée et la masse ordinaire des hommes libres des villes qui apparaissaient à pied, cette distinction ne reposait pas sur une différence semblable à la différence absolue entre un fief et un simple paysan. Il s'agissait plutôt d'une simple gradation en termes de revenu monétaire et dénotait une hiérarchie très souple. La noblesse était une caste ouverte, toujours prête à absorber ceux qui avaient les ressources nécessaires. Ils ne se réservaient pas non plus le monopole du service monté. Les roturiers, qu'ils soient de riches marchands ou des fabricants, étaient autorisés à servir de cavalerie blindée. La prééminence de l'argent s'est révélée d'autres manières qui préfiguraient des développements ailleurs en Europe. Les villes italiennes furent parmi les premières à employer des mercenaires sur une grande échelle, et à partir du début du XV^e siècle, ceux-ci commencèrent à céder la place à des armées permanentes à la solde de l'État. Il s'agissait généralement de forces de cavalerie. Les 2000 *famiglia ducale* de Milan en est un exemple précoce, tout comme la cavalerie domaniale napolitaine entièrement issue des domaines royaux. Au milieu du siècle, presque tous les États avaient leur contingent de *lanze spezzate*, généralement recruté parmi les groupes de condottieri dissous, mais qui dépendait désormais directement de l'État plutôt que du trésorier mercenaire intermédiaire.

Ces diverses mutations dans la nature des obligations militaires féodales représentent un tournant crucial dans l'évolution de la guerre européenne. Pendant des centaines d'années, la relation intégrale entre la propriété foncière et le service militaire à cheval a continué à figurer en grande partie dans la théorie féodale. Dans la pratique, cependant, il y a eu des changements de grande ampleur. Les avantages économiques de la possession d'un fief devinrent la principale préoccupation de leur détenteur, les obligations militaires n'en étant qu'un corollaire gênant. C'est dans ce contexte qu'il faut expliquer l'accent mis plus tard sur l'importance médiévale des liens entre chevalerie et noblesse. Les grands seigneurs n'essayaient pas tant de revitaliser le côté féodal de leur rôle militaire que d'invoquer le souvenir de leur domination passagère sur le champ de bataille comme une preuve supplémentaire de l'exclusivité de leur caste. Ils ne se préoccupaient pas de leurs devoirs envers la couronne, mais de leur statut au sein de la société. La chevalerie et la notion de supériorité morale du chevalier, comme la nouvelle conscience de la lignée et la croissance de l'héraldique, faisaient partie de l'idéologie d'une élite exclusive, essayant de se protéger contre le pouvoir croissant de la couronne et la montée de nouvelles classes au sein des villes. En ce qui concerne les conditions de service proprement dites, les chevaliers ne se préoccupaient que de conclure l'arrangement financier le plus avantageux. La lutte n'était qu'un métier, un métier, espérait-on, dont ils auraient le monopole. Malheureusement pour eux, en encourageant cette transition du devoir au contrat, les chevaliers contribuaient à provoquer leur propre disparition. Pour que la nouvelle disponibilité de l'argent soit la pierre de touche du service militaire, ils devaient être prêts à affronter les rigueurs de l'analyse coûts-avantages. Il n'est pas surprenant que, lorsque la couronne en vint à embaucher ses armées, il ne fallait pas contester le bon marché relatif des forces d'infanterie substantielles. À la fin du XV^e siècle, non seulement le service de cavalerie avait cessé d'être l'un des principaux ressorts du pouvoir économique et politique, mais il devenait rapidement de moins en moins important sur le champ de bataille.

Le chevalier dans la guerre

La conception traditionnelle du chevalier en armure sur le champ de bataille est celle de la ruée irrésistible de cavaliers serrés les uns contre les autres, lances couchées, brisant la ligne ennemie. Mais plus on examine les campagnes de la période pré-Renaissance, plus il devient évident que cette tactique était rarement applicable sur le champ de bataille, et encore moins couronnée de succès. Ce n'est que dans quelques cas que l'on trouve des exemples de deux parties respectant les « règles du jeu » et se mettant dans une position où une telle charge effrénée pourrait être efficacement employée. Une grande partie de la guerre médiévale consistait en de petites guerres localisées, où très peu de chevaliers pouvaient se trouver rassemblés et le but fondamental était d'éviter la bataille en se terrant dans un château, ou des campagnes sur les frontières de la chrétienté, où l'ennemi s'efforçait d'empêcher les cavaliers de donner leurs coups de marteau.

Même dans les grandes campagnes en Europe occidentale, il n'était pas fréquent que le succès puisse être attribué à la charge décisive des chevaliers en armure. À Hastings, en 1066, on pourrait penser que les Normands avaient clairement justifié la supériorité de la cavalerie féodale. Cependant, les actions décisives de la journée furent l'érosion progressive du mur de boucliers anglo-saxons par les archers de Guillaume et la sortie mal jugée d'une partie de la ligne d'infanterie d'Harold. De son côté, la cavalerie n'avait pas été en mesure de faire grande impression, les charges après les charges étant repoussées par les vaillants hommes à la hache. Malheureusement, les chevaliers eux-mêmes étaient les derniers à admettre leur rôle moins que vital. Un récit de la bataille par Guy d'Amiens, écrit deux ans plus tard, offre un exemple précoce du mépris aristocratique du cavalier pour la simple infanterie. Ainsi, les Anglo-Saxons sont « une race ignorante de la guerre » et « ils dédaignent le réconfort des chevaux et, confiants en leur force, ils se tiennent fermement à pied ». Un peu plus tard, l'auteur raconte un incident impliquant le duc de Normandie lui-même, et les mots qu'il met dans la bouche de Guillaume sont un témoignage éloquent du sentiment de supériorité innée du guerrier à cheval :

« Le frère d'Harold... tenant un javelot. . . l'a lancé de loin... L'arme volante blessa le corps du cheval [de Guillaume] et força le duc à combattre à pied ; mais, réduit à l'état de fantassin, il combattit encore mieux, car il se précipita sur le jeune homme comme un lion hargneux. Le taillant membre par membre, il lui cria : « Prends la couronne que tu as gagnée de nous ! Si mon cheval est mort, je vous le rends comme un simple soldat. »

L'histoire ultérieure des Normands n'encourage pas, en fait, beaucoup de foi dans leur propre propagande. On a déjà vu comment les bénéficiaires les plus puissants de l'accord post-Conquête ont essayé d'imposer le fardeau militaire à des éléments très humbles. Mais peu importe qui remplissait réellement le devoir de fournir le service des chevaliers, ils étaient généralement inadéquats pour les exigences militaires de la guerre britannique. Au Pays de Galles, par exemple, les Normands faisaient face à une infanterie mal armée, mais la combinaison d'un terrain difficile et de la lourdeur des colonnes blindées lentes rendait impossible pour ces dernières d'amener les guérilleros gallois au combat. Après les campagnes avortées de Guillaume le Roux en 1097 et d'Henri Ier en 1114, toutes deux contre Gruffydd ap Cynan, les Normands se replièrent sur une stratégie purement positionnelle, essayant d'encercler l'ennemi avec un réseau de châteaux. Les chevaliers ne devaient sortir que dans le cas où une bande de Gallois serait découverte *revenant* d'un raid. Ce n'est qu'à ce moment-là, parce que leurs adversaires étaient tellement accablés par le pillage, que les Normands pouvaient espérer les coincer pour l'assaut décisif. Ailleurs en Europe, les Normands n'ont même pas essayé de s'appuyer sur des chevaliers en armure. Au début du XI^e siècle, ils avaient envahi le sud de l'Italie et avaient très bien réussi à se tailler des royaumes à Capoue, dans les Pouilles et en Sicile. Cependant, une fois qu'on leur a donné des terres, ces flibustiers se sont révélés être des feudataires très peu fiables. Dès leur plus jeune âge, les dirigeants normands, notamment Frédéric II (1197-1250), s'appuyèrent sur des mercenaires musulmans déportés *en masse* sur le continent pour servir d'infanterie et d'archers montés.

L'histoire anglaise de la fin du Moyen Âge offre une preuve supplémentaire de l'inefficacité croissante du chevalier à cheval. Trois points majeurs se dégagent, tous aussi importants dans

d'autres parties de l'Europe. L'une d'entre elles est la tendance à utiliser des cavaliers plus légèrement armés. Comme nous l'avons vu, cela était en partie attribuable à l'augmentation du nombre de sergents et d'hommes d'armes non chevaleresques, mais il y avait aussi des raisons militaires simples. Ce fut notamment le cas dans les guerres contre les Écossais. Après la débâcle de Bannockburn, lorsque l'orgueil de la chevalerie anglaise refusa de tenir compte du terrain défavorable et chargea aveuglément droit dans un épais brouillard, les dirigeants ultérieurs furent obligés de se contenter d'essayer d'empêcher les incursions écossaises de l'autre côté de la frontière. Les Écossais comptaient sur des cavaliers montés sur de petits poneys robustes, qui portaient peu d'armures et vivaient à la dure, survivant grâce à des bannocks d'avoine cuits sur des plaques de fer qu'ils emportaient avec eux. Ils étaient capables de se battre à pied ou à cheval et se déplaçaient beaucoup trop rapidement pour que la lourde cavalerie anglaise ait jamais beaucoup d'espoir de les rattraper. Leurs chevaux étaient appelés *hobins*, d'où le mot « hobelars » qui était attaché aux pillards. Finalement, les Anglais commencèrent à lever leurs propres hobelars dans les comtés frontaliers, et ces lanciers montés, qui combattaient souvent à pied, constituaient une partie importante des forces anglaises à Dupplin, en 1332, et à Halidon Hill, l'année suivante. Paradoxalement, bien que l'armure du chevalier de haute naissance devienne de plus en plus élaborée et lourde (voir la note technique à la fin de ce chapitre), l'essor des professionnels les plus humbles et les exigences réelles de la guerre de frontière conduisaient à un style de combat de cavalerie tout à fait différent. En effet, on pourrait bien faire valoir que les tentatives des nobles de resserrer les rangs ont encouragé le développement d'un équipement militaire tout à fait inadapté aux exigences réelles de la guerre. L'armure de plaques avait un but en ce sens qu'elle mettait en évidence les quelques hommes de substance qui pouvaient se la permettre. D'un point de vue militaire, sa valeur était douteuse. Déjà, au XII^e siècle, un empereur allemand avait noté . cinglante que « l'armure protège celui qui la porte et l'empêche de blesser les autres ».

Un deuxième point soulevé par l'expérience anglaise était la tendance des hommes d'armes à se battre à pied. Dès le tout début du XII^e siècle, au moins une partie des chevaliers anglais mettaient pied à terre dès que les lignes de bataille étaient dessinées. Les raisons militaires de cette situation ne sont pas claires. Peut-être la tradition du mur de boucliers de l'infanterie était-elle encore forte. Certes, la chronique anglo-saxonne et celle de Florence de Worcester nous disent que les Anglais ont subi un revers sévère de la part des Gallois parce qu'un comte normand a fait combattre les Anglais à cheval et que beaucoup d'entre eux sont simplement tombés à nouveau. Les attitudes anglo-saxonnes sont également mises en évidence dans un poème runique qui déclare : « Monter à cheval semble facile à tout guerrier lorsqu'il est à l'intérieur, et très courageux à celui qui traverse les routes sur le dos d'un cheval robuste. » Quoi qu'il en soit, les batailles de Tinchebrai (1106), de Bremule (1119) et de l'Étendard (1138) offrent toutes des exemples de nombreux chevaliers mettant pied à terre pour le combat lui-même.

Cette technique a vraiment pris tout son sens lorsqu'elle a été utilisée en conjonction avec d'autres armes, et on en arrive ici au troisième et le plus important aspect de l'expérience anglaise. Car ce sont leurs armées qui ont initié la résurgence de la puissance de feu de l'infanterie qui devait limiter et finalement annuler le rôle de la cavalerie sur le champ de bataille. Leur arme, bien sûr, était l'arc long 64. Il a été utilisé pour la première fois par les hommes du sud du Pays de Galles et a attiré l'attention des Anglais pendant les guerres d'Édouard I^{er} contre ces gens. Les assises d'armes de 1252 ordonnèrent que toutes les levées à pied anglaises devaient s'équiper de cette arme et elle fut utilisée pour la première fois lors d'une grande bataille à Falkirk, en 1298. Il fallut cependant un certain temps avant que les chefs militaires ne trouvent la combinaison appropriée d'archers à pied et de chevaliers à pied. Le premier exemple est probablement un engagement à Boroughbridge en 1322 entre Andrew Harcla et certains rebelles lancastriens. Ce n'était guère plus qu'une escarmouche et ce n'est qu'avec les grandes batailles de la guerre de Cent Ans que l'impact de la nouvelle tactique s'est fait pleinement sentir. À Crécy (1346), Poitiers (1356) et Azincourt (1415), un tir à l'arc bien dirigé et la réserve centrale de ce qui était en fait une infanterie lourdement

blindée réduisirent les attaques de la cavalerie française à un désastre. Protégés par les chevaliers à l'arrière et une épaisse palissade de pieux pointus à l'avant, les archers n'avaient qu'à laisser les Français s'avancer dans une grêle continue de flèches. Leur armure offrait une certaine protection et les plus grandes pertes étaient parmi les chevaux. Après avoir été jetés à bas de leurs montures en armure complète, même les Français qui étaient capables de se relever en titubant n'étaient pas en état de combattre les chevaliers anglais qui se déplaçaient parmi eux, taillant des membres avec de grandes épées ou retirant habilement les casques et tranchant la gorge de leurs propriétaires.

De toutes les batailles individuelles, Crécy aurait dû être le théâtre d'une révolution dans la guerre. Froissart a décrit le chaos irréfléchi de l'avancée française alors que les fiers cavaliers se bousculaient pour être les premiers à s'attaquer à la « populace » de l'infanterie. Le roi de France leur avait ordonné de rester immobiles, mais « chacun souhaitait être le premier sur le terrain. Le van... Arrêté. Mais ceux qui étaient derrière eux continuaient à rouler en avant et ne s'arrêtaient pas, disant qu'ils iraient aussi loin en tête que leurs camarades, et cela par simple orgueil et jalousie. Et quand l'avant-garde voyait les autres avancer, ils ne voulaient pas être laissés en arrière, et sans ordre ni rang, ils poussaient en avant, jusqu'à ce qu'ils arrivassent en vue des Anglais. Pourtant, même après leur défaite écrasante, les chevaliers français continuèrent à exiger qu'ils aient le droit de mener l'assaut et qu'il n'y avait pas besoin d'un quelconque adoucissement préparatoire par leurs propres archers. À Poitiers, la seule concession qu'ils firent à la nouvelle tactique fut d'une valeur limitée. On prétend souvent que les hommes d'armes ont avancé à pied vers les lignes anglaises parce que c'est ainsi qu'ils avaient vu les Anglais se battre. Cela semble peu probable à moins que l'on ne soit prêt à considérer leurs dirigeants comme de parfaits idiots. Cette dernière hypothèse est tentante, mais il semble plus probable que les Français essayaient d'éviter l'effet fracassant de la chute de leurs chevaux enfermés dans une centaine de poids de métal. Mais le geste n'a pas suffi. D'une part, cela signifiait que les chevaliers mettaient plus de temps à couvrir la distance qui les séparait de l'ennemi, ce qui permettait aux Anglais de déverser encore plus de flèches dans leurs rangs. La densité de leur feu était telle que des centaines de chevaliers furent abattus lorsque les flèches frappèrent les différents points vulnérables de leur armure. À Azincourt, les Français ont plongé dans les profondeurs de l'incompétence militaire. Se bousculant pour se positionner, comme Froissart l'avait décrit des années plus tôt, « tous les lords souhaitaient être dans le premier bataillon. Car chacun était si jaloux des autres qu'ils ne pouvaient se réconcilier d'aucune autre manière. C'est ce qu'écrivait Jean Juvénal des Ursins, et cette absurde querelle s'anima au point que les Français descendirent eux-mêmes leurs arbalétriers, poussant les survivants loin sur les flancs. De nouveau, l'assaut principal fut à pied et les archers anglais déposèrent un barrage dévastateur de sorte que « l'air était obscurci par un nombre intolérable de flèches perçantes volant à travers le ciel pour se déverser sur l'ennemi comme un nuage chargé de pluie ». Les fortunes de la bataille étaient grotesquement disproportionnées. Les pertes françaises étaient d'au moins 7000 hommes, la plupart d'entre eux étaient des chevaliers, tandis que les Anglais n'en perdirent guère plus d'une centaine.

Ces victoires anglaises n'étaient pas seulement des exemples exceptionnels de l'infanterie trouvant la mesure de la cavalerie lourde. Ailleurs en Europe, la balance commençait à pencher en faveur du valet de pied. Les raisons de ce changement sont diverses. L'une d'entre elles était que la transition vers des contrats d'argent avec la couronne rendait l'infanterie attrayante. L'infanterie était disponible en nombre important en raison de la croissance des villes, où même les citoyens assez aisés avaient du mal à entretenir des chevaux et à pratiquer l'équitation. Mais les particularités du terrain local et les coutumes nationales étaient également importantes. C'était particulièrement le cas en Suisse où la nature montagneuse du pays rendait l'utilisation de la cavalerie presque impossible. Là-bas, l'essence de la guerre était la défense des divers passages par lesquels un envahisseur pouvait essayer de passer. Au début du XIV^e siècle, il s'agissait des Autrichiens, contre lesquels trois des cantons forestiers suisses formaient une alliance. L'infanterie suisse ne s'appuyait pas sur des armes à projectiles, mais sur des hallebardes, et plus tard sur des piques beaucoup plus

longues. La cohésion de l'infanterie suisse ne dépend pas non plus d'un raidissement des hommes d'armes à pied. Il n'y avait aucune force de cavalerie d'aucune sorte et les piquiers comptaient entièrement sur leur propre formation en forme de phalange pour tenir les cavaliers ennemis à distance. Les premières grandes batailles du chevalier médiéval de 950 à 1494 furent Morgarten (1315) et Laupen (1339) alors qu'ils étaient encore armés de hallebardes de 8 pieds. À Morgarten, le terrain était décisif en ce sens que les Autrichiens furent attirés dans un défilé étroit, assaillis de pierres et de rochers d'en haut, puis la masse paniquée des hommes d'armes fut taillée en pièces à loisir. À Laupen et à Sempach, une cinquantaine d'années plus tard, l'infanterie prit l'offensive et se montra assez énergique pour percer sans relâche le cheval ennemi. Cela est resté la tactique classique des Suisses, en particulier à l'apogée du brochet de 18 pieds au siècle suivant. Ils avancèrent en trois colonnes profondes disposées en diagonale, à un angle par rapport à la ligne ennemie, bien que seuls les quatre premiers rangs aient réellement projeté leurs piques vers l'avant, gardant les pointes de lance pointées vers le bas.

Tout au long du XVe siècle, aucune armée européenne n'a trouvé une réponse adéquate à cette simple formation, et certainement pas la cavalerie. Pour eux c'était un autre clou dans le cercueil, une indication supplémentaire que le simple fait d'être monté à cheval n'était pas une garantie automatique de victoire. Car le pied n'était plus seulement une populace sans importance. De nouvelles armes étaient apparues et, plus important encore, le respect de soi de la paysannerie cantonale indépendante ou des archers yeoman anglais avait encouragé la prise de conscience des avantages de la discipline. L'arc long et la pique étaient potentiellement des contres adéquats à la cavalerie, mais ce potentiel ne pouvait être réalisé que lorsque les hommes qui les maniaient acquéraient la confiance en soi nécessaire pour agir ensemble comme un ensemble discipliné. À cet égard, la cavalerie, comme d'habitude, est passée à côté de l'essentiel. Tout ce qu'ils ont vu, c'est que les nouvelles armes les empêchaient d'en venir à bout de l'ennemi. Tout l'idéal chevaleresque dans le combat était de se battre corps à corps et de se jeter sur son adversaire avec le zèle nécessaire. Tous les soldats qui ont réussi à éviter ce genre de bagarre cacophonique n'ont pas été crédités de tactiques perspicaces, mais avec la lâcheté indigne des coquins parvenus. En 1139, la propagande chevaleresque força le concile de Latran du pape Innocent II à décréter que : « L'art mortel, haï de Dieu, des arbalétriers et des archers, ne doit pas être utilisé par les chrétiens et les catholiques sous peine d'anathème. » Un peu plus tard, une chanson de geste de Girart de Viane exprime succinctement le point de vue sectaire des chevaliers : « Maudit soit l'homme qui est devenu le premier archer : il avait peur et n'osait pas s'approcher. » Les théoriciens byzantins auraient pu tirer des conclusions militaires rationnelles de ce changement spectaculaire dans l'équilibre des forces sur le champ de bataille et concevoir de nouvelles tactiques pour restaurer leur supériorité. Les cavaliers européens, d'autre part, n'avaient recours qu'à l'injure et ont contribué à initier la tradition occidentale pernicieuse, en particulier parmi la cavalerie, d'anathématiser tout ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre.

Encore un autre exemple de l'inefficacité de la cavalerie contre l'infanterie furent les campagnes des chevaliers tchèques et allemands contre les Taborites, ou hérétiques hussites, sous le commandement de Jean Zizka. Les principales caractéristiques de l'armée taborite ont été élaborées par Zizka en 1420 lorsqu'il a commencé à organiser ses levées paysannes. Les chevaux étaient inconnus et toute la force combattait à pied, une partie étant armée de fléaux dont les pointes étaient spécialement parsemées de pointes de fer, une seconde de longues piques et de lances, et une troisième d'arbalètes. Mais Zizka se rendit compte qu'une telle force, dans laquelle la ferveur religieuse n'était pas une compensation suffisante pour le manque d'entraînement ou de discipline, ne serait pas en mesure de résister à la cavalerie blindée. Il a donc conçu un moyen de fournir à ses hommes un périmètre défensif solide qui pouvait encore être déplacé d'un endroit à l'autre, que ce soit en marche ou sur le champ de bataille lui-même. Il s'agissait du chariot de guerre, d'abord simplement le chariot paysan à quatre roues d'origine, et plus tard spécialement fabriqué avec des planches de protection suspendues d'un côté, pour protéger ceux qui se trouvaient dans le chariot, et

d'autres planches mobiles pour couvrir les roues et les espaces entre les chariots. L'ensemble de la position défensive était connu sous le nom de *wagenburg*, un croisement entre le camp fortifié des Romains et le cercle de chariots couverts des pionniers américains.

Sous cette forme défensive, le *wagenburg* n'était pas seulement une aberration localisée. C'était typique de tout un mode de combat en Europe de l'Est et en Asie centrale. Bela de Hongrie et Hajek de Hodjetin, en Bohême, avaient utilisé des chariots à bagages comme couverture défensive pour leurs arbalétriers. Les Turcs de Petchenègue préféraient ce type de défense au tir à l'arc monté plus habituel des nomades des steppes, et les Lituanais l'utilisaient, au XIVe siècle, dans leurs guerres contre les Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Russes fournissaient à leurs colonnes un certain nombre de chariots spécialement construits qui pouvaient être formés en un anneau défensif, ou *gulaigorod*, pour protéger l'infanterie contre les cavaliers légers mongols ou les chevaliers allemands.

Là où Zizka est allé au-delà de la pratique précédente, cependant, c'est dans les armements qu'il a utilisés et dans sa conception du rôle tactique de la défense. Il a été l'un des premiers commandants à faire un usage intensif des armes de poing. Bien que ces premiers canons portables aient une cadence de tir lamentablement lente, ils étaient capables de pénétrer les armures de plaques les plus épaisses et, plus important encore, avaient un immense impact psychologique sur les cavaliers attaquants. C'est quelque chose de très difficile à comprendre pour nous aujourd'hui. Néanmoins, bien qu'il semble raisonnable de critiquer les hommes d'armes médiévaux pour ne pas avoir développé de contre-attaque tactique aux armes à missiles traditionnelles comme l'arc, il est difficile d'échapper à la conclusion que la réponse de la cavalerie à la poudre à canon a été déterminée par un traumatisme plus fondamental, semblable à la terreur d'un enfant de deux ans au visage duquel un feu d'artifice bruyant explose. Mais Zizka ne s'est pas simplement appuyé sur la force défensive. Une fois la charge ennemie initiale stoppée, des ouvertures furent faites dans le laager et les lanciers et les batteurs mortels se déversèrent pour lutter contre les cavaliers démoralisés. Telle était l'étendue de leur panique que la simple vue de l'infanterie taborite signalait généralement une retraite précipitée. Parfois, Zizka utilisait toute la formation dans un rôle offensif. Certaines descriptions de la façon dont cela a été fait, toutes basées sur les écrits d'Énée Sylvius, ont maintenant été exposées comme étant physiquement impossibles. Malgré cela, une remarque de la fidèle chroniqueuse hussite, Brezova, attire l'attention. Selon son récit, à la bataille de Kutna Hora (1421), les Taborites prirent l'offensive et « ils marchèrent en avant et en tirant sur l'ennemi avec leurs fusils, ils chassèrent le roi et toute son armée des positions qu'ils avaient tenues ». Si cette combinaison de mobilité et de puissance de feu défensive avait été développée ailleurs, ce livre aurait bien pu s'arrêter à ce stade.

Même si ce n'était pas le cas, la cavalerie avait reçu un coup décisif. Partout en Europe, les fantassins avaient montré qu'il était tout à fait possible d'imaginer des méthodes pour empêcher les cavaliers d'en venir aux mains. Les chevaliers se fièrent entièrement à l'élan de leur charge. Les Anglais et les Taborites avaient brisé cela avec leurs armes à missiles, bien que chacun reconnaisse que la puissance de feu seule n'était pas nécessairement suffisante. Ainsi, les archers anglais protégeaient leur front avec une épaisse clôture en bois et étaient soutenus par un nombre important de chevaliers à pied. Les hussites tiraient derrière des remparts en bois. Les Suisses s'appuyaient entièrement sur l'écran protecteur créé par les grandes piques qu'ils transportaient avec eux, tout comme le fit la copie carbone de 68 landsknechts de Maximilien, formée pour la première fois en Allemagne en 1497. Il ne s'agissait pas non plus d'une réponse exclusivement européenne à la cavalerie blindée. Il a déjà été démontré que les Chinois savaient, même en 99 av. J.-C., que l'infanterie protégée pouvait tenir à distance les meilleurs cavaliers. Les Arabes, eux aussi, ont appris la leçon. Un historien de la domination arabe en Espagne, Abou Bakr at-Turtusi, a décrit leur tactique contre les chevaliers espagnols en cotte de mailles au XIe siècle :

« L'infanterie avec ses boucliers d'antilopes, ses lances et ses javelots à pointe de fer est placée à genoux, en rangs. Leurs lances reposent obliquement sur leurs épaules, la hampe touchant le sol

derrière eux, la pointe dirigée vers l'ennemi. Chacun s'agenouille sur son genou gauche, son bouclier en l'air. Derrière l'infanterie se trouvent les archers choisis qui, avec leurs flèches, peuvent percer des cottes de mailles. Derrière les archers se trouve la cavalerie. Lorsque les chrétiens chargent, l'infanterie reste en position, agenouillée comme auparavant. Dès que l'ennemi est à portée, les archers lancent une grêle de flèches, tandis que l'infanterie lance ses javelots et reçoit la charge à la pointe de ses lances. »

En fait, la charge infernale des lanciers blindés n'était pas une tactique typiquement espagnole. La plupart de leurs cavaliers étaient des *caballeros villanos*, beaucoup plus légèrement armés, plus proches des hobilaris anglais que de la chevalerie de Crécy. Également appelés genetours, ces cavaliers s'appuyaient sur des tactiques d'escarmouche, s'éloignant devant l'ennemi et lançant des javelots légers avec une force considérable, plutôt que de s'impliquer dans un combat au corps à corps ou d'essayer de se frayer un chemin à travers l'ennemi. Ils ont appris ces tactiques de leurs adversaires arabes et berbères et il y a un lien clair avec les méthodes de la cavalerie numide d'Hannibal. Ce mode de combat était encore prédominant à la fin du XIV^e siècle. Froissart en a donné une brève description, et ses remarques sont d'autant plus révélatrices qu'il n'a pas pu résister à l'envie de regarder de haut les guerriers qui essayaient d'éviter un combat au corps à corps « honorable » :

« La manière dont les Espagnols agissent généralement en temps de guerre est la suivante. Il est vrai qu'ils font de belles figures à cheval, qu'ils s'éperonnent à l'avantage et qu'ils se battent bien dès le premier coup ; mais dès qu'ils ont lancé deux ou trois traits de lance, et donné un coup de lance, sans déconcerter l'ennemi, ils prennent l'alarme, tournent la tête de leurs chevaux, et se sauvent en fuyant du mieux qu'ils peuvent. »

La cavalerie légère était également utilisée en Italie, mais il ne s'agissait pas de troupes indigènes. La plupart venaient d'Albanie, introduite par les Vénitiens pour leur guerre contre les -. Les Turcs entre 1463 et 1479. Ils étaient connus sous le nom de stradiots et combattaient comme les genetours espagnols, avec plusieurs javelots et une lance légère ou une arbalète. Certains portaient une cuirasse et un casque, mais beaucoup n'étaient absolument pas blindés. Leurs devoirs dans la bataille étaient de perturber les arrières de l'ennemi et d'attaquer ses bagages. À d'autres moments, ils étaient une simple arme de terreur. Même dans les guerres entre Italiens, leurs maîtres leur payaient un ducat pour chaque tête d'ennemi.

La dernière tendance de la tactique de la cavalerie à cette époque, déjà notée chez la cavalerie anglaise, était l'habitude de combattre à pied. Celle-ci s'étendit notamment à l'Italie, dans le sillage des succès de certaines bandes de mercenaires anglais. La plus célèbre d'entre elles était la Compagnie Blanche de Hawkwood. Ses hommes étaient divisés en « lances », chacune comprenant deux hommes d'armes et un écuyer. Tous les trois se rendirent sur le champ de bataille, mais mirent pied à terre pour le combat, les deux chevaliers avançant vers l'ennemi avec une lance entre eux. S'ils étaient eux-mêmes attaqués, ils s'appuyaient sur leurs épées, se battant souvent dos à dos. L'une de leurs victoires les plus célèbres fut à Castagnaro, en 1387, bien que même ici, un quart de la force restât à cheval, attendant l'occasion de charger sur le flanc ennemi.

Un autre exemple de chevaliers combattant à pied offre un exemple extrême de guerriers médiévaux s'accrochant aux méthodes traditionnelles, même dans les circonstances les plus inappropriées. Au milieu du XIV^e siècle, les Chevaliers de l'Ordre Teutonique étaient impliqués dans une guerre frontalière chronique avec les Lituanais, un peuple sauvage et païen enfermé dans une forêt vierge marécageuse. Les chevaux n'avaient pas d'importance. La guerre consistait en des randonnées d'un an à travers les bois __pathless, avec le danger constant de tomber en embuscade ou de se perdre irrémédiablement. Même si l'ennemi était trouvé, il n'y avait pas de bataille conventionnelle, mais un assaut court et sanglant sur une palissade de bois. Pourtant, les chevaliers emportaient toujours avec eux leur armure, portée par des chevaux de bât ou des porteurs. Cette charge a dû ralentir encore plus la colonne, mais elle a été jugée essentielle car comment le « noble » chevalier pouvait-il se distinguer de son ennemi méprisé ?

Note technique : Le développement de l'armure

La base des premières armures européennes, à partir du IX^e siècle, était le haubert. Les premières chemises en mailles Chevaliers français du XIV^e siècle n'atteignaient que les hanches, mais à partir de 950 environ, elles se sont lentement allongées jusqu'à ce qu'elles couvrent toute la jambe jusqu'aux genoux. La manière dont le vêtement était renforcé variait énormément. Certains étaient en cuir avec des centaines d'anneaux en laiton ou en fer cousus. D'autres étaient constitués d'écailles métalliques qui se chevauchaient, généralement pointues, disposées de manière à se chevaucher alternativement comme des tuiles. Une autre alternative était le travail jessérant. Ici, des plaques d'un matériau défensif ont été placées entre deux couches de tissu et les couches ont été cousues ensemble dans les espaces entre les plaques, donnant un aspect matelassé. Un tel vêtement était généralement renforcé par des clous de fer fixés aux plaques, mais dépassant à l'extérieur du matériau. Les autres éléments essentiels étaient le casque et le bouclier. Le casque franc à crête a déjà été mentionné, bien qu'au milieu du Xe siècle, il ait été généralement remplacé par la célèbre coiffe normande conique, avec une bande de métal pour protéger le nez. À cette époque, le visage et le cou étaient protégés par un voile de cuir ou de cotte de mailles suspendu au casque, mais à la fin du XI^e siècle, celui-ci était attaché au haubert lui-même comme une sorte de capuche. Dans le même temps, le casque devenait plus plat sur le dessus et le nez devenait plus large. Les boucliers étaient en forme de cerf-volant comme un compromis entre la protection maximale à cheval et le moindre inconvénient.

Entre 1150 et 1280, le type dominant d'armure était la cotte de mailles fabriquée à partir de bandes de fil forgé. Les liens étaient faits en enroulant le fil en spirale autour d'un bâton, en coupant des cercles individuels, en les aplatissant et en perçant deux trous de rivet à chaque extrémité du cercle. Les anneaux ont ensuite été reliés entre eux, chacun étant attaché à quatre autres au-dessus et en dessous, et les rivets ont été insérés. Le haubert était désormais également complété par des « collants » en cotte de mailles. Le casque conique a été étendu pour devenir le heaume - essentiellement un cylindre métallique avec des ouvertures pour la respiration et la vision qui couvrait toute la tête. L'un de ses grands avantages était que seul le dessus plat touchait réellement la tête, diminuant ainsi considérablement les risques de fracture du crâne.

La cotte de mailles resta la base de la protection du chevalier jusqu'à la première moitié du XIV^e siècle. Le principal raffinement était l'apparition d'une cotte de mailles dans laquelle des cercles complets de métal étaient enfilés sur des bandes de cuir et ceux-ci étaient cousus sur la tunique. Une autre bande de métal a été cousue entre chaque rangée d'anneaux pour rendre le vêtement plus souple, donnant ainsi l'apparence d'une bande. Il s'agissait probablement d'une réaction contre les archers, car les anneaux aplatissés qui se chevauchaient offraient une protection beaucoup plus substantielle que le précédent « gilet de corde » de cercles de fil imbriqués. Le courrier était également de plus en plus complété par diverses couvertures pour les parties les plus vulnérables du corps. Il s'agissait notamment de genouillères, sur les genoux, d'abord en cuir raidi, puis en métal ; La cotte de mailles qui recouvrait les jambes se terminait maintenant sous le genou et recommençait au sommet de la genouillère, minimisant ainsi la traînée intolérable sur les genoux due au poids du métal. D'autres ajouts étaient la coudière pour le coude, les demi-laitons - des morceaux incurvés de plaque de métal fixés à l'extérieur du bras - et des demi-jambarts, qui étaient simplement des jambières métalliques portées sur la maille. Au cours de cette période, le poteau étouffant a disparu et a été remplacé par le berceau plus léger. Il s'agissait souvent d'un peu plus que l'ancien casque normand, bien que des visières aient parfois été attachées et que la capuche en maille soit maintenant attachée au bas du casque plutôt que de couvrir toute la tête.

Une évolution transitoire après la cotte de mailles était l'armure à attelles, dans laquelle d'étroites attelles d'acier étaient attachées à un support en cuir pour donner à WS des plaques de poitrine et de dos merveilleusement flexibles. Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, cette flexibilité avait été abandonnée au profit d'une protection plus solide, et les cuirasses monoblocs étaient désormais la règle. Un haubert en maille avec un col haut était encore porté sous la cuirasse,

bien qu'à la fin du siècle, il était habituel de n'attacher des anneaux métalliques qu'aux parties du support en lin qui dépassaient au-dessus ou en dessous, ou qui étaient susceptibles d'être découvertes en mouvement. La protection des membres et des articulations principales a été conservée et, au début du XVe siècle, le cavalier lourd bien équipé était presque entièrement enfermé dans une armure de plaques. À aucun moment, d'ailleurs, les chevaliers n'ont été treuillés sur leurs chevaux. Le poids du blindage a cependant causé quelques problèmes. Le pire d'entre eux était que les chevaux de guerre spéciaux, les destriers, développés pour porter le chevalier en armure, n'étaient capables de se déplacer qu'au trot. Utiliser cette allure en armure complète était une torture et des chevaux spéciaux plus légers, des palefrois, étaient montés jusqu'à ce qu'il soit temps de « monter sur ses grands chevaux » pour la charge. Les Chevaliers de l'Ordre Teutonique ont fait du trot sur un destrier en armure complète leur Punition de Campagne n° 1.

Le visage était invisible, protégé soit par un casque cylindrique, soit par ce qu'on appelait le berceau « à tête de cochon », le berceau proprement dit avec une visière pointue en forme de museau.

Jusqu'à la fin du XVIe siècle, l'armure de plaques était l'équipement habituel de la cavalerie lourde et impliquait toute la gamme de la protection de la tête, du torse et des membres. À partir de 1430 environ, il est d'usage de se référer au style gothique, dans lequel le fonctionnalisme était mêlé autant que possible à l'attrait esthétique. L'armure gothique véritable, bien qu'elle soit un merveilleux exemple de l'artisanat médiéval, était aussi une excellente défense, dans laquelle des rainures, des canaux et des surfaces scintillantes habilement conçus déviaient la pointe de la flèche ou de la lance d'un adversaire. Cependant, ce niveau de savoir-faire et la qualité de l'acier trempé utilisé dans les meilleurs costumes les rendaient à la fois extrêmement lourds et d'un coût prohibitif. Et même si un tel blindage constituait une protection adéquate contre la plupart des armes à missiles, il s'était avéré pratiquement impossible de résoudre le problème de la vulnérabilité du cheval. La combinaison de ces facteurs a conduit à l'abandon progressif du blindage d'allencase. Certains cavaliers commencèrent à se rendre compte que la fonction de la cavalerie devait maintenant être de se frayer un chemin parmi les tireurs le plus rapidement possible, car dans les intervalles entre leur volée et l'encombrement des armures modernes, cela rendait cela très difficile. Divers auteurs ont commenté la lente transition, telle qu'elle s'est produite en Angleterre. Dès 1530, Sir James Smith notait : « Mais ce qui est plus étrange, ces deux hommes de guerre nouvellement tassés méprisent notre armement ancien, à cheval et à pied, disant que nous nous sommes armés dans le passé avec trop d'armures. » Sir Richard Hawkins, à un moment donné, fit des préparatifs élaborés pour l'équipement de ses hommes : « J'avais une grande préparation d'armures aussi bien de preuves que de corselets légers, mais pas un homme ne voulait les utiliser sans estimer qu'un pot de vin était une meilleure défense que n'importe quelle armure de preuves. »

Finalement, à l'exception de quelques corps de lanciers résiduels à l'ancienne, la cavalerie abandonna toute protection traditionnelle à l'exception de la cuirasse et, dans certains cas, du casque métallique. Jacques Ier était une figure influente à cet égard et son jugement sur l'efficacité de l'armure est une épitaphe appropriée pour le chevalier en armure : « L'armure était une invention admirable, car tout en protégeant celui qui la portait contre les blessures, elle empêchait efficacement, par son poids, qu'il blesse les autres. »

Chapitre 5 : La guerre et l'État 1494 à 1797

En 1494, Charles VIII de France envahit l'Italie et déclencha ainsi toute une série de luttes dynastiques qui allèrent dominer l'histoire européenne jusqu'au milieu du siècle suivant. Pour certains observateurs, même la première de ces guerres semblait montrer que les méthodes de guerre étaient maintenant bien différentes. L'historien italien Guicciardini a été très clair sur ce qui constituait l'élément nouveau :

« Pour rejoindre l'armée [de Charles VIII], on avait amené à Gênes par mer une grande quantité d'artillerie de siège et d'artillerie de campagne, d'un genre qu'on n'avait jamais vu en Italie... Les Français fabriquaient des pièces maniables et uniquement en bronze, qu'ils appelaient canons, et utilisaient des boulets de fer là où ils étaient autrefois en pierre et incomparablement plus grands et plus lourds ; et ils n'étaient pas tirés par des bœufs, comme c'était l'usage en Italie, mais par des chevaux. Les hommes et l'équipement affectés à ce travail étaient si habiles qu'ils pouvaient presque toujours suivre le reste de l'armée ; et lorsqu'ils furent amenés jusqu'aux murs, ils furent mis en place avec une rapidité incroyable... Et ils ont utilisé cet instrument diabolique plutôt qu'humain non moins sur le terrain que lors des sièges, en utilisant le même canon et d'autres pièces plus petites... Cette artillerie rendit l'armée de Charles la plus redoutable pour toute l'Italie. »

Nous avons déjà vu, dans le chapitre précédent, comment diverses forces d'infanterie avaient commencé à prendre la mesure de la cavalerie blindée. On pourrait penser que l'ajout d'une puissante artillerie de campagne les aurait balayés du champ de bataille une fois pour toutes. La proportion de cavalerie dans la plupart des armées a diminué - une moyenne approximative pour les grandes puissances européennes montre que la cavalerie représentait 40 % de la force totale en 1500, 33 % pendant la guerre de Trente Ans, 30 % entre 1648 et 1715 et 25 % pour le reste du siècle - mais cela ne signifie pas que la cavalerie avait cessé d'être une force importante sur le champ de bataille. Les raisons de sa survie sont doubles. D'une part, on peut discerner l'inertie de la tradition, d'autant plus puissante que la cavalerie était encore un bastion des intérêts aristocratiques. Pourtant, il y avait aussi de véritables raisons militaires. Les hussites avaient montré l'efficacité des armes de poing sur le champ de bataille et, au siècle suivant, l'arquebuse est devenue une arme d'infanterie très importante. Charles VIII a montré ce qu'il était possible de faire avec une artillerie de masse et cette leçon a été rapidement apprise. Pourtant, toutes ces armes de missiles n'en étaient qu'à un stade très précoce de développement. Ils n'étaient pas fiables et surtout extrêmement lents. Les tirs concertés d'arquebusiers ou d'artilleurs pouvaient être absolument dévastateurs, mais une fois que la salve ou la canonnade avaient été tirés, il y avait une attente atrocement longue avant de pouvoir être répétée. Au cours d'une telle accalmie, il y avait souvent amplement de temps pour une action efficace de la cavalerie. Une telle action pourrait généralement être encore plus efficace si elle pouvait être coordonnée avec le feu de son propre camp. Si les arquebusiers de l'ennemi étaient raisonnables, une fois qu'ils auraient débrouillé leurs tirs, ils se retireraient derrière la protection de leurs piquiers. Comme les Suisses l'avaient montré, cette forêt de longues lances était une défense parfaitement adéquate contre une charge de cavalerie, mais si le carré de piques était d'abord perturbé par des tirs d'artillerie, suffisamment d'espaces pouvaient être créés pour permettre au cheval de se rapprocher de lui. Une fois que cela s'était produit, les piques n'étaient plus que des encombrements. Ainsi, il y avait encore beaucoup d'opportunités pour une action de choc efficace

par des cavaliers massés. Au tout début de cette période et plus tard, à partir du milieu du XVII^e siècle, le point était bien pris. Pourtant, dans l'intervalle, pendant une centaine d'années, la cavalerie s'est laissée entraîner dans une impasse tactique. Comme cela a toujours été le cas, bien qu'ils aient réussi à percevoir que la poudre à canon était une innovation spectaculaire sur le champ de bataille, ils n'ont pas réussi à voir comment cela affectait leur propre rôle. Les Français, par exemple, à Poitiers et à Azincourt, avaient copié les chevaliers à pied anglais, mais n'avaient pas vu que le contexte tactique était tout à fait différent. De même, les cavaliers européens du XVI^e siècle ont réagi aux armes à feu en les adoptant eux-mêmes, annulant ainsi complètement leur propre valeur première en tant que troupes de choc.

La cavalerie affaiblie

Au cours des premières années du XV^e siècle, la plupart des cavaliers, en particulier les Français, ont assez bien résisté à l'apparition généralisée des armes à feu et les ont même utilisées elles-mêmes pour vaincre un vieil adversaire. Bien que l'arquebuse ait une portée effective plus longue que l'arbalète, environ 400 yd, c'était une arme très difficile à gérer et un tir par minute était probablement le mieux que l'infanterie serait capable de gérer au combat. (Un historien moderne, J. W. Wijn, a expérimenté et a découvert qu'il pouvait gérer deux tirs par minute, mais évidemment sans le stress et la confusion de la bataille.) Ces armes à feu n'ont pas non plus été déployées de la manière la plus efficace. Les Suisses et les Espagnols et les landsknechts allemands s'appuyaient principalement sur la pique et utilisaient les arquebusiers pour former une ceinture protectrice tout autour de la place. Bien que cela ait fourni une protection de tous les côtés, cela a considérablement réduit le nombre de coups de feu pouvant être tirés à tout moment. Mais, si les tirs se déployaient devant le carré de piques, en corps solide, ils se rendaient très vulnérables à l'attaque une fois qu'ils avaient tiré une salve. Ce n'est pas pour rien que les premières expériences dans des unités détachées d'arquebusiers, lancées en avant du corps principal, étaient connues sous le nom d'« espoirs désespérés ». À ce stade, une fois le choc psychologique initial passé, la puissance de feu n'était pas suffisante pour forcer la cavalerie à abandonner la charge traditionnelle à toute vitesse. Tant qu'ils ne chargeaient pas directement sur les troupes qui n'avaient pas encore déchargé leurs pièces, il était relativement facile d'abattre l'avion. Même si ces derniers se repliaient derrière le piquier, ou dans la place elle-même, l'avantage n'était plus tout au côté de l'infanterie. Si l'attaquant utilisait sa propre artillerie pour briser le carré, il devait arriver un moment où une charge de cavalerie pouvait être utilisée à son avantage. C'est ce qui s'est passé à Marignan, en 1515, lorsque les piquiers suisses ont subi l'une de leurs défaites les plus sanglantes. Dans une lettre à sa mère, le roi de France décrivit comment, après le barrage d'artillerie prolongé, « plus de trente-cinq charges furent lancées, et personne ne pourra à l'avenir dire que la cavalerie n'est pas plus utile que les lièvres en armure ». Ici, la discipline des cavaliers français semble avoir été exemplaire, et ils sont arrivés par vagues successives d'environ 500 cavaliers, donnant des coups de marteau aux carrés en ruine.

La tactique de la cavalerie contre les autres cavaliers reposait également sur la charge et le combat au corps à corps. Guicciardini a laissé une description de la bataille de Fornovo, en 1495 : « *L'attaque fut très féroce et furieuse, et fut accueillie avec la même férocité et le même courage. Les escadrons entrèrent dans la bataille de tous côtés dans une mêlée et non selon la coutume des guerres d'Italie, qui était de se battre un escadron contre un autre, et de le remplacer par un autre lorsque le premier était battu ou commençait à se replier... Lorsque les lances furent brisées, beaucoup d'hommes d'armes et de chevaux tombèrent à terre dans la rencontre, et tous commencèrent à manier avec la même férocité des masses, des épées courtes et d'autres armes légères, les chevaux combattant avec des coups de pied, des morsures et des coups non moins que les hommes.* »

Cependant, ce renouveau de l'action de choc de la cavalerie fut un très bref intermède. Le nouvel accent mis sur la poudre à canon avait donné à la cavalerie un bref répit pendant lequel la nouveauté de la chose et l'inexpérience des artilleurs à pied avaient créé des opportunités d'action

offensive audacieuse. Dans les années 1520, il y avait des preuves d'une nouvelle expertise parmi l'infanterie et leurs commandants. Le tir est déployé plus efficacement et le recours aux retranchements et aux fortifications de campagne est plus important, empêchant la cavalerie d'en venir aux mains. Blaise de Monluc exprime le dégoût des lanciers face à cette évolution : *« Plût au ciel que cette maudite machine [l'arquebuse] n'ait jamais été inventée... [et n'avait-il] pas tant d'hommes vaillants qui avaient été tués, pour la plupart par les plus pitoyables et les plus lâches ; des poltrons qui n'avaient pas osé regarder ces hommes en face, qu'ils déposaient à distance avec leurs balles confondues. »*

Comment la cavalerie devait-elle réagir à cette prédominance renouvelée des armes à missiles ? Certes, en tant qu'incarnation de l'honneur et de la chevalerie, ils n'allaient pas se laisser chasser complètement du champ de bataille. Finalement, ils se sont eux-mêmes tournés vers la poudre à canon. Les armes de poing avaient été utilisées par les cavaliers dès le milieu du XVe siècle. Ceux-ci étaient connus sous le nom de pétronelles, ou arquebuse à croc, qui n'étaient rien de plus que des canons miniatures, le recul étant absorbé en les reposant contre la cuirasse, et le but stabilisé par une fourchette placée sur le pommeau de la selle. Il n'est pas surprenant que de telles armes n'étaient pas courantes et ce n'est qu'avec l'introduction du rouet, probablement inventé à Nuremberg à l'époque de Marignano, que la cavalerie a eu accès à une arme à poudre à canon réalisable. Le grand avantage du rouet était qu'il éliminait la nécessité d'une allumette, qui devait être tenue dans l'autre main. La serrure était une roue dentée qui était enroulée par un ressort. Lorsque la gâchette était actionnée, le ressort était relâché et les dents acérées grinçaient contre un morceau de pyrites fixé près de la casserole. Des étincelles ont été allumées et celles-ci sont tombées dans la poudre de contact dans la casserole, ce qui a transmis un éclair à la charge dans le canon de l'arme. C'est ainsi qu'un cavalier peut espérer se décharger de sa pièce, à condition toujours, comme l'a souligné Michael Roberts, « que le ressort ne se rompe pas, que la roue ne se plie pas, que les pyrites tombent ou que le pistolet ne se déclenche prématurément dans la botte du cavalier ». (La plupart des pistoleros portaient trois armes de poing – deux dans la ceinture et une dans la botte). Les armes se répandirent rapidement et furent disponibles en Angleterre en 1521 et en France une dizaine d'années plus tard.

À juste titre, ce sont les Allemands qui ont été les premiers à adopter de telles armes pour la cavalerie, mais pas avant le milieu des années 1540. Ces cavaliers, généralement connus sous le nom de reiters, abandonnèrent complètement la lance et basèrent leur tactique sur le tir au pistolet, l'épée ne devant être utilisée qu'en cas d'urgence extrême. Leur stratagème classique était la caracole, qui était exécutée de deux manières principales. Dans les deux cas, les cavaliers étaient formés en une colonne profonde. Ils chevauchèrent vers l'ennemi et les pistolets furent déchargés soit par rangs, soit par files. Dans le premier cas, chaque rang tirait à tour de rôle, se déplaçant vers l'arrière une fois qu'il l'avait fait. Dans ce dernier cas, la colonne présentait son flanc droit à l'ennemi et à tous ceux qui le pouvaient tiraient leurs pistolets de la main droite, après quoi ils tournaient et lâchaient la main gauche. La première grande bataille au cours de laquelle cette manœuvre a été utilisée a été celle de Dreux, en 1562, bien que la cavalerie ait été enregistrée comme attaquant en ordre profond à Saint-Quentin, en 1557. La tactique s'est répandue dans une grande partie de l'Europe. La lance est généralement abandonnée, par exemple en France en 1594 et dans les Provinces-Unies en 1596. Même avant cela, la plupart des cavaliers avaient abandonné l'action de choc en faveur de la caracole pesante. Les Français ont rencontré de nombreux *reiters* allemands pendant les guerres de religion (1562-1598) et les armées huguenotes et catholiques abandonnèrent l'ancienne charge en ligne pour la colonne lente.

Cette transition a généralement été condamnée par les historiens modernes. En effet, il y a très peu à dire sur la *caracole* elle-même. Il priva complètement la cavalerie de toute capacité d'action de choc et en fit un peu plus qu'une infanterie à cheval. Infanterie très faible en plus. Car le rouet était un piètre substitut à l'arquebuse ou à la mèche. On estime que sa portée effective maximale n'était pas supérieure à cinq pas. Un contemporain français, Tavennes, a écrit qu'« il est

essentiel que le canon touche réellement [la cible] ». Ainsi, alors que la cavalerie chevauchait pour exécuter une caracole contre l'infanterie ennemie, elle pouvait s'attendre à recevoir au moins une salve avant de pouvoir répondre. De plus, le fait qu'ils étaient forcés de se rapprocher et de rester immobiles pendant qu'ils tiraient signifiait qu'il était impossible de rentrer à la maison si les salves avaient un effet notable. De toute évidence, la cavalerie de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle était une arme très affaiblie. Pourtant, il ne suffirait pas de condamner entièrement les cavaliers. Au moins, ils ont montré une certaine conscience de la nouvelle importance de la poudre à canon. Un écrivain anglais, en 1598, notait :

« De nos jours, on voit rarement que les hommes viennent souvent aux coups de main, comme ils le faisaient autrefois : car maintenant, à notre époque, le tir emploie et occupe ainsi le champ... que les plus vaillants et les plus habiles y donnent communément la victoire, ou les meilleurs, les moins sages, avant que les hommes n'en viennent à plusieurs coups de main. »

La cavalerie s'en rendit compte et renonça au moins aux tactiques suicidaires de nombreux chevaliers en armure avant qu'ils n'aient employé.

De plus, la poudre à canon était la réponse à leur problème. Les charges de cavalerie pouvaient toujours être efficaces si l'ennemi était d'abord affaibli par sa propre infanterie ou artillerie. Mais de telles tactiques exigeaient que les différentes armes agissent en combinaison. Les grands commandants devaient s'en rendre compte. Comme nous le verrons, Gustave Adolphe utilisa des mousquetaires pour donner à chaque unité de cavalerie sa propre puissance de feu intégrale tandis que, à plus grande échelle, Napoléon utilisa l'artillerie de masse pour adoucir les parties de la ligne ennemie dans lesquelles la cavalerie devait charger. La grande erreur de la cavalerie du XVI^e siècle a été de croire qu'elle pouvait par elle-même faire un usage efficace des armes à missiles et conserver un rôle offensif utile. Mais l'erreur était probablement inévitable. Ils étaient si convaincus de leur rôle central sur le champ de bataille, si sûrs que l'infanterie et l'artillerie n'étaient rien de plus que de vils poltrons, qu'il leur aurait été inconcevable d'accepter que leur succès continu dépende d'une action combinée. La confiance envers les autres exigeait le respect des autres et les cavaliers n'avaient pas encore cédé cela.

Le retour de l'action de choc

À l'époque de la guerre de Trente Ans (1618-1648), la cavalerie était dans le marasme. À la fin du XVIII^e siècle, elle avait de nouveau trouvé un rôle précieux sur le champ de bataille, principalement grâce aux efforts de plusieurs grands commandants. Le premier d'entre eux fut Gustave Adolphe (1611-1632) dont les vastes réformes militaires créèrent l'armée la plus efficace d'Europe. L'élément crucial de sa pensée était d'utiliser beaucoup plus pleinement les attributs des différentes armes et de coordonner correctement leur action. La puissance de feu a été augmentée en étendant le front de l'infanterie et en augmentant le nombre de pièces d'artillerie, dont beaucoup ont été allouées aux brigades d'infanterie individuelles. Mais cela ne signifiait pas simplement un renforcement de la défensive. Il s'agissait plutôt d'un tremplin pour des tactiques offensives plus efficaces. La puissance de feu devait être utilisée pour briser les formations ennemies en prélude aux attaques de l'infanterie (piquiers - Gustave a en fait augmenté la proportion de piques dans chaque brigade) ou de la cavalerie. Pour ces derniers, la caracole a été complètement abandonnée et avec elle les anciennes formations en profondeur. Les cavaliers étaient rangés sur une ligne de trois rangs seulement. Les pistolets furent conservés, mais maintenant seul le premier rang était autorisé à tirer, et puis avec un seul canon, lorsqu'ils pouvaient voir le blanc des yeux de l'ennemi. Les deuxième et troisième rangs gardaient leurs pistolets chargés, mais ne devaient les utiliser qu'en cas d'urgence. L'arme clé était le sabre, à utiliser lorsque les trois rangs chargeaient au galop. Cependant, une utilisation aussi minime de poudre à canon était rarement suffisante pour briser l'infanterie ennemie. Pour surmonter ce problème, Gustave alloua des groupes de mousquetaires à ses cavaliers, soit en les plaçant entre les escadrons sur le champ de bataille, soit en les rattachant à des unités envoyées en escarmouche. Ils devaient désorganiser l'infanterie ennemie en déversant une salve juste avant la charge et, si nécessaire, fournir une sorte de protection si la cavalerie était

repoussée. L'un des officiers mercenaires écossais du roi a laissé une description claire d'une telle combinaison, à la bataille de Breitenfield (1631) :

« Les cavaliers des deux ailes se chargeaient furieusement l'un l'autre, nos cavaliers avec une résolution, demeurant sans lâcher un pistolet, jusqu'à ce que l'ennemi ait déchargés les premiers, puis à une distance rapprochée, nos mousquetaires les rencontrèrent avec une salve ; puis nos cavaliers déchargeaient leurs pistolets, et puis les traversèrent avec des épées ; et à leur retour, les mousquetaires étaient de nouveau prêts à donner une seconde salve de mousquets parmi eux. »

Une telle combinaison tactique serrée de cheval et de tir présentait cependant certains inconvénients tactiques. Bien que la cavalerie ait été censée chevaucher l'ennemi au galop, il semble peu probable qu'elle ait jamais accompli beaucoup plus qu'un trot rapide. Même s'ils agissaient seuls, ils n'auraient pas le temps de prendre de la vitesse réelle après avoir déchargé leurs pistolets à très courte portée obligatoire. De plus, lorsqu'elles agissaient de concert avec les mousquetaires, les deux unités perdaient rapidement le contact si la cavalerie était autorisée à charger sur plus de cent mètres environ. Ainsi, bien que Gustave ait restauré le rôle offensif des cavaliers, la proximité de ses combinaisons tactiques signifiaient qu'ils étaient toujours gênés par leur soutien en poudre et qu'ils n'étaient jamais en mesure de rentrer chez eux dans le vrai sens du terme.

D'autres armées n'ont pas tardé à apprendre la leçon de base. La *caracole* est rapidement abandonnée et les lourds cavaliers se concentrent à nouveau sur la lutte contre leurs adversaires. Les rencontres entre cavalerie et cavalerie sont devenues particulièrement courantes car des capitaines tels que Tilly, Wallenstein et Piccolomini ont tous essayé d'insuffler à leurs soldats un esprit offensif. Assez souvent, une partie ne supportait même pas de recevoir une accusation. Lorsqu'ils le faisaient, ou s'ils se lançaient eux-mêmes dans une contre-charge, la mêlée qui s'ensuivait fut une affaire confuse, toute une série de rencontres au corps à corps plutôt qu'un seul coup commun. Les épées ne figuraient pas dans la réalité de la bataille autant que la théorie essayait de le suggérer :

« Un cuirassier se précipitait devant son homologue et, virant, lui tirait dans le dos comme s'il était la partie du corps considérée comme étant plus vulnérable. Ou il essayait d'éperonner la monture de son ennemi, faisant ainsi – avec de la chance – secouer son rival hors de sa selle pour le tuer au sol. Ou bien il essayait de l'arracher par sa bandoulière. Alternativement, deux cavaliers se rapprochant suffisamment l'un de l'autre s'enfermaient dans leurs bras et tous deux étaient arrachés de leurs montures, après quoi ils écrasaient leurs pistolets lourds contre le crâne de l'autre. Sans parler des manœuvres habiles comme l'entraînement d'un cheval à frapper ses talons par derrière, et ainsi tenir un poursuivant, ou avoir un tel contrôle sur lui qu'il bondirait et mordrait son homologue, fournissant une bonne occasion d'enfoncer une épée dans l'ouverture de la visière d'un adversaire ou dans la zone non protégée entre la cuisse et la grève. »

Mais le véritable héritier du roi de Suède était Oliver Cromwell, dont les cavaliers New Model ont réappliqué ses enseignements de base dans un contexte anglais. Les cent années précédentes n'avaient pas été favorables au développement d'une force de cavalerie anglaise adéquate. La qualité des chevaux et le niveau de l'équitation s'étaient très détériorés. Le rassemblement d'Élisabeth Ire à Tilbury, en 1588, ne produisit que 3000 cavaliers mal montés. En 1625, un commentateur militaire réaffirma les anciens préjugés anglo-saxons sur les mystères de l'équitation. Dans *The Soldier's Accidence*, Stuart Markham a écrit :

« Infiniment grandes (et non sans beaucoup de difficultés) sont les considérations qui dépendent de celui qui lui demande d'enseigner, de commander et de gouverner une troupe de cavalerie... d'amener l'homme ignorant et le cheval encore plus ignorant, l'homme sauvage et le cheval fou, à ces règles d'obéissance, qui peuvent couronner chaque mouvement et chaque action par des procédures agréables, ordonnées et profitables ; Hic Labor Hoc Opus. »

Pourtant, seulement vingt ans après la rédaction de cet article, les royalistes et les parlementaires organisaient leurs propres régiments de cavalerie et, du côté puritain du moins, avaient beaucoup de succès dans l'inculcation de ces mêmes « règles d'obéissance ». Au début, la cavalerie royaliste, sous la direction fringante du prince Rupert, avait l'avantage. Ils étaient mieux montés et avaient

plus d'hommes habitués à monter à cheval, tant à la chasse que dans les guerres à l'étranger. Rupert avait appris deux des leçons les plus importantes de Gustave en ce sens qu'il essayait toujours d'attaquer en premier et obligeait la plupart de ses hommes à réserver leur feu jusqu'à ce qu'ils se rapprochent de l'ennemi. L'armée parlementaire primitive semble avoir été très incertaine de ce que devrait être sa tactique. En l'occurrence, à Edgehill (1642) et à Worcester (1642), ils ont simplement attendu que les royalistes les chargent et ont tiré leurs propres pistolets beaucoup trop tôt. À ces deux occasions, leur cheval a été mis en déroute de manière décisive. Ils n'ont cependant pas tardé à apprendre leur leçon. La cavalerie de l'Association de l'Est, sous Cromwell, commença à copier la tactique de ses adversaires et lorsque l'Association fut absorbée par la New Model Army, en 1644, la cavalerie des deux côtés était très égale. Les Ironsides ne restaient plus immobiles et attendaient que l'ennemi charge, mais essayaient toujours de prendre l'initiative eux-mêmes, ou du moins de rencontrer les royalistes à mi-chemin. Ils commencèrent également à réserver leur feu jusqu'au dernier moment possible. Les pistolets n'étaient pas non plus tout à fait terminés lorsqu'ils avaient été déchargés. Les instructions du major-général Morgan à ses cavaliers lors d'une expédition en Écosse, en 1654, stipulaient que « nul homme ne devrait tirer avant d'être à portée d'une longueur de cheval de l'ennemi, puis (après avoir tiré) de lui jeter leurs pistolets au visage, et ainsi tomber sur eux avec l'épée.

Les cavaliers de Cromwell ne chargeaient pas en tant que tels. Le rythme n'a jamais dépassé ce qu'il a appelé en 1643, décrivant sa première rencontre avec les royalistes, « un trot assez rond ». C'est parce que l'avance était toujours faite dans un ordre très serré, qui ne devait pas être perturbé jusqu'au moment du contact : Un soldat a écrit que « les troupes qui doivent donner la première charge doivent être à leur ordre serré ; Le genou droit de chaque gaucher doit être étroitement verrouillé sous le jambon gauche de son bras droit. À cause de cela, les Ironsides brisaient rarement les lignes ennemies au premier attaque. Dans une lettre racontant une bataille près de Gainsborough, en 1643, Cromwell a donné ce récit de la mêlée de cavalerie : « Nous sommes venus cheval par cheval, où nous nous sommes disputés avec nos épées et nos pistolets pendant un certain temps, tous en gardant un ordre serré, de sorte que l'un ne pouvait pas briser l'autre. À la fin, ils reculèrent un peu, nos hommes s'en apercevant, se pressèrent parmi eux et mirent immédiatement en déroute tout ce corps. Mais la plus grande force de la cavalerie parlementaire n'était pas son ordre serré, et certainement pas une supériorité innée d'homme à homme sur les royalistes. C'est leur discipline qui a permis à Cromwell de rallier très rapidement ses hommes et de renouveler la pression sur l'ennemi. Nulle part cela n'a été plus évident qu'à Marston Moor (1644), où les puritains ont chargé et se sont ralliés quatre fois pour finalement briser leurs adversaires. Clarendon, dans *l'Histoire de la Grande Rébellion*, était parfaitement conscient de la différence essentielle entre la cavalerie des deux camps :

« Bien que les troupes du roi l'emportèrent dans la charge et mirent en déroute ceux qu'elles chargeaient, elles se rallièrent rarement à l'ordre et ne purent être amenées à faire une seconde charge le même jour. tandis que les autres troupes, si elles l'emportaient, ou si elles étaient battues et mises en déroute, se ralliaient bientôt de nouveau et restaient en bon ordre jusqu'à ce qu'elles reçoivent de nouveaux ordres. »

Il y aura d'autres raisons de remarquer comment ce manque de discipline pourrait être un défaut fatal à l'efficacité des cavaliers. Avec autant de régiments européens, comme chez les royalistes, une charge de cavalerie n'était pas tant une manœuvre qu'une émeute plus ou moins contrôlée.

Après la guerre civile, la tradition cromwellienne resta dominante dans l'armée britannique. Le grand commandant anglais suivant, Marlborough, mit l'accent sur la discipline au détriment de l'élan maximal, et il ne permit jamais à sa cavalerie d'avancer plus qu'au trot rapide. La charge était une affaire de deux escadrons, chaque escadron étant rangé sur deux lignes, et Marlborough s'est toujours donné beaucoup de mal pour s'assurer qu'il gardait une force substantielle en réserve qui pourrait être utilisée pour le coup de grâce au point décisif de la bataille. La valeur d'une telle réserve fut successivement prouvée lors des batailles de Blenheim (1704), de Ramillies (1706) et de

Malplaquet (1709). À Ramillies, en outre, il fut en mesure de dégager ses cavaliers après la première charge, de reformer les escadrons et de les envoyer s'écraser de nouveau dans les lignes françaises. À un égard, cependant, il n'a pas suivi l'exemple précédent. Il n'était absolument pas convaincu de la valeur des armes à feu pour la cavalerie et en interdit l'utilisation dans les combats ordinaires. L'un de ses commandants, le général Kane, se souvint : « Le duc de Marlborough n'autoriserait le cheval que trois charges de poudre. et la balle à chaque homme pour une campagne, et cela seulement _ pour garder leurs chevaux lorsqu'ils sont à l'herbe, and-not.to être utilisés dans l'action.

À cet égard, Marlborough anticipait la tradition dominante du XVIII^e siècle. En Suède, Charles XII, bien qu'il souscrivait aux vues de Gustave Adolphe sur le rôle offensif des cavaliers, était catégoriquement opposé à leur utilisation d'armes à feu sur le champ de bataille. En fait, il ne faisait que mettre l'accent sur les préceptes tactiques qui avaient été élaborés par les rois Vasa antérieurs. Les règlements suédois de 1685 avaient abandonné la charge au trot et stipulé que la cavalerie devait avancer sur trois lignes, par escadrons, et se lancer dans un grand galop une fois qu'elle serait à moins de 150 mètres de l'ennemi. Cependant, ces règlements prévoyaient une certaine place pour les armes à feu, et les pistolets devaient être tirés lorsque les soldats se trouvaient à moins de 40 et 25 mètres. Charles se rendit compte qu'il s'agissait d'un compromis insatisfaisant. Peu de soldats seraient capables de frapper même un mur solide de l'ennemi lorsqu'ils chargeaient à pleine inclinaison et toute tentative de stabiliser la visée ne pouvait que réduire l'élan de l'assaut. Il leur fut donc expressément interdit d'utiliser leurs pistolets pendant la charge. Dans un ordre à la cavalerie, Charles écrivit : « Mes amis, attaquez-vous à l'ennemi, en aucun cas le feu, c'est ainsi que se comportent les poltrons, et frappez-les à la pointe de l'épée ; Vous verrez bientôt combien c'est exact.

Le plus grand défenseur de l'arme blanche était peut-être Frédéric le Grand. Guibert écrit de lui : « Dans tous ses camps, dans toutes ses revues, partout où Frédéric voit sa cavalerie, c'est à ces charges importantes en grand nombre qu'il accorde le plus d'attention, celles-là qu'il estime le plus. » La force de cavalerie dont il a hérité était très insuffisante – des hommes énormes sur d'énormes chevaux, qui avaient peu d'idée de la façon de se comporter et étaient tout à fait incapables de lancer une charge sérieuse. Frédéric se mit au travail pour améliorer cet état de choses presque immédiatement. Sa principale préoccupation était que ses cavaliers soient habitués à une action offensive totale. C'était un corollaire tactique logique de son problème stratégique majeur. Entourée comme la Prusse l'était par des États capables de rassembler des armées beaucoup plus nombreuses, Frédéric dut tout miser sur des victoires rapides et décisives, remportées avant qu'un ennemi ne puisse unir toutes ses propres forces ou agir efficacement de concert avec celles des autres puissances. Une charge de cavalerie bien placée pourrait contribuer énormément à ce but, soit pour tomber sur des unités d'infanterie déjà désorganisées, soit pour dégager la cavalerie de ce flanc vers lequel Frédéric se trouvait - concentrant sa fameuse attaque oblique.

Ses ordres et ses écrits stratégiques ne cessent de souligner les attributs nécessaires de la cavalerie dans un tel rôle. La cavalerie ne doit pas utiliser d'armes à feu car celles-ci ne feraient qu'interférer avec l'élan de la charge. L'un de ses commandants de cavalerie, le major-général Warnery, se fit l'écho des sentiments de son maître sur ce point : « L'expérience m'a convaincu à plus de cent reprises, car je n'ai jamais vu un escadron dépendre de son feu qu'il n'ait pas été renversé par celui qui lui est tombé dessus à toute vitesse sans tirer. » Le roi lui-même l'a dit très clairement dans ses instructions à ses officiers : « Les commandants de l'escadron 92 doivent être chargés de veiller à ce qu'aucun cavalier ou dragon n'utilise ni carabine ni pistolet pendant la bataille, mais qu'ils n'agissent qu'avec l'épée à la main. »

À cet égard, Frédéric ne faisait que suivre l'exemple de son père, mais d'autres manières il améliora la cavalerie prussienne au point de ne pas être reconnu. Leur vitesse devait être essentielle. Ainsi, « avec l'attaque de cavalerie, ce n'est pas la taille du cheval mais l'impétuosité de la charge qui fait pencher la balance ». À une autre occasion, il insista sur le fait que « tous les mouvements

de la cavalerie sont rapides. Il peut décider du sort d'une bataille en un instant. Mais il ne suffisait pas que la cavalerie chargeât toujours à fond ; ils doivent également s'assurer qu'ils attaquent les premiers, afin de leur donner le maximum d'avantage possible sur l'ennemi : « En rase campagne, la cavalerie doit charger l'ennemi instantanément et l'attaquer ; C'est une règle fondamentale et ma commande la plus sérieuse. Dans l'ordre de bataille devant Leuthen (1757), il le précise brutalement: « Le roi interdit par la présente à tous les officiers de cavalerie, sous peine d'être mis à la prison, de se laisser attaquer par l'ennemi dans aucune action. Les Prussiens doivent toujours attaquer l'ennemi. Tout au long de ses guerres, Frédéric essaya constamment d'augmenter l'efficacité de cette tactique de base. Le nombre de régiments culrassiers, portant des blindés à l'avant et à l'arrière, a été augmenté pour donner un maximum de poids à la ligne de front. Des écoles d'équitation ont été établies dans chaque régiment pour s'assurer que les hommes étaient physiquement capables de mener une action totale. La distance réglementaire de la charge a été augmentée pour permettre l'élan maximal possible. En 1748, il ne consistait qu'en une avance au trot sur 300 verges suivie d'une avance de 400 verges au galop. Deux ans plus tard, ce point culminant fut atteint par une nouvelle course de 500 verges à pleine vitesse, et en 1755, le trot et le galop préparatoires furent portés à 1200 verges. Pour Frédéric, l'élan de la cavalerie était tout et, dans des circonstances idéales, on ne s'attendait à aucune mêlée. Comme il l'a expliqué à un observateur français :

« Je fais charger les escadrons au galop rapide parce qu'alors la peur emporte les lâches avec eux : les autres – ils savent que s'ils hésitent ne serait-ce qu'au milieu de l'affluence, ils seront écrasés par le reste de l'escadron. Mon intention est de forcer l'ennemi à se briser à la vitesse des charges avant même d'en venir au combat au corps à corps. »

En cela, il semble avoir eu beaucoup de succès. L'élan de la charge forçait généralement l'ennemi à faire demi-tour et à fuir avant même que les soldats prussiens n'en soient venus aux mains. Écrivant sur le « système » prussien, im tyoo, Mirabéau a noté : « Des vétérans et des officiers de cavalerie intelligents nous ont dit que lorsque deux corps de cavalerie se chargent l'un l'autre, il arrive presque toujours que l'un des partis s'enfuit avant que l'autre puisse l'affronter. Les coups d'épée ne sont portés que pendant la poursuite. »

Le mot « vétéran » est important ici, cependant. À la fin du règne de Frédéric, l'apogée de la cavalerie prussienne était passée et sa gloire se limitait à la mémoire des vieux soldats. Un discours prononcé par Frédéric à Potsdam, dans les dernières années de sa vie, montre la façon dont les choses se passaient : « Messieurs, je suis entièrement insatisfait de la cavalerie ; les régiments sont complètement hors de contrôle ; Il n'y a pas de précision, pas d'ordre. Les hommes montent comme des tailleurs ; Je vous prie que cela ne se reproduise plus, et que chacun de vous fasse plus attention à son devoir, plus particulièrement à l'équitation. En 1770, en fait, Frédéric commençait à repenser complètement le rôle de la cavalerie. Ses écrits donnent comme raison principale la nouvelle dépendance à l'artillerie de masse et aux fortifications de campagne qui étaient alors la marque de fabrique de la tactique autrichienne. « Il est donc nécessaire de bien se rappeler que désormais nous n'aurons plus qu'une guerre d'artillerie à mener et des positions fortifiées à prendre d'assaut. » Dans de telles conditions, le rôle de la cavalerie était nécessairement limité, sans possibilité de la vieille charge en ligne. Les instructions du roi de cette année-là offraient à la cavalerie une occasion hautement qualifiée, bien éloignée de la prééminence des cuirassiers de Seydlitz à Rossbach ou à Leuthen. « Le bon moment [pour attaquer] est lorsque l'artillerie ennemie commence à ralentir son feu et que l'infanterie ennemie a déjà tiré. Ensuite, si votre infanterie n'a pas encore décidé l'affaire, et que la pente menant à l'ennemi ne soit pas trop accidentée, demandez à votre cavalerie de charger l'infanterie ennemie en colonne. Peut-être que le nouveau rôle de la puissance de feu était la principale raison de Frédéric pour ces nouvelles instructions, mais l'accent mis sur l'attaque en colonne montre presque certainement qu'il perdait rapidement confiance dans l'équitation et la discipline innée de ses soldats, et qu'il était forcé de se réfugier dans la protection de cette formation dense mais peu maniable.

Ailleurs en Europe, les leçons de Gustave, de Cromwell et de leurs successeurs n'ont pas été sans effet. En France, cependant, il n'y a jamais eu une acceptation complète de l'importance primordiale de l'épée et de la charge pleine de sang. À la fin du XVII^e siècle, tous les types de cavalerie attaquaient au trot et, même en 1766, alors que la formation standard avait été réduite à une ligne de deux rangs, l'attaque normale était menée en muraille, c'est-à-dire en ordre serré mais à un rythme très limité. Des dispositions ont été prises pour un autre déploiement, en fourageurs, au cours duquel les cavaliers étaient dispersés et avançaient au galop, mais il n'est pas clair à quelle fréquence cela a été utilisé. Les Français s'accrochaient également aux armes à feu pour leur cavalerie. Au XVII^e siècle, la charge au trot était généralement précédée d'une caracole atténuée lorsque les troupes, une par une dans le style d'un terrain de parade, venaient à l'avant, s'arrêtaient et déchargeaient leurs pistolets ou leurs carabines. Ils restèrent importants au siècle suivant, bien qu'à présent, les cavaliers, en raison de leur formation moins profonde, tiraient tous simultanément avant d'éperonner l'ennemi. Certains commandants ont rejeté ces tactiques. Condé et Turenne ont tous deux réussi à forcer leurs cavaliers à se comporter de manière plus agressive. Le maréchal de Saxe essaya également d'amener la cavalerie à abandonner les armes à feu et il prôna même un retour à la lance. Un passage de ses écrits esquisse des préceptes très frederickiens pour la gestion du bras de choc : « Les mouvements doivent être simples et solides ; on ne devrait lui enseigner que la vitesse et la légèreté ; Le point principal est de montrer à la cavalerie comment combattre ensemble, et non pas se séparer. Il faut avant tout apprendre à la cavalerie à galoper sur de longues distances. Un escadron qui ne peut pas charger à fond pendant 2 000 pas sans rompre l'ordre n'est bon qu'à être placé à l'arrière.

Dans l'Empire austro-hongrois, plusieurs facteurs militaient contre l'adoption massive de tactiques européennes plus orthodoxes. La présence des peuples hongrois et balkaniques au sein de l'empire signifiait que beaucoup de leurs cavaliers étaient élevés dans des traditions très différentes, tournées vers l'est, où l'accent était mis sur la vitesse, la dispersion et le harcèlement (nous y reviendrons dans la section suivante). La menace de l'Est, de l'Empire ottoman, signifiait également que les cavaliers autrichiens devaient faire face à de telles tactiques utilisées contre eux. Au XVIII^e ~ siècle, une distinction explicite a été faite entre les mesures que la cavalerie orthodoxe devait adopter contre les chrétiens et les Turcs. Les armes à feu figuraient en grande partie dans les deux et la cavalerie des Habsbourg ne s'est jamais appuyée exclusivement sur la charge. En effet, l'un de leurs théoriciens de la cavalerie les plus importants, Khevenhiiller, a soutenu qu'entre 1726 et 1734, il n'a jamais vu une charge rapide de sa cavalerie. Contre les Turcs, les armes à feu étaient presque exclusivement utilisées. La cavalerie devait se former sur trois rangs et se déplacer contre l'ennemi à un rythme très lent. Dès qu'ils se seraient rapprochés, ils devaient rester tranquilles et lancer autant de salves que possible dans les rangs turcs, avec l'intention de les briser par la seule puissance de feu, plutôt que d'avoir à entrer au corps à corps. Les armes à feu étaient presque aussi importantes dans la tactique prescrite contre les Européens. Cette fois, le cheval devait être déployé sur deux rangs, chaque homme ayant un pistolet à deux mains et une épée suspendue à un poignet. Ils devaient galoper jusqu'à 20 pas, décharger leurs pistolets sans ralentir plus que nécessaire, puis se rapprocher de l'appareil. Leurs canons n'étaient pas encore redondants, car il fut recommandé que les soldats s'efforcent de briser le crâne des chevaux ennemis avec la crosse des pistolets vides. Cette tactique n'est pas sans précédent. Les hommes d'armes espagnols, au XVI^e siècle, étaient universellement méprisés parce qu'ils dirigeaient délibérément leurs coups sur le coursier adverse, plutôt que sur le cavalier. Une de leurs paroles résumait l'admirable logique de cette phrase : *«Muerte el caballo perdide el hombre.»*

Plus à l'est, en Russie et en Pologne, la cavalerie était proportionnellement plus importante que dans les autres pays européens. Au début du Moyen Âge, en 94 ses, les chevaliers en armure formaient le noyau des armées, fournies par les grands propriétaires terriens et leurs serviteurs. La Russie, après les invasions mongoles, a lentement étendu sa puissance et les grands propriétaires terriens ont continué à fournir la majeure partie des combattants. Ces derniers montrèrent la

réticence habituelle à entrer en guerre lorsqu'ils furent appelés et Ivan III (1462-1505) tenta de créer une armée plus loyale en accordant des concessions de terres, subordonnées à un service militaire inconditionnel, aux membres de sa propre suite. Ici aussi, l'armée était composée presque exclusivement de cavaliers, bien que les styles et les tactiques asiatiques soient devenus dominants. En 1553, Richard Chancellor a écrit un excellent compte rendu des mœurs militaires russes contemporaines :

« Tous ses hommes sont des cavaliers... Les cavaliers sont tous des archers, avec des arcs comme les Turcs, et ils montent court comme le font les Turcs. Leur armure est un manteau de plaques, avec un crâne sur la tête. Certaines de leurs Coiffes sont recouvertes de Velours ou de Drap d'Or : leur désir est d'être somptueux sur le terrain, et surtout les Nobles et les Gentilshommes... Ce sont des hommes sans tout ordre sur le terrain. Car ils courent en hurlant sur des tas, et la plupart du temps, ils ne livrent jamais de bataille à leurs ennemis : mais ce qu'ils font, ils le font tout à la dérobée. »

Un autre voyageur, Giles Fletcher, en 1588, souligna ce lien typique entre la cavalerie et les puissants groupes de propriétaires terriens : « Les soldats de la Russie s'appellent... Car tout soldat en Russie est un gentilhomme, et nul n'est gentilhomme, mais seulement les soldats, qui le prennent par descendance de leurs ancêtres. »

Cependant, ce type d'armée, avec son manque total de discipline et de coordination tactique, n'était tout simplement pas adéquat pour protéger les frontières occidentales ou s'étendre dans cette direction. Pierre le Grand (1689-1725) s'en rendit compte très clairement et il entreprit de réformer l'armée sur le modèle de l'Ouest tout en renforçant l'obligation des nobles et de la noblesse de fournir un service militaire. L'un de ses conseillers, Ivan Pososhkov, dans un mémorandum de 1701, décrit la situation déplorable de la cavalerie non réformée :

« Nous-mêmes, nous aurions honte de regarder la cavalerie ; Ils se présentaient sur de pauvres naufrages, avec des sabres émoussés, mal équipés, mal vêtus, ne sachant pas se servir de n'importe quelle arme à feu... Je ne peux que les comparer à du bétail. Parfois, quand ils tuaient deux ou trois Tatars, ils les regardaient avec étonnement et considéraient cela comme un grand exploit... [même] s'ils avaient perdu cent des nôtres. »

En fait, le manque de montures adéquates continuait à tourmenter la cavalerie russe. Pierre fut obligé de se concentrer sur la création de régiments de dragons plutôt que de troupes de choc plus lourdes, bien que l'ancien accent mis sur l'arme montée soit resté. En 1720, par exemple, sur une armée d'un peu plus de 90 000 hommes, il y avait une force de cavalerie de 33 363 hommes. Mais ce n'est que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle qu'un nombre important de ces cavaliers ont commencé à être entraînés à des tactiques offensives tous azimuts. En 1766, on diffuse l'*Instruction à un colonel de cavalerie*, dans laquelle l'on met l'accent sur les valeurs de l'équitation individuelle et qui exige l'introduction de maîtres d'équitation pour chaque régiment. En 1770, il fut établi que les armes à feu ne devaient être utilisées dans la bataille que sur l'instruction expresse du colonel du régiment.

La situation en Pologne était globalement similaire. Au début, les traditions occidentales étaient dominantes et le chevalier en armure occupait le centre de la scène. Ces troupes formèrent la principale force de frappe à la bataille de Grunwald, en 1410, lorsque les Chevaliers de l'Ordre Teutonique furent vaincus. À cette date, cependant, les Polonais avaient déjà formé une union avec le royaume de Lituanie (1385) et cet État fournissait un contingent de cavaliers mobiles beaucoup plus légèrement armés. Ils étaient armés de lances et portaient des bottes en cuir ainsi que la célèbre pelisse de fourrure, suspendu à une épaule. Au début du XVI^e siècle, ces cavaliers devenaient de plus en plus nombreux, et à la bataille d'Orsza (1514), contre les Moscovites, les premiers escadrons réguliers de hussards apparurent. Au début du XVII^e siècle, cependant, les hussards étaient devenus de lourdes troupes de choc. Ils montaient des chevaux puissants, portaient une cuirasse à l'avant et à l'arrière, et étaient les premiers à protéger leur tête avec le célèbre casque « casier à homard ». Ils portaient également la pelisse, souvent en peau de léopard, mais leur

équipement le plus frappant était une paire d'« ailes » – des morceaux incurvés de bois doré attachés à chaque épaule et décorés de plumes d'aigle. Leurs armes étaient l'épée, une paire de pistolets et une lance de 24 pieds. Ces troupes furent victorieuses à Klusyn (1610) contre les Russes, à Kirchholm (1605) et à Trziana (1629) contre les Suédois. 3000 d'entre eux composaient la force d'élite de l'armée de Jean Sobieski (1614-1676) et exécutèrent les charges décisives contre les Turcs à Chocim (1671) et Leopold (1676).

L'essor de la cavalerie légère

Les guerres d'Italie, comme on l'a déjà dit, représentent un tournant dans l'histoire de la guerre. Une autre raison en était qu'il en était ainsi : le rôle accru donné à la cavalerie légère. Jusque-là, ils n'avaient guère été reconnus comme un type distinct de cavaliers, mais plutôt considérés comme des lâches rapaces, ou comme de simples serviteurs d'authentiques hommes d'armes. Dans les premières années du XVI^e siècle, cependant, bien que les lanciers blindés se considéraient toujours comme la force d'élite, les soldats moins armés étaient de plus en plus considérés comme ayant leur propre rôle à jouer. Au fur et à mesure que les guerres d'Italie se poursuivaient, trois développements peuvent être discernés. Tout d'abord, les archers à cheval et ceux qui constituaient le gros des « lances » françaises et autres étaient rangés en formations spéciales avec leurs propres tâches spéciales. Un commandant italien leur a défini un rôle en quatre volets : protéger le reste de l'armée, à la fois en marche et sur le champ de bataille ; assurer l'approvisionnement alimentaire ; surveiller les mouvements de l'ennemi et rapporter des renseignements réguliers ; pour planer autour de la route de marche de l'ennemi et le tenir en haleine. Deuxièmement, des formations spéciales de cavalerie légère ont été utilisées de plus en plus. Il y a déjà eu lieu de parler des stratagèmes albanais employés par les Vénitiens contre les Turcs. Leur usage s'est répandu dans toutes les armées européennes et le mot « stradiot » a cessé de signifier nécessairement que les cavaliers étaient des Albanais, ni même des Balkans dans leur ensemble. Leur équipement a légèrement changé et ils ont abandonné le bouclier en faveur du casque et de la cuirasse tandis que beaucoup d'entre eux adoptèrent la masse au lieu de la lance comme arme principale. Leur tactique, cependant, n'a guère changé et montre clairement l'influence turque. À Fornovo, par exemple, ils menèrent des charges et des retraites incessantes et tentèrent l'ennemi de les poursuivre. Une fois que ces hommes d'armes étaient devenus suffisamment désorganisés et éparpillés, ils se retournaient soudain contre eux et taillaient en pièces les groupes isolés. Le troisième développement majeur a été l'apparition d'arquebusiers à cheval. Les innovateurs les plus notables à cet égard furent le marquis de Pescara et Giovanni di Medici, qui mirent tous deux un grand nombre de leurs tirs à cheval afin de pouvoir suivre la cavalerie en marche et manœuvrer beaucoup plus librement sur le champ de bataille lui-même. Les hommes de Médicis ont joué un rôle décisif lors de la bataille de Sesia (1523) entre les armées française et impériale. Même avant cela, il y avait eu plusieurs tentatives notables de combiner l'infanterie et la cavalerie en montant la première sur les croupes des cavaliers. C'est ce qu'ont fait en 1509 des pillards qui ont tenté de capturer Pitigliano en 1512, lors d'une sortie vénitienne contre Brescia, et par les forces espagnoles et allemandes qui défendaient Brescia en 1516. Une autre variante encore a été observée à la bataille de Pavie, en 1525, lorsque Guido Baglioni a utilisé ce que l'on appelait la « lance italienne », composée d'un cavalier et de deux hommes de couteaux accrochés à ses étriers. Ces derniers étaient chargés d'envoyer ou de capturer les soldats que le lancier était capable de faire tomber au sol.

Ces trois développements se sont poursuivis tout au long des siècles suivants. Les Français, en particulier, ont fait un grand usage d'hommes à cheval légers avec des armes à feu, appelés diversement *dragons* et *carabins*. On attribue à Pierre Strozzi, en 1543, et au maréchal de Brissac, en 1550, l'introduction du dragon dans l'armée française, bien que, comme on l'a vu, le dispositif réel de mise en feu à cheval soit loin d'être nouveau. Pour les dragons, la cavalerie n'était qu'un moyen d'éviter la fatigue en marche. Comme le disait Montecucculi au milieu du XVII^e siècle : « Les dragons sont encore de l'infanterie à qui l'on a donné des chevaux pour leur permettre de se déplacer plus rapidement. » Les carabins semblent avoir été quelque peu différents en ce sens qu'ils

combattaient à cheval. Cependant, comme le montre cette description anglaise de 1587, on ne s'attendait pas à ce qu'ils soient capables de résister à une charge. Ils étaient « légers sans armure, servant soit avec un pistolet, soit avec du petronell ; Et comme le coup de feu à pied chargé doi, doo, se retire pour secourir leurs piques, de même ces carabines peuvent s'esquiver lâchement, et lancer leurs volées, ne peuvent supporter aucune charge, mais doivent se retirer vers la blanchisserie pour sa sécurité. Une scission similaire entre l'infanterie montée et la cavalerie légère proprement dite opéra dans l'armée espagnole, dans la seconde moitié du XVIe siècle. Bien que le nombre de cavalerie lourde reste faible, parfois aussi peu que 8 %, un nombre croissant d'arquebusiers à cheval sont utilisés, complétés par des *herreruelos*, qui adoptent une tactique identique à celle des *carabins* français.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, le nombre de dragons se développa. Les Hollandais les ont introduits en 1609. En Angleterre, dans les années 1670, certains escadrons de cavalerie ont été découragés de l'action de choc et ont appris à tirer des mousquets depuis la selle. Mais l'expérience fut assez vite abandonnée car les mousquets, en bandoulière, avec un émerillon attaché pour aider les hommes à porter les armes à feu, se heurtaient contre le dos des hommes lorsqu'ils se déplaçaient, tandis que les baïonnettes avec lesquelles ils ont également été fournies se sont avérées totalement inutiles. Avec le règne du roi Guillaume, les dragons anglais cessèrent d'être des fantassins à cheval et rejoignirent les rangs de la cavalerie lourde – en termes tactiques du moins, car il fallut longtemps avant qu'ils ne reçoivent un salaire égal. Ailleurs, la fusion des dragons et de la cavalerie régulière ne fut pas aussi rapide. Louis XIV fit lever de nombreux régiments selon l'ancien principe. En 1658, il n'y avait qu'une seule unité de dragons dans toute l'armée française, mais en 1690, il y avait quarante-trois régiments. Pierre le Grand s'appuyait également beaucoup sur les dragons, en grande partie, comme on l'a indiqué, à cause de la mauvaise qualité des chevaux russes à cette époque. Les deux régiments disponibles en 1700 furent portés à trente au cours des dix années suivantes.

Frédéric le Grand, cependant, préférait l'exemple anglais. À un moment donné, il écrivit : « Dans de nombreux cas, les dragons doivent mettre pied à terre et combattre à pied si l'infanterie n'est pas en position. Par conséquent, ils apprenaient à attaquer à pied tout comme l'infanterie. Cependant, comme cela n'est exigé d'eux qu'en cas d'urgence, il ne faut pas insister sur une grande perfection -... Leur service principal est toujours à cheval. Un processus similaire s'est manifesté en France. En 1770, il y avait trente régiments de dragons sur un total de cinquante-deux pour l'ensemble de la cavalerie. Cependant, on s'attendait à ce qu'ils combattent tous en ligne, mais ce n'est qu'en 1784 que les « vrais » cavaliers, conscients de leur statut, permirent aux dragons de s'appeler eux-mêmes « cavalerie ».

L'autre grande innovation de la cavalerie légère fut l'introduction de régiments de hussards. L'inspiration était d'Europe de l'Est, notamment de la Pologne et de la Hongrie, où les traditions asiatiques de cavaliers très mobiles et escarmoucheurs avaient longtemps été dominantes. Bien que certains hussards polonais aient évolué en troupes de choc lourdes, le gros de leur cavalerie s'accrochait encore aux habitudes orientales. Sous les ordres d'Étienne Batory et de Jean Sobieski, le poids de l'action fut porté par 100 nuées de cosaques, de pancernes et de Valaques polonais. Les pancerni ont été appelés ainsi en raison de l'élément principal de l'équipement, le pancerze, un mot vieux polonais signifiant cotte de mailles, par opposition à l'armure de plaques. La chemise en maille avait généralement une capuche attachée et les cavaliers portaient également des pantalons amples et des bottes, et étaient armés d'arcs et de pistolets. Sous Sobieski, lors de la bataille de Vienne, en 1683, les pancerni étaient pratiquement impossibles à distinguer du cheval turc et devaient porter des torsades de paille autour de leurs bras et de leurs épaules. Les Valaques ne portaient aucune armure et se distinguaient principalement par leurs chapeaux de fourrure et leurs manteaux jusqu'aux cuisses. Eux aussi utilisaient l'arc comme arme principale.

Les cavaliers légers hongrois avaient été utilisés dès le milieu du XVe siècle par Matthias Corvinus (1458-1490). Il ordonna que tous les dix ménages de la petite noblesse fournissent un

soldat à cheval pour le service dans le pays ou à l'étranger. Mais ceux-ci ne pouvaient être mobilisés qu'en temps de guerre et ne devaient pas servir pendant plus de trois mois. Le gros de l'armée de Matthias était composé de mercenaires hussites. Au début du XVII^e siècle, l'empereur commença à lever des régiments semi-permanents de cavalerie légère magyare, et en 1688, certains d'entre eux furent mis sur une base permanente. Les Français ne tardent pas à suivre l'exemple impérial. En 1635, Richelieu leva une petite unité de ce qu'on appelait la « cavalerie hongroise », et en 1692, le premier officier hongrois à être détaché au service européen, le colonel George Rattky, rejoignit l'armée française et, après la bataille d'Héchstadt (1703), prit le commandement de 300 hussards qui combattaient auparavant pour l'Électeur de Bavière. En 1704, il y avait quatre régiments, auxquels s'étaient ajoutés trois autres régiments au milieu du siècle. En Prusse, les premiers hussards régulièrement payés apparurent en 1721 et ils furent considérablement augmentés par Frédéric le Grand. En 1786, il y avait environ 15 000 hussards, peut-être 10 % de l'armée entière.

Les opinions sur leur bien-fondé divergeaient considérablement. Un soldat de fortune français, de la Colonie, au début du XVIII^e siècle, les décrivait comme « à proprement parler, rien que des bandits à cheval ». Mais, presque en même temps, le maréchal de Villars se sentit obligé de dire qu'il n'y a pas de troupes qui serviront avec plus de courage en face d'un plus grand danger, ou qui résisteront à un feu plus lourd ou à des pertes plus sévères en hommes et en chevaux. Il n'y en a jamais eu de soldats meilleurs que ceux-ci. Plût à Dieu que notre propre cavalerie eût un tel esprit. Dans la plupart des armées, ils ont adopté un rôle classique de cavalerie légère. De la Colonie écrit à propos des hussards autrichiens : « Il est impossible de les combattre formellement, car bien qu'ils puissent, lors de l'attaque, présenter un front solide, l'instant d'après, ils se dispersent au grand galop, et au moment même où l'on pourrait croire qu'ils sont entièrement mis en déroute et dispersés, ils réapparaîtront, formés comme auparavant. » Trente ans plus tard, le Père Daniel donne une excellente description de leur équipement et de leurs capacités :

« Les armes du hussard sont un grand sabre incurvé, ou à lame droite et une variété encore plus grande... [qui sont] pour sabrer à droite et à gauche et pour frapper vers le bas. Certains, en plus du sabre, portent une longue épée mince qu'ils... lieu... le long des flancs des chevaux de la poitrine à la croupe ... à utiliser pour cracher l'ennemi... Quand ils les emploient, ils posent la crosse contre le genou. On fait bon usage de cette milice en petits groupes pour effectuer des reconnaissances, pour former l'avant-garde et l'arrière-garde, pour couvrir les groupes de fourrage ou pour les raids, car ils sont très légers et mobiles. Cependant, ils ne peuvent pas tenir tête à des escadrons en ordre de bataille. »

Cela n'a pas toujours été le cas, en fait. Frédéric le Grand, toujours soucieux de maximiser la valeur de choc de sa cavalerie, ordonna carrément que « dans la bataille, nous exigeons de nos hussards qu'ils rendent les mêmes services que les cuirassiers et les dragons ». En fait, c'est dans leur rôle d'origine que les vrais hussards ont eu le plus grand impact sur les campagnes de Frédéric, bien que cette fois en se battant contre lui. Pendant la Guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) Marie-Thérèse réussit, dans un appel émouvant, à persuader les Hongrois de se battre de tout cœur avec elle. Bientôt, il y eut au moins 20 000 cavaliers rangés contre les Prussiens, beaucoup d'entre eux opérant en petites bandes indépendantes errant loin derrière les lignes de Frédéric. Il a lui-même donné de nombreux témoignages de leurs activités perturbatrices. Se référant aux opérations en Bohême, en 1742, il écrit :

« Les troupes légères de l'ennemi opéraient avec une telle activité et un tel succès, que tout approvisionnement en nourriture fut coupé et, pendant des semaines, l'armée prussienne resta sans nouvelles de Prague... Les troupes hongroises... coupent toutes les communications. .. Les Prussiens... n'osent pas s'aventurer hors du camp, et quand on essayait de faire une reconnaissance, on devait presque toujours subir des pertes certaines. Finalement, les hommes d'armes du XIV^e siècle. L'armée royale, prise au camp, incapable d'obtenir du fourrage et sans aucun ravitaillement, fut obligée de se retirer par la même route qu'elle avait prise en entrant en Bohême. »

Cavalerie et noblesse

Il devrait déjà être clair que le déclin des obligations féodales, même s'il a nécessité la croissance des attitudes professionnelles parmi la soldatesque médiévale, ne signifiait pas nécessairement que les nobles cessaient de servir dans les armées royales. Tant qu'ils étaient assurés que la propriété de leurs domaines n'était pas légalement subordonnée à leur entrée en guerre lorsqu'ils étaient convoqués, beaucoup d'entre eux étaient heureux de se plier à leur amour-propre et d'exhiber leurs armes et leur équipement luxueux les uns devant les autres. Et pour les petits nobles, la guerre était plus qu'un simple exhibitionnisme. La consolidation des domaines privés et l'accroissement de la primogéniture de la guerre et de l'État de 1494 à 1797 produisirent toute une série de fils cadets cherchant désespérément un moyen de faire fortune. L'éthique aristocratique interdisait des activités aussi viles que le commerce et l'industrie, et le service militaire restait presque le seul débouché. Au pire, ils seraient payés, et si les choses se passaient bien, ils pouvaient s'attendre à un riche butin ou à se distinguer dans la bataille au point d'être portés à l'attention du roi et récompensés par l'une des charges ou l'un des domaines qu'il avait reçus. La biographie suivante d'un chevalier que Froissart a rencontré, dans les années 1350, montre à quel point les considérations financières étaient importantes pour ces soldats errants :

« La première fois que j'ai porté les armes, c'était sous le captal de Buch à la bataille de Poitiers ; par bonheur, j'ai fait ce jour-là trois prisonniers, un chevalier et deux écuyers, qui m'ont payé, l'un avec l'autre, 4000 francs. L'année suivante, j'étais en Prusse avec le comte de Foix... [puis je me joignis] au roi de Navarre à sa solde ... En Picardie.... Nous avons pris de nombreuses villes et châteaux... [et] étaient maîtres du pays et des rivières, et gagnaient de très grosses sommes d'argent. [Plus tard] nous avons rejoint le roi d'Angleterre et ses enfants... [mais] le traité de paix étant conclu, il était nécessaire pour tous les hommes d'armes et les compagnies libres... pour évacuer les forteresses ou les châteaux qu'ils détenaient. Un grand nombre de personnes étaient rassemblées, avec beaucoup de pauvres compagnons qui avaient appris l'art de la guerre sous différents commandants... Et ils dirent entre eux que, bien que les rois eussent fait la paix ensemble, il était nécessaire qu'ils vivent... [Nous nous joignîmes au roi de Bourgogne et] la bataille [de Brignais] fut d'un grand avantage pour les compagnons car ils étaient pauvres, et ils s'enrichirent par de bons prisonniers, et par les villes et les châteaux qu'ils prirent. »

Néanmoins, si les armées deviennent plus centralisées et de plus en plus dépendantes du trésorier royal, cette professionnalisation, notamment au sein de la cavalerie, n'implique pas nécessairement le recours à de nouveaux groupes sociaux. Se référant à l'armée des Valois de 1521, Blaise de Monluc raconte comment il rejoignit pour la première fois l'une des compagnies d'ordonnance : « Je fus bientôt mis à la place d'un archer dans la compagnie [de Lescun], une place de grande réputation en ce temps-là, il y avait à cette époque plusieurs seigneurs et de grands personnages qui montaient en troupes, et deux ou trois hommes qui étaient archers dans cette... Même si les archers à cheval étaient considérés comme ayant un rôle très secondaire par rapport à celui du lancier proprement dit, ou homme d'armes, il n'était en aucun cas *infra dig* pour un noble de servir en tant que tel.

Un incident antérieur, lors du siège de Pavie, en 1509, renforce cette identification de la cavalerie et de la noblesse, et donne également un autre exemple de la façon dont les cavaliers estimaient que leur statut définissait la manière dont ils devaient se battre. À un moment donné de la bataille, il a été suggéré, non sans raison, que la cavalerie française devrait mettre pied à terre pour aider à prendre d'assaut une brèche. Le chevalier de Bayard est consterné : « Considère l'Empereur comme juste et raisonnable de risquer tant de noblesse avec son infanterie... qui n'avait pas leur honneur, comme nous, messieurs ? Les hommes d'armes allemands de Maximilien étaient tout aussi indignés. L'un de leurs porte-parole plaida qu'« ils n'étaient pas de ceux qui allaient à pied, ni pour s'engager dans une brèche, leur véritable domaine étant de se battre comme des gentilshommes à cheval ». La cavalerie allemande, en effet, conservait un aspect particulièrement féodal. Le passage de l'épée et de la lance au pistolet avait signifié que l'écuyer ou batman de l'homme d'armes

pouvait également être incorporé dans le corps principal des cavaliers, étant généralement admis que n'importe quel imbécile pouvait desserrer un verrou. Néanmoins, le cheval allemand apparaissait toujours comme nobles et serviteurs, le premier étant payé en fonction de la taille de sa suite. Plus à l'est, cet aspect féodal a persisté encore plus longtemps. En Pologne, en 1794, lors de la révolte de Kosciuszko, des régiments de cavalerie nationale sont organisés. Ils combattirent sur deux rangs ; En face se trouvaient les nobles et les nobles portant des lances et portant le distinctif czapka ; Dans la deuxième ligne se trouvaient les soldats ordinaires, généralement les locataires des lancers, et ceux-ci servaient d'écuyers, équipés d'une carabine et portant un chapeau de hussard souple de qualité inférieure.

À cette époque, d'autres pays d'Europe ne pouvaient pas se vanter d'avoir un tel contingent de nobles authentiques dans leurs rangs. La taille même des armées aux XVIIe et XVIIIe siècles signifiait que la majeure partie de la soldatesque devait être trouvée parmi les groupes sociaux inférieurs. Il n'y avait plus de commentateur militaire susceptible de faire remarquer, comme le fit de La Noue, en 1585, qu'« il est curieux que les Français [...] continuent toujours d'attaquer sur un seul rang. C'est parce qu'aucun chevalier ou noble ne peut souffrir qu'un autre chevauche devant lui. Il n'était pas non plus susceptible de douter de l'opportunité d'armer la cavalerie de pistolets, sous le motif du même auteur qu'on ne pouvait guère s'attendre à ce que des gentilshommes chargent et dégagent les leurs alors que leurs serviteurs étaient si peu fiables. Cependant, bien que la composition de la cavalerie ait radicalement changé, les traditions aristocratiques sont restées. Bien que les zones d'attraction pour les rangs inférieurs aient été étendues, les officiers étaient toujours recrutés parmi la noblesse. En Prusse, en Espagne, en Autriche-Hongrie, en France et en Angleterre, le corps des officiers restait l'apanage de la petite noblesse et de la petite noblesse. En Prusse, par exemple, Frédéric le Grand poursuivit la politique de son père et « le corps des officiers de chaque régiment fut purgé des hommes dont le comportement ou la naissance n'étaient pas compatibles avec la vocation d'hommes d'honneur, et depuis lors, le sens de la décence des officiers les obligeait à n'accepter comme compagnons que des gentilshommes irréprochables ». En France, en 1764, le marquis de Crénolles exprime des sentiments identiques : « La noblesse a ses privilèges qui ne peuvent être violés sans troubler l'ordre social. Le plus réel qui reste est le service militaire ; L'un est fait pour l'autre. Lorsque des sujets destinés à un autre type de service prennent la place de gentilshommes, c'est une contravention à la règle.

Les siècles qui ont précédé la Révolution française n'ont pas été une période d'innovations militaires significatives. Malgré les réactions de Guicciardini à l'apparition d'une artillerie plus efficace, une fois le choc initial surmonté, il est devenu clair qu'il y avait encore un rôle pour la cavalerie sur le champ de bataille tant qu'elle cessait de charger tête baissée dans l'artillerie entièrement équipée ou l'infanterie intacte. Colin avait tout à fait raison lorsqu'il observait que « près de mille ans ont été nécessaires avant que l'invention de la poudre à canon ne transforme vraiment la guerre ». Dans cette mesure, la domination aristocratique continue de l'armée et leur insistance sur la prééminence de la cavalerie dans la guerre n'étaient pas absolument en contradiction avec le bon sens tactique. Pourtant, ce point mérite d'être souligné, car ces années ont vu se former une contradiction fatale au sein des sociétés européennes. Parce que l'art de la guerre a été relativement stagnant pendant si longtemps, l'aristocratie a pu s'enterrer dans l'armée et continuer à façonner ses doctrines en fonction des préceptes de leur passé chevaleresque où, croyait-on, l'homme à cheval, la charge pêle-mêle et les rencontres au corps à corps avaient été décisifs. Pourtant, le monde extérieur était en train de changer. De nouvelles classes arrivaient à l'avant-plan et les premières mesures étaient prises qui révolutionneraient la productivité humaine. À la fin du XVIIIe siècle, les techniques de production de masse et de métallurgie ont permis de produire des armes de précision en grandes quantités. Pourtant, le corps des officiers était à l'écart de ces développements, de plus en plus, en fait, à mesure que le pouvoir économique réel passait entre d'autres mains. Alors que l'expérience scientifique, les méthodes de production et l'investissement industriel ont tous accéléré le développement d'armes d'une puissance

dévastatrice, les élites militaires se sont complètement fermées et une aristocratie atrophie s'est penchée sur des souvenirs glorieux et les règles apparemment immuables de la guerre. Pendant des centaines d'années, ils ont à peu près réussi à donner l'impression qu'ils savaient ce qu'ils faisaient. Le XIXe siècle en a fait réfléchir plus d'un, tandis que la Première Guerre mondiale a démenti la possibilité d'une compétence même amateur. Cette histoire sera racontée plus tard, mais il est important de se rendre compte à ce stade à quel point les attitudes ultérieures ont été enracinées dans la survivance des liens traditionnels entre l'armée et l'aristocratie. Le haut commandement britannique n'a pas envoyé la cavalerie à la bataille de la Somme parce que quiconque avait logiquement prouvé qu'elle n'avait pas la moindre chance. Il l'a envoyée comme un acte de foi aveugle, parce que des siècles de tradition abrutissante ont dit que les cavaliers étaient les maîtres du champ de bataille, l'incarnation physique d'attributs aussi nobles que le panache, le courage et l'honneur. Les mitrailleurs n'en avaient cure...

Chapitre 6 : Au-delà de l'Europe 1096 à 1800

Arabes et Turcs

En 622, sous le prophète Mahomet, les Arabes ont fait irruption hors de la péninsule arabique, poussés à chercher de nouveaux pâturages par l'aridité croissante de leur patrie d'origine. Pour des raisons qui sont loin d'être claires, de petites forces arabes ont été en mesure d'infliger des défaites décisives à des armées perses et autres armées beaucoup plus grandes. Dans les premières batailles, comme celle de Badr en 624, ils n'avaient pas de cavalerie du tout. Leur mobilité provenait des chameaux, qu'ils descendaient pour combattre – une tactique utilisée par les Nabatéens lors du siège de Jérusalem en 67 après JC – et de leur succès sur le terrain grâce à la ferveur religieuse et à une ligne de bataille solide. En l'espace de dix ans, cependant, ils en étaient venus à apprécier l'importance d'une véritable arme montée et utilisaient les chevaux capturés pour constituer une force de cavalerie substantielle. Les cavaliers ont joué un rôle central dans des batailles telles que Yarmouk (636), Siffin (636) et Quadissiya (637). Les chameaux, cependant, ont continué à être importants. Pendant de nombreuses années, ils ont été la monture standard lors de la marche, remplissant exactement la même fonction que les palefrois des chevaliers européens.

Les cavaliers occupaient également la même position politique et sociale privilégiée que le chevalier européen. Alors que les Arabes avançaient en Égypte, en Syrie et en Perse, ils s'emparaient de vastes domaines pour eux-mêmes. L'étendue même de l'empire les a forcés à autoriser des recrues non arabes dans leurs armées. De tels guerriers devaient adopter la vraie foi et, plus important encore, n'étaient pas autorisés à monter à cheval. C'était une grande source de griefs pour les *mawali*, comme on les appelait. Il est intéressant de noter que l'une des accusations les plus véhémentes des Arabes contre le rebelle al-Mukhtar, vaincu en 687, était qu'il avait donné à ses disciples *mawali* des chevaux à monter. Sous les Omeyyades (659-750) et les Abassides (750-1258), cependant, on fit de plus en plus usage à la cavalerie mercenaire non arabe.

Les tactiques et l'équipement musulmans n'ont pas beaucoup changé au cours des siècles. Une formation de combat typique des Omeyyades a été composée de trois lignes. Dans les premiers rangs se trouvaient l'infanterie armée d'épées, dans le second les lanciers à cheval et à l'arrière les archers à cheval. Cette formation était également divisée en trois blocs distincts, comprenant un centre et deux ailes puissantes. Il y avait aussi une avant-garde de tirailleurs et une arrière-garde pour protéger les bagages et les fournitures. L'ensemble de la formation quintuple était connu sous le nom de *ta'biya*. La même organisation de base a été conservée par les Abassides, avec deux modifications importantes. La composante d'infanterie disparut presque complètement et les lignes de cavalerie furent faites plus flexibles. À l'époque du Prophète et des califes omeyyades, les cavaliers formaient trois blocs solides, mais à partir du règne de Marwan II, ceux-ci ont été divisés en de nombreuses unités plus petites, connues sous le nom de *karadis*.

Leurs armes étaient l'épée, la lance et l'arc. Les Arabes eux-mêmes étaient des archers indifférents, mais à partir du début du IX^e siècle, ils ont fait un usage croissant des mercenaires turcs dont la tactique était basée sur des charges impétueuses et des retraites au cours desquelles trois ou quatre flèches étaient lancées en succession rapide. Parlant des armées sarrasines, celles d'Égypte et de Syrie, l'empereur byzantin Léon a noté que « leur seul espoir de victoire est basé sur les flèches ». Mais sous l'influence de leurs trésoriers arabes, les Turcs acquérèrent également une maîtrise de la tactique de choc et furent tout à fait capables, au bon moment, de se rapprocher de leur ennemi avec la lance ou l'épée. La plupart portaient une sorte d'armure, soit le cuir turc

d'origine, soit des cuirasses et des casques en métal. La plupart portaient également un bouclier rond et tous les Turcs montaient avec des étriers. Parfois, les lanciers et les archers étaient rangés en unités distinctes et à d'autres occasions, la distinction principale était entre les différents types de lanciers. Dans la plupart des batailles, les commandants et autres officiers de haut rang portaient une armure très élaborée, composée parfois de deux cuirasses et d'une protection complète pour le dos et les membres. Il est intéressant de noter que cet équipement était connu sous le nom de *fanniir*, un mot qui signifiait littéralement « four ». Certaines sources semblent indiquer que des escadrons entiers étaient parfois équipés de cette façon. Léon a écrit que les Sarrasins « ont copié les Romains dans la plupart des pratiques militaires, à la fois en armes et en stratégie. Comme les généraux impériaux, ils faisaient confiance à leurs lanciers postaux... [Mais], cheval pour cheval et homme pour homme, les Byzantins étaient plus lourds et pouvaient faire tomber les Orientaux lorsque le choc final arrivait. Décrivant une invasion musulmane de l'Inde, en 1192, l'historien Minhaj-i-Siraj a observé qu'il y avait un nombre important de cavaliers lourds présents. À cette occasion, cependant, ce sont les archers à cheval qui ont pris le plus de crédit pour la victoire. À la bataille de Tarain, « les cavaliers légers sans armure furent divisés en quatre divisions de 10 000 hommes, et reçurent l'ordre d'avancer et de harceler l'ennemi de tous les côtés... avec leurs flèches. Lorsque l'ennemi rassemblait ses forces pour attaquer, elles devaient se soutenir mutuellement et charger à toute vitesse. C'est par cette tactique que les infidèles ont été battus.

L'influence turque est également évidente dans les armées de Mahmud de Ghazni, un dirigeant qui s'est débarrassé de la suzeraineté du calife en 999. Au cours de trois grandes batailles contre les Abassides, Merv (999), les Turcs transoxianes, Baikh (1007) et une confédération hindoue, Peshawar (1009), ainsi que de nombreux raids de pillage à grande échelle, il se tailla un empire substantiel. Lors d'une bataille contre les hindous, Mohammed al' Utbi a écrit que « ligne avançant ligne contre ligne, tirant leurs flèches les unes contre les autres comme des garçons échappés de l'école, qui à la même heure tirent sur une cible pour s'entraîner ». Mais Mahmoud était tout aussi conscient de la nécessité de la charge décisive. Beaucoup de ses cavaliers étaient également armés de lourdes masses et après avoir adouci les lignes ennemies, en avançant à tour de rôle par escadrons de 500 et en tirant leurs flèches, tout le corps de cavalerie chargeait en avant.

Le système militaire musulman s'est montré à un avantage considérable pendant les croisades (1096-1270), lorsque les chevaliers européens ont prouvé eux-mêmes constamment incapables d'égaler leurs tactiques insaisissables. Les croisés ont combattu les armées turques et arabes et ont été battus à plate couture par les deux. Parmi les défaites notables, citons les batailles de Dorylée (1097), Carrhes (1104), Hattin (1187), Acre (1190) et Mansourah (1250). Le premier contact entre croisé et musulman en rase campagne remonte à juin 1097. L'expérience a été traumatisante. Guillaume de Tyr a laissé un récit basé sur des entretiens avec de nombreux survivants :

« Les escadrons turcs attaquèrent immédiatement notre armée, lançant une grande nuée de flèches qui tombèrent du ciel comme de la grêle. La première douche... à peine tombée, qu'un second, tout aussi lourd, le suivit... Nos soldats avaient... de voir leurs chevaux tomber tout le temps sans pouvoir faire quoi que ce soit pour les protéger. . . Ils essayaient de repousser leurs ennemis en les chargeant de glaives et de lances. L'ennemi . . . n'a pas pu résister à ce genre d'attaque et s'est immédiatement retiré pour l'éviter. Nos hommes ne trouvèrent donc personne pour s'opposer à eux et, échouant dans ce qu'ils avaient essayé de faire, ils furent obligés de se replier dans le corps principal de notre armée. Alors qu'ils battaient ainsi en retraite... les Turcs rassemblaient rapidement leurs forces et commençaient à envoyer une autre pluie de flèches pleuvoir. »

Carrhes était pratiquement une répétition de la défaite de Crassus il y a plus de onze cents ans. Les croisés, toujours confiants avec arrogance de leur supériorité innée sur les « païens », laissèrent leur infanterie, notamment les archers, derrière eux et n'avaient donc aucun moyen de tenir les archers à cheval turcs à distance. À un moment de la bataille, ils ont été encerclés de tous les côtés. Comme l'a écrit Fulcher de Chartres, qui était présent ; « Écrasés les uns contre les autres, comme des

moutons enfermés dans un repli, nous avons été enfermés par les Turcs de tous côtés. » La force n'a été sauvée de l'anéantissement complet que par l'arrivée opportune de renforts qui ont pu prendre les Turcs sur le flanc et les chasser du terrain. Carrhes était à nouveau un exemple classique de la tactique musulmane. Cette fois, ils tentèrent les croisés de charger et restèrent juste hors de portée de leurs lances jusqu'à ce qu'ils voient que les chevaliers et les chevaux étaient complètement épuisés. Puis ils se retournèrent pour faire face à leurs poursuivants et, avec l'aide de nouveaux renforts, les taillèrent en pièces.

À la bataille de Hattin, les croisés furent de nouveau pris en marche, leurs problèmes étant aggravés par un manque désespéré d'eau. La tactique musulmane n'avait pas changé du tout. Une source chrétienne contemporaine donne une excellente image, à peine différente du récit de Guillaume de Tyr, bien que près de cent ans se soient écoulés. « Les infidèles... étaient un problème constant. Lorsqu'ils sont chargés, ils ont l'habitude de voler et leurs chevaux sont plus agiles que tous les autres dans le monde... Quand ils voient que tu as cessé de les poursuivre, ils ne fuient plus, mais retour sur vous ... Le Turc, quand vous faites demi-tour après l'avoir chassé, vous suit jusqu'à la maison sans une seconde de retard, mais il volera de nouveau si vous vous retournez contre lui. » Une fois de plus, les forces de Saladin réussirent à encercler les chrétiens désespérés et, une fois de plus, elles furent progressivement réduites en pièces dans une série de salves, de charges rapides et de retraites. Un historien arabe, Imad ad-Din, a trébuché sur des métaphores élaborées alors qu'il s'efforçait de donner le crédit dû aux vainqueurs : « Les arcs bourdonnaient et les cordes de l'arc chantaient, les lances souples des guerriers dansaient, dévoilant les épouses de la bataille, les lames blanches apparaissaient nues hors du fourreau parmi la foule, et les lances brunes paissaient sur des entrailles... Pas même une fourmi n'aurait pu s'échapper et [les croisés] n'ont pas pu se défendre en chargeant. Ils brûlaient et brillaient dans une fermentation frénétique. Lorsque les flèches les ont abattus, ceux qui avaient semblé être des lions semblaient maintenant comme des hérissons. »

Même lors de l'avant-dernière septième croisade (1248-1254), la tactique de base des deux camps resta inchangée. Une remarque en passant de Simon, seigneur de Joinville, est un résumé révélateur de l'attitude des Européens en ce sens qu'ils estimaient toujours que la charge tous azimuts était la méthode de guerre « honorable ». Parlant d'un incident mineur à la bataille de Mansourah, dans lequel Joinville et ses compagnons l'emportèrent, il insista : « Vous devez comprendre que c'était un grand fait d'armes, car personne n'a tiré d'arc ou d'arbalète. C'était un combat au corps à corps avec des masses et des épées entre les Turcs et nous, avec les deux côtés inextricablement enchevêtrés. Telle était la base psychologique de la guerre des croisés. Les armes à projectiles étaient l'artifice des lâches, et le vrai chevalier ne pouvait chercher un combat honorable qu'assis face à face avec son ennemi. Dans ce contexte, il n'est guère surprenant que les croisés aient été contraints de succomber à la pression musulmane. On peut soutenir que toute leur situation en Syrie et en Palestine était stratégiquement intenable. Probablement la flexibilité la plus ouverte d'esprit et la volonté de modifier leurs tactiques pour correspondre à celles de l'ennemi n'auraient pas pu retarder longtemps le résultat final. Ce qui est certain, c'est que la conviction du chevalier en armure de sa propre toute-puissance, même en face d'un ennemi qui se concentrait entièrement sur le fait de se tenir à l'écart de son chemin, était une garantie certaine d'impuissance militaire.

Le tableau n'est cependant pas complètement unilatéral. Certains commandants occidentaux ont réussi, parfois plus par chance que par jugement, à remporter des victoires temporaires sur le champ de bataille. Trois leçons principales ont été tirées, bien qu'elles aient toutes été oubliées à maintes reprises. La première était l'utilisation d'armes à missiles. Le roi Baudouin, en 1119, remporta une victoire nette à la bataille de Hattin lorsqu'il soutint ses chevaliers avec trois corps d'infanterie puissants, principalement armés d'arbalètes, qui étaient capables de tenir les musulmans à distance et de créer une telle confusion que sa propre cavalerie fut capable d'effectuer une charge réussie. Lors de la bataille de Jaffa, en 1192, Richard Ier d'Angleterre utilisa l'infanterie comme noyau de sa force. Ses lignes étaient composées de lanciers, agenouillés devant, leurs lances pointées vers l'ennemi, soutenus par une seconde ligne d'arbalétriers. Chacun de ces derniers avait

un deuxième homme à ses côtés pour maintenir ses arcs constamment chargés. Derrière eux se trouvaient à peine une cinquantaine d'hommes d'armes à cheval, bien que ceux-ci, une fois de plus, aient été en mesure de lancer une charge efficace sur l'ennemi désorganisé. La ligne était également renforcée par une clôture basse de piquets de tente devant les lanciers, tandis que les boucliers de ces derniers offraient une protection supplémentaire. Rien de tout cela n'est nouveau pour nous, bien sûr. On a déjà vu comment la combinaison d'armes à missiles et de barrières physiques est l'un des contre-moyens les plus efficaces à la cavalerie. Néanmoins, il faut reconnaître à Richard le mérite d'avoir été l'un des premiers commandants d'Europe de l'Ouest à réaliser son potentiel, bien que l'on soit en droit de se demander si les instincts « chevaleresques » n'auraient pas pu s'avérer trop forts s'il avait eu une forte force de chevaliers à portée de main. Car même si son propre sens tactique était resté intact, il aurait peut-être été incapable d'étayer son jugement face à la bravade fanfaronne des hommes d'armes.

La deuxième leçon nous ramène plus de mille ans en arrière. Marc-Antoine n'avait réussi à extirper ses forces d'une autre Carrhes qu'en maintenant la discipline la plus stricte, en ne permettant pas aux traînards de s'engager et en refusant la permission de sorties imprudentes contre l'ennemi en vol stationnaire. Les plus perspicaces parmi les croisés se rendirent également compte de la nécessité de telles précautions. Les statuts des Templiers comprenaient une ordonnance stricte selon laquelle aucun cavalier ne devait jamais quitter les rangs, sauf pour regarder son cheval, ou pour aller au secours d'un chrétien en danger immédiat. Tout chevalier qui rompait sa formation pour toute autre raison devait être expulsé de l'Ordre. Richard Cœur de Lion a montré un souci similaire de maintenir l'ordre le plus strict lors de ses déplacements. Un historien arabe, Boha-ed-din, a décrit la marche d'Acre à Arsouf, en 1191 :

« L'ennemi se déplaçait en ordre de bataille : son infanterie marchait entre nous et sa cavalerie, restant aussi plate et ferme qu'un mur... L'infanterie fut divisée en deux moitiés : l'une marchait de manière à couvrir la cavalerie, l'autre se déplaçait le long de la plage et ne prenait pas part aux combats, mais se reposait. Quand la première moitié s'est lassée, elle a échangé sa place avec la seconde et a eu son tour de repos. Les musulmans envoyèrent des volées de flèches de tous côtés, s'efforçant d'irriter les chevaliers et de les inquiéter pour qu'ils quittent leur rempart d'infanterie. Mais ce fut en vain : ils gardèrent admirablement leur sang-froid et continuèrent leur chemin sans se presser le moins du monde. »

Lorsque Richard s'est approché d'Arsouf, cette discipline s'est effondrée pendant un certain temps, mais dans le. La preuve de la bataille qui s'ensuivit fut que certains des chevaliers avaient au moins appris une troisième leçon importante sur les tactiques de choc de la cavalerie. Bien qu'ils se soient séparés de la colonne dans une poursuite précipitée des Turcs qui rôdaient autour de leur flanc, à cette occasion, ils n'ont pas continué jusqu'à ce que les hommes et les montures soient épuisés. Dès qu'ils eurent dispersé l'ennemi, ils s'arrêtèrent pour se regrouper et lancèrent ensuite deux autres charges compactes.

L'une des façons dont les systèmes militaires musulmans et chrétiens ont montré de grandes similitudes était l'existence d'une propriété foncière féodale pour permettre le déploiement de grandes forces de cavalerie. Les premières forces arabes avaient été basées autour des regroupements de tous les membres des tribus libres et étaient connues sous le nom de *muqdatila*. En l'espace d'une centaine d'années, beaucoup de ces guerriers ont commencé à acquérir des attachements locaux dans les régions conquises et ont commencé à résider en permanence sur des domaines accordés par le gouvernement. Sous les Abassides, cette aristocratie militaire primitive a perdu sa fonction originelle et il y a eu l'émergence d'une économie essentiellement de paix basée sur l'agriculture et le commerce. La propriété foncière cessa d'être un arrangement militaire et les armées furent de plus en plus composées de mercenaires turcs, résidant en garnison et payés par les revenus de l'État. En 850, cependant, ces mercenaires avaient pratiquement pris le contrôle du califat et étaient assez puissants pour faire ou défaire les dirigeants individuels. Leur influence fut profondément perturbatrice et, dans la seconde moitié du IXe siècle, l'administration et l'économie

s'effondrèrent progressivement. L'État n'avait plus les revenus nécessaires pour payer ses soldats en espèces et l'ancien système de soutien aux officiers par des concessions de terres, connu sous le nom d'*igta*, revint sur le devant de la scène. Ils différaient des premiers domaines arabes, et de la pratique européenne, en ce sens qu'ils n'étaient remis que pour une période de temps limitée. De plus, les détenteurs d'*igta* ont été fréquemment déplacés d'un domaine à l'autre pour essayer d'empêcher la croissance des aspirations héréditaires. De tels fiefs militaires étaient également très importants en Égypte et en Syrie pendant la période ayyoubide, initiée par Saladin. Le noyau des armées de ce dernier était composé de chevaliers turcs et kurdes et de leurs serviteurs. Ceux-ci ont été divisés en quelques grands propriétaires terriens avec leurs propres armées d'esclaves et un nombre beaucoup plus grand de nobles mineurs, connus sous le nom d'*al-halka al-khassa*. Enfin, certains des esclaves personnels du sultan, ou *mamiiks*, avaient leurs propres fiefs, une situation quelque peu analogue à celle des *ministeriales* allemands. Encore une fois, des tentatives ont été faites pour limiter les droits du chevalier sur ces domaines et généralement ils n'ont reçu que les revenus de ceux-ci, plutôt que la terre elle-même, et souvent ils n'avaient droit qu'à une partie de ces revenus.

Le système *mamluk* offre un autre parallèle fascinant avec l'expérience européenne ultérieure. En 1250, ces soi-disant esclaves avaient suivi l'exemple des mercenaires du calife étaient assez puissants pour nommer des sultans fantoches, ainsi que pour avoir obtenu des droits dans tous les grands domaines. La dynastie Bahrite, jusqu'en 1382, et celle des Circassiens, jusqu'en 1517, étaient complètement sous l'emprise des chevaliers *mamluk*. Pourtant, le pouvoir même de ces chevaliers a complètement sapé la résilience du système militaire égyptien. Isolés du reste de la société et du monde extérieur, les *mamluks* sont devenus une élite militaire sclérosée avec sa propre éthique aristocratique qui défendait les vertus des modes de combat traditionnels aux dépens des développements modernes. Il s'agissait en effet de cavaliers légers de première classe, utilisant la combinaison orientale séculaire de l'arc, de l'épée et de la lance. Mais lorsque ces soldats se sont heurtés aux armées ottomanes, l'une des rares en dehors de l'Europe à s'appuyer fortement sur les armes à poudre, ils se sont retrouvés dans une situation très désavantageuse. Pourtant, tout comme le corps des officiers de l'Ouest du XIXe et du début du XXe siècle, les *mamluks* refusaient de reconnaître que les armes à feu avaient modifié l'ancien équilibre sur le champ de bataille. Jusqu'à la fin, ils ont continué à insister sur le fait que les anciennes méthodes, *fursiya* (entraînement à l'équitation et exercices avec la lance et l'arc) et la confiance en soi et la supériorité innée qui découlent de la maîtrise de tels exercices, devaient suffire. Un historien *mamluk* a donné une définition de *furstya* qui pourrait bien avoir été écrite par un officier de cavalerie européen du XIXe siècle :

« C'est quelque chose de différent de la bravoure et de l'intrépidité, car l'homme courageux renverserait son adversaire par la force du courage, tandis que le cavalier est quelqu'un qui manie bien son cheval dans sa charge et dans sa retraite, et qui sait ce dont il a besoin en ce qui concerne son cheval et ses armes et la disposition de tout cela de manière à ce qu'il puisse suivre les règles connues et établies parmi les peuples de cet art. »

Mais c'était là que le bât blessait. Les « règles connues et établies » avaient changé. L'art traditionnel des *mamluks*, aussi excellent soit-il, avait peu de valeur face aux batteries ottomanes massives ou aux salves disciplinées des arquebusiers janissaires. Mais ils n'osent pas l'admettre, de peur que cela ne sape leur suprématie au sein de la société dans son ensemble, basée sur leur rôle d'élite militaire. Ils ont continué à considérer les armes à feu comme des armes déshonorantes, ne convenant qu'à des lâches et sans rapport avec la « vraie » guerre ou un combat « loyal ». En 1495, un jeune sultan, an-Nasir Abi as-Sa'adat, essaya d'introduire son propre corps d'arquebusiers esclaves noirs. L'aristocratie *mamelouke* était consternée. L'un d'entre eux, Ibn Ilyas, a écrit à propos d'une première manifestation : « Les esclaves noirs tiraient devant lui [et toute la manifestation ressemblait] à celle d'un gouverneur d'un sous-district. Il a déshonoré l'honneur du royaume. Les *mamelouks* furent donc vaincus à maintes reprises jusqu'à la débâcle finale de Marj

Dabiq, en 1516, qui annonça l'effondrement final de l'empire. Jusqu'à la fin, ils protestèrent que toute l'affaire était injuste et qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion de montrer ce que la vraie cavalerie pouvait faire à cause des canons maudits. Après une défaite, un émir écrivit : « [Si nous avions pu nous adonner] à la perforation et au coup d'épée, nous les aurions emmenés jusqu'au dernier homme, car les Ottomans n'ont pas de détermination et pas d'autre pouvoir que celui de pouvoir tirer avec des armes à feu et quand le tir s'arrête et qu'il ne reste plus que l'épée et la lance, ils sont incapables de faire quoi que ce soit. »

Les Turcs ottomans, dont l'empire a été fondé par Osman, en 1299, étaient également un ennemi redoutable pour les Européens. Dans cette compétition, cependant, ils n'avaient pas le monopole des armes à poudre et leur rôle global n'était nulle part aussi important qu'en Égypte et en Syrie. Leur arme la plus efficace contre les chrétiens était les grandes masses de cavalerie légère qui constituaient le gros de leurs forces. Tous leurs principaux adversaires ont fait des commentaires à ce sujet. Selon Montecuculi : « Ce n'est pas l'infanterie turque que l'infanterie allemande doit craindre, c'est la cavalerie. » Valentini écrivit que « leur infanterie n'est qu'un accessoire de la cavalerie, à laquelle elle sert de refuge ». Le prince Eugène de Savoie décrivait leurs cavaliers comme « à la fois l'arme véritablement nationale et l'arme la plus importante des Ottomans ». Du début du XVI^e siècle au XVIII^e, la ligne ottomane de base a toujours été la même. Au centre se trouvait le sultan avec ses janissaires et l'artillerie massée devant eux. Devant eux se trouvaient les tirailleurs à pied, l'*azab*, et en première position la cavalerie légère, ou *akinji*. À gauche et à droite du sultan se trouvaient la cavalerie de la maison, l'*alti bölük*, et sur les flancs se trouvaient de très importants contingents de *sipahis*, les cavaliers fournis par les fiefs et leurs serviteurs. Le stratagème habituel des Ottomans consistait pour l'*akinji* à attirer l'ennemi vers l'avant pour qu'il soit pilonné par l'artillerie et les mousquetaires, puis enveloppé par les ailes sipahi, qui s'efforçaient de se resserrer sur les flancs et à l'arrière jusqu'à ce que la formation originale en croissant soit devenue un nœud coulant. C'était cet enveloppement par la cavalerie qui était la principale préoccupation des commandants européens, plutôt que les effets de leurs armes à feu.

Il est à noter une fois de plus que la nécessité de lever de grandes forces de cavalerie a conduit à un arrangement de type féodal. Les fiefs ottomans étaient très similaires à ceux de l'*iqtida* déjà mentionnés et étaient divisés en deux types principaux, selon leur taille. Les plus petits domaines étaient appelés *tomars*, les plus grands *zi'amets*. Dans la plupart des premiers et dans tous les seconds, le détenteur du fief devait amener une suite montée avec lui lorsqu'il était appelé à la guerre. Les serviteurs proprement dits étaient connus sous le nom de *jebeli*, *sipahi* étant un nom collectif pour seigneur et disciple. Ils sont souvent aussi appelés *timariots*. Comme c'était souvent le cas chez les Arabes, le *timar* n'était pas une concession de terre en tant que telle, mais le droit de jouir des revenus fiscaux d'un domaine ou d'une région particulière. Cependant, ils étaient généralement héréditaires.

Les armes de la cavalerie ottomane étaient l'arc, l'épée et la lance. Les riches détenteurs de *timar* étaient également obligés de se doter d'armures, généralement de cuirasses et de plaques dorsales. Un diplomate vénitien de 1585 observa : « Quant à la cavalerie, certains sont légèrement armés de lances assez faibles, d'énormes boucliers et de cimenterres ; Ils ressemblent plus à des momies qu'à des guerriers... D'autres ne portent rien du tout pour protéger leur corps, et comptent principalement sur des arcs et des flèches, avec lesquels ils peuvent faire beaucoup de mal. Ce dernier type était très probablement l'*akinji*, ainsi que les contingents *delis*, croates, valaques, serbes et tatars de féroces cavaliers légers irréguliers. Ironiquement, comme leurs homologues *mameluks*, la cavalerie ottomane s'est montrée très réticente à utiliser des armes à feu qui étaient manifestement d'une telle importance pour l'infanterie. Se référant à une expérience du XVI^e siècle, un visiteur français a noté : « Les Turcs étaient aussi contre cette armature parce qu'elle était négligée (les Turcs, vous devez le savoir, sont beaucoup pour la propreté à la guerre), car les mains des soldats étaient noirs et fuligineux, leurs vêtements très pleins de taches et leurs boîtes, qui pendaient à leurs côtés, les rendaient ridicules aux yeux de leurs compagnons d'armes, qui se

moquaient donc d'eux. Même si de nombreux gardes du corps du sultan ont reçu des arquebuses à canon court en 1600, un Européen, soixante ans plus tard, a noté une grande réticence à les utiliser. Le parallèle avec les attitudes des *mameluks* est rendu encore plus évident dans un passage des mémoires du baron de Tott, qui avait visité la Turquie dans les années 1780. À un moment donné, il s'était impliqué dans une discussion sur l'impact de l'artillerie russe lors des récentes campagnes avec les Ottomans :

« [Les Russes] l'ont emporté, disaient [les Turcs], à cause de la supériorité de leur feu, qui rendait impossible de s'approcher : mais quand ils arrêteront ce feu abominable, quand ils s'avanceront comme des braves combattant avec de l'acier froid, alors nous verrons comment ces infidèles résistent aux sabres tranchants des vrais croyants. »

Pour la plupart, les Ottomans préféraient s'appuyer sur la tactique orientale classique des ruées et des retraits rapides, tirant des flèches à distance ou se rapprochant soudainement pour poignarder et trancher avec la lance et l'épée. Même dans les guerres de 1768-74, c'était l'essence de leur pratique sur le champ de bataille. Un participant à ce conflit, Guinement de Kéralio, a écrit :

« Ce sont des troupes légères de la meilleure espèce. Ils attaquent de manière vive, sans ordre, sans coordination. .. Ils entourent [l'ennemi] et tombent sur lui de tous côtés... Une attaque aussi confuse est peu dangereuse pour une armée vétérane et disciplinée ; mais ce qui aurait permis à ces troupes de rompre ses lignes serait perdu ; Personne ne pouvait s'échapper à cause de la vitesse de ses chevaux, manœuvrés par des cavaliers qui infligent rarement des coups sans effet. Il faut éviter les escarmouches qu'ils s'efforcent sans cesse de provoquer, les petits détachements, les terrains découverts et les affaires d'avant-postes. Dans ceux-ci surtout, lorsqu'ils sont sur la défensive, leur courage, leur patience et leur obstination sont extrêmes. »

Dans de telles rencontres, lorsqu'ils étaient autorisés à en venir aux mains, leurs «sabres tranchants» étaient probablement les plus efficaces de toutes leurs armes. Au XVIII^e siècle, un autre observateur européen, Valentini, avait ceci à dire sur leur maîtrise de l'acier froid :

« La supériorité des Turcs dans l'usage de ce bras repose autant sur la qualité de la matière que sur la manière nationale. de le manier. Dans le poing d'un robuste paysan européen, une lame turque, faite de fil d'acier fin, se briserait peut-être comme un verre au premier coup. Entre les mains d'un Turc... qui tranche plutôt que pirate... Ce sabre fend les casques, les cuirasses et tout le reste de l'armure de l'ennemi, et sépare la tête du corps en un instant... Il est rarement question de blessures légères dans un engagement entre la cavalerie et les Ottomans. »

Les Mongols

Les armées mongoles de Gengis Khan et de ses successeurs représentaient l'exemple le plus parfait de l'archer nomade oriental en guerre. Sous la direction exceptionnelle du premier, toute l'expertise tactique innée de ces cavaliers des steppes a été exploitée dans un système militaire invincible. Il serait impossible d'exagérer l'ampleur même des succès des Mongols. En 50 après J.-C., ils n'étaient qu'une autre agglomération de tribus et de clans errants qui ont progressivement chassé les Huns de leurs terres natales en Mongolie. Sous Gengis, les tribus furent pour la première fois unies. En 1220, ils renversèrent l'empire kwaresmien. En 1237, ils envahirent la Russie. En 1241, ils plongent en Europe et écrasent deux armées aux batailles de Mohi et de Liegnitz, ne s'arrêtant qu'à d'autres conquêtes à l'ouest en raison de la mort d'Ogodai Khan. En 1258, ils s'emparèrent de Bagdad et prirent le contrôle du califat oriental. En 1279, ils conquièrent la Chine et établirent leur propre dynastie d'empereurs (Yuan). En 1274, ils tentèrent même d'envahir le Japon, après avoir organisé des flottes de combat massives, mais pour une fois, la nouveauté de l'entreprise et, plus important encore, les tempêtes épouvantables qu'ils rencontrèrent contrecarrèrent leurs tentatives.

L'équitation était à la base de leurs succès. Comme tous les peuples nomades, les Mongols ont commencé à apprendre à monter à cheval le plus tôt possible, en grande partie parce que la chasse était une composante si importante de leur économie. De plus, la chasse était un excellent entraînement pour la guerre. Le Grand Yasa, l'ensemble des lois qui régissaient tous les aspects de la vie mongole, contenait une référence à la chasse qui montre à quel point ces cavaliers pouvaient

facilement rediriger leurs énergies de la paix à la guerre, et comment presque toutes leurs activités quotidiennes étaient également des moyens d'affiner leurs compétences militaires :

« Quiconque doit combattre sera formé aux armes. Il doit être familier avec la chasse pour savoir comment les chasseurs doivent approcher le gibier, comment ils doivent maintenir l'ordre et comment ils doivent encercler le gibier, en fonction du nombre de chasseurs. Lorsqu'ils se lancent dans une poursuite, qu'ils envoient d'abord des éclaireurs qui obtiendront des informations. Lorsqu'ils sont occupés avec la guerre, ils se consacreront à la chasse et habitueront leur armée à cela. L'objet n'est pas tant la chasse elle-même que l'entraînement des guerriers qui doivent acquérir de la force et se familiariser avec le maniement de l'arc et l'exercice. »

Les leçons de la chasse étaient importantes à la fois pour l'individu, en tant qu'archer, et pour la pratique de l'action coordonnée de l'ensemble de l'ordre de bataille. En tant qu'archers, les Mongols ont commencé à pratiquer alors qu'ils n'avaient que trois ans. Au moment où ils atteignirent l'âge adulte, tous étaient capables de manier leurs arcs à poulies avec une habileté consommée. Les arcs nécessitaient une traction de près de 170 livres, plus que celle d'un arc long anglais, et avaient une portée effective de 200 à 300 verges. En campagne, les archers portaient deux ou trois arcs et deux carquois de flèches, avec peut-être soixante flèches dans chacun. Il y avait aussi deux types de flèches, l'une légère à tirer à distance pour faire pleuvoir sur l'ennemi, et l'autre lourde, avec les pointes trempées dans de la saumure pour percer l'armure ennemie à courte distance.

En ce qui concerne la tactique et la stratégie, les chasses enseignaient aux guerriers la valeur de l'intelligence et des mouvements rapides en masse, ainsi que le moyen le plus rapide d'exécuter le mouvement de balayage ou d'encercllement favori, le *tulughama*. L'essence de la capacité stratégique était l'intelligence et la mobilité. Dans une campagne mongole, leur armée était divisée en cinq ou six colonnes distinctes qui restaient en contact au moyen de signaux et de messagers montés. Ils se déplaçaient beaucoup plus vite que n'importe lequel de leurs adversaires. En septembre 1221, Gengis Khan, espérant dépasser le Kwaresmien Jalal ad-Din, se rendit de Bamian à Ghazna wa Kaboul en deux jours sans permettre à son mena de faire une seule halte pour préparer la nourriture. La distance parcourue était d'environ 130 miles, ce qui est d'autant plus remarquable qu'elle traversait certains des terrains les plus accidentés d'Afghanistan. En 1241, une armée commandée par son petit-fils Batu envahit la Hongrie et, en franchissant le col de Ruska dans les Carpates, l'avant-garde aurait marché 180 miles entre le 12 et le 15 mars. Mais le but de cette mobilité phénoménale n'était pas d'échapper à l'ennemi, mais de rassembler soudainement les différentes colonnes, au moment où son armée principale s'y attendait le moins, et de la détruire complètement. Il ne suffisait pas de faire fuir l'ennemi. Après chaque bataille, de nombreux détachements étaient envoyés pour traquer autant que possible les restes vaincus. « Les chevaux robustes de la steppe étaient le facteur crucial dans toutes ces opérations. Chaque guerrier avait plusieurs montures derrière lui afin qu'ils puissent continuellement changer de cheval. Un évêque hongrois a interrogé des prisonniers mongols et a découvert qu'« ils sont suivis par de nombreux chevaux sans cavalier, un homme chevauchant devant et vingt ou trente chevaux sans cavalier après lui ». L'*Histoire secrète des Mongols* souligne combien il était important de ne pas surtaxer les montures individuelles :

« Prenez soin des chevaux de tête de votre troupe, avant qu'ils ne perdent leur condition. Car une fois qu'ils l'ont perdu, vous pouvez les épargner autant que vous le souhaitez, ils ne le récupéreront jamais en campagne. Vous rencontrerez beaucoup de gibier en marche. Ne laissez pas les hommes s'en prendre à elle... Ne laissez pas les hommes attacher quoi que ce soit à l'arrière de la selle. Les brides ne seront pas portées pendant la marche - les chevaux doivent avoir leur bouche libre. Si cela est fait, les hommes ne peuvent pas marcher au galop... Quant à ceux qui ont désobéi à mes ordres personnels... Les moins importants doivent être décapités sur-le-champ. »

Les cordes de chevaux ne devaient pas simplement servir de rotations de montures. Ils pouvaient également être abattus pour se nourrir, ce qui évitait d'avoir besoin d'une colonne de ravitaillement ou d'expéditions à la recherche de ravitaillement.

Les armées mongoles n'étaient pas toutes de simples archers. Il y avait deux types de troupes assez distinctes. L'un était l'archer monté ordinaire, l'autre le lancier plus lourdement blindé. Il semble possible que cette distinction provienne du même type de différenciation sociale que celle qui a été observée chez les peuples des steppes antérieures. Même avant Gengis Khan, les clans mongols s'étaient divisés en petits groupes, chacun avec sa propre élite dirigeante basée sur quelques familles nobles. Des distinctions de classe avaient émergé entre l'aristocratie élevant des chevaux, l'aristocratie ordinaire, les bergers et les serfs capturés au bas de l'échelle. Bien que Gengis ait uni ces clans dans une vaste confédération, il n'a rien fait pour essayer de briser les divisions sociales locales. Celles-ci pourraient donc bien être la base de la distinction entre cavalerie légère et cavalerie lourde. Les premiers constituaient le gros des armées et portaient peu ou pas d'armure. Les lanciers étaient les membres de la suite d'un khan, ou *nököd*, et comptaient sur la lance et une armure étendue pour eux-mêmes et leurs chevaux. Gengis Khan lui-même disposait d'une grande garde impériale, chaque escadron monté sur des chevaux de couleurs différentes, et pris parmi les meilleurs des *nökörs*. Un ambassadeur pontifical de 1246, Giovanni de Plan Carpin, a laissé une description détaillée de ces cavaliers lourds :

« Beaucoup ont des heaumes et des cuirasses de cuir. Ces derniers sont faits de bandes larges d'une paume, cousues par trois et rigidifiées avec du bitume ; La couture est gérée de telle sorte que les bandes se chevauchent. . . Ils ont pour leurs chevaux des bardes de cuir, faites en cinq pièces, qui les protègent jusqu'aux genoux, et des frontlets de fer sont fixés sur leur front. Leur propre gilet pare-balles... est en quatre parties, une longue pièce de devant et de dos allant du cou à la cuisse, et reliées entre elles par deux plaques de fer fermées par des boucles, et deux longs brassards allant de l'épaule à la taille. Et sur chaque jambe, ils ont des cuissards, qui, comme les brassards, sont reliés à l'armure corporelle par des sangles et des boucles. Certains d'entre eux portent des lances, avec un crochet où la tête de la lance rejoint la hampe, avec lesquels ils essaient de tirer un adversaire hors de la selle en combat rapproché. »

Les lanciers étaient les troupes de choc, utilisées pour porter le coup décisif une fois que les archers avaient affaibli les formations ennemies. Les archers constituaient l'ensemble de l'avant-garde d'escarmouche et généralement du centre. Les divisions de flanc étaient invariablement composées d'archers et de lanciers. Un tableau typique ici était un échiquier d'escadrons de 100 hommes, dans chacun desquels les deux premiers rangs étaient composés de lanciers, les trois derniers d'archers. Au début de la bataille, les archers passaient à travers les interstices entre les escadrons et inondaient leurs adversaires de flèches. Une fois qu'ils étaient considérés comme suffisamment déséquilibrés, les lanciers recevaient l'ordre d'aller de l'avant, soit de leur propre chef, soit en tant que fer de lance d'une charge générale.

Ironiquement, malgré leurs victoires écrasantes, le système militaire des Mongols n'a pas laissé beaucoup de traces sur les peuples conquis. Une fois qu'ils eurent réparti les conquêtes entre les membres de la suite impériale, les Mongols furent assez facilement absorbés par les cultures locales. Leur conception prédatrice de l'art de gouverner et de la propriété foncière a fait reculer les grandes civilisations de l'Orient de centaines d'années, mais elles n'ont provoqué aucune révolution particulière dans la guerre. Après la fin du XIII^e siècle, la guerre nomade est redevenue une menace très disparate – les déprédations de bandes, de tribus et de hordes localisées, plutôt qu'un seul assaut concerté. Les héritiers les plus célèbres de la tradition mongole se trouvaient en Russie, d'abord les Tatars et plus tard les Cosaques, les premiers authentiques cavaliers des steppes, les seconds étant un mélange de souche nomade et de pionniers errants.

Les Tatars des XVe, XVI^e et XVII^e siècles étaient une grande menace pour la puissance nouvellement croissante de la Moscovie. Dans les années 1570, ils infligèrent deux revers sévères à Ivan le Terrible à Kazan et à Astrakhan. Entre 1607 et 1617, et entre 1632 et 1634, ils menèrent des

raids à grande échelle au cœur de la Moscovie et emportèrent de grandes quantités de butin et de prisonniers. L'héritage mongol est clair. L'unité militaire de base, comme celle des partisans de Gengis, était un groupe de dix hommes, connu sous le nom de *kos*. Chaque homme emmenait au moins trois chevaux avec lui lorsqu'il partait en raid et changeait de monture jusqu'à cinq fois par jour. Les meilleurs soldats provenaient de l'aristocratie tribale, les *mirza*, qui servaient dans la suite du khan. Il y avait cependant quelques différences. Les Tatars ne semblent pas avoir fait la distinction entre la cavalerie légère et la cavalerie lourde, bien que certaines de leurs bandes comprenaient des contingents d'arquebusiers à pied. Ils opéraient en groupes beaucoup plus petits que les Mongols et essayaient d'éviter la bataille autant que possible. Une bande de maraudeurs installait son camp dans une zone inaccessible et envoyait de nombreux petits groupes de raid, chacun allant dans une direction différente à chaque fois. De plus, pendant leur marche, ils se déplaçaient lentement, pour éviter de fatiguer leurs chevaux, et comptaient sur la nature du terrain plutôt que sur leur vitesse pour dissimuler leurs mouvements. Néanmoins, lorsqu'ils étaient forcés de se battre, leurs tactiques étaient très proches de celles des nomades des steppes. Une source du XVII^e siècle les a résumés comme des « singes sur des lévriers ». Marco Polo a écrit : « Lorsque ces Tatars viennent engager la bataille, ils ne se mêlent jamais à l'ennemi, mais continuent à planer autour de lui, déchargeant leurs flèches d'abord d'un côté, puis de l'autre, faisant parfois semblant de voler... Les Ottomans souffrirent également de leurs raids incessants. Le sultan Selim I^{er} observa : « Je crains surtout les Tatars. Ils sont aussi rapides que le vent sur leurs ennemis, car lorsqu'ils marchent, ils couvrent cinq ou six jours de route en un jour, et lorsqu'ils s'enfuient, ils disparaissent aussi vite. Particulièrement important le fait que leurs chevaux n'ont pas besoin de fers, de clous ou de fourrage. Leur propre nourriture, comme leur corps, n'est pas grand-chose. Leur principal régime alimentaire pendant la marche était du fromage à base de lait de jument. Montecuculi enviait la simplicité de cette disposition : « Lorsque cela était nécessaire à l'usage, les Tatars raclaient un peu dans un pannikin d'eau, le remuaient avec leur doigt et avalaient le mélange... Si nous pouvions tous vivre d'une telle nourriture, combien de problèmes seraient épargnés au monde en général ! »

Les Cosaques, eux aussi, ont fait remonter leurs origines à des groupes tatars, mais ils avaient un rôle tout à fait différent au sein de l'État russe. Bien qu'ils aient constitué l'épine dorsale de nombreuses rébellions contre le tsar, leur fonction principale était de garder les frontières et de tenir les Tatars à distance. En 1650, le gouvernement a commencé à fonder des colonies militaires d'hommes considérés comme des « cosaques » et finalement certaines d'entre elles ont été converties en régiments de hussards réguliers. À partir de ce moment, les subventions de l'État sont une source de revenus de plus en plus importante et l'élection des dirigeants cosaques doit être approuvée à Moscou. L'économie et l'administration sont devenues dépendantes du gouvernement central, et les Cosaques n'ont jamais atteint le même type de mobilité autosuffisante qui caractérisait les véritables groupes nomades. Beaucoup d'entre eux travaillaient dans des fermes établies et leurs salaires ne suffisaient même pas à payer un cheval. Le service militaire rémunéré à l'État était le seul débouché pour les aspirations martiales. De nombreux régiments cosaques ont été formés au XVIII^e siècle et, en 1826, il y avait 70 000 de ces cavaliers en service actif. En 1881, ils fournissaient 45 % d'un effectif total de cavalerie de 92 000 hommes. Ils se sont avérés d'excellentes troupes. En 1775, le maréchal Roumiantsev était convaincu que leurs exploits contre les Turcs « étaient un facteur exceptionnel pour hâter tous les succès glorieux des armes russes... Ils n'étaient intimidés ni par le besoin ni par les désavantages... Dans les rencontres à petite et à grande échelle, ils ont été les premiers à être touchés par le feu, se distinguant par une bravoure exceptionnelle. Contrairement aux Tatars, les Cosaques n'étaient pas des archers mais s'appuyaient sur des mousquets ou des fusils et des lances longues et minces. Ils utilisaient les premiers de manière défensive, parfois dans les laagers de chariot à l'ancienne, parfois derrière leurs chevaux, qu'ils faisaient coucher sur leurs flancs comme un ouvrage de défense. Mais leur formation de cavalerie préférée était le *lava*, le long de la ligne, chevauchant de préférence les flancs de l'ennemi,

qui s'incurvait à chaque extrémité. Deux ou trois de ces lignes chargeaient l'ennemi en succession rapide, se retirant de tous les points d'appui et cherchant constamment des brèches par lesquelles ils pourraient se précipiter.

Chine

Pendant toute la période allant jusqu'au début du XIXe siècle, l'activité militaire chinoise a été consacrée à repousser les menaces nomades sur les frontières nord. À l'exception de la débâcle de 1279, lorsque les Mongols envahirent tout le pays, ils furent largement couronnés de succès. Leurs tactiques variaient d'une période à l'autre, visant parfois à battre les nomades à leur propre jeu et employant un grand nombre de cavaliers, parfois s'appuyant sur des défenses positionnelles pour les tenir à distance. Pendant la dynastie Tang (618-907), les forces chinoises comprenaient généralement une importante composante de cavalerie. Au début de cette période, il y avait au moins 300 000 chevaux de Bactriane disponibles dans les ranchs d'État, et sous le général le plus célèbre de l'époque, T'ai Tsung (également connu sous le nom de Li Shihmin), un grand nombre de cavaliers indigènes et de mercenaires turcs, notamment les Ouïghours, ont été recrutés. Beaucoup de cavaliers indigènes portaient des armures de métal, certains étaient armés d'arbalètes très puissantes, d'autres de lances.

L'État avait très tôt assumé la responsabilité du recrutement et de l'équipement des armées, et leurs chefs n'avaient jamais à recourir à l'expédient normal d'acheter du service de cavalerie avec des concessions de terres ou les revenus qui en découlaient. Au début de la période Tang, cependant, il y a eu une tentative de créer une milice semi-professionnelle basée sur de petits propriétaires terriens libres dans les districts frontaliers, analogue à certains égards au système thématique byzantin. L'idée n'était pas nouvelle. Il avait été introduit dans l'ouest des Wei en 542 après J.-C., et les empereurs Sui l'avaient utilisé à la fin du VIe siècle, alors qu'ils tentaient de réunifier l'empire. Parlant des premières années du siècle suivant, l'historien Tu Mu a donné une brève description de son fonctionnement : « Pendant trois saisons sur quatre, [les propriétaires terriens] ont travaillé à l'agriculture... Pendant une saison, ils se perfectionnèrent dans les compétences militaires de l'équitation, de l'escrime et du tir à l'arc, étant examinés par les lieutenants-colonels. Les pères et les frères aînés donnaient l'instruction et n'avaient pas le droit d'exercer d'autre profession. Cependant, le succès même de ces soldats-fermiers a joué contre eux ; tout comme dans l'Empire byzantin, lorsque les zones frontaliers ont été pacifiées, elles ont été achetées par de puissants nobles qui les considéraient désormais comme des investissements attrayants. À la fin du XVIIe siècle, les miliciens étaient insuffisants pour protéger correctement les frontières et les empereurs devaient compter de plus en plus sur des professionnels rémunérés vivant dans des casernes. Vers la fin de la période Tang, la cavalerie indigène avait presque entièrement disparu, bien que de grandes forces de mercenaires soient encore appelées de temps en temps, comme en 883, lorsque les Turcs Sha-t'o furent utilisés pour expulser les armées d'invasion de Huang T'ao. Au début de l'époque des Song (960-1279), un commentateur de l'époque, Sung Ch', déplorait encore une autre de ces erreurs militaires lorsque les Chinois montraient peu de signes de leur capacité à maîtriser les compétences équestres de leurs ennemis : « La raison pour laquelle nos ennemis du nord et de l'ouest sont capables de résister à la Chine est précisément parce qu'ils ont beaucoup de chevaux et que leurs hommes sont habiles à monter à cheval ; C'est leur force. La Chine a peu de chevaux, et ses hommes ne sont pas habitués à monter à cheval ; c'est la faiblesse de la Chine. »

Pendant la période Sung, la cavalerie resta à un niveau très bas. Une autre raison à cela était que de vastes régions du nord de la Chine avaient été envahies par des nomades khitans qui avaient établi leur propre dynastie indépendante qui dura de 916 à 1119, et cela priva les empereurs de presque toutes les zones d'élevage traditionnelles pour leurs chevaux. Mais cela ne signifiait pas que les Chinois étaient militairement faibles. Une machine de production prodigieusement efficace a été créée qui a permis aux généraux de mettre en campagne d'énormes armées d'infanterie bien armées et celles-ci étaient tout à fait capables de repousser toutes les offensives de cavalerie, sauf

les plus grandes. À une époque, les Song avaient un million et quart d'hommes sous les armes, leurs manufactures produisant trois millions et quart d'armes par an ainsi que plusieurs milliers as_ plusieurs milliers d'armures, en trois types standardisés. Les fantassins ainsi équipés étaient armés d'arbalètes ou de hallebardes, la base de leur tactique étant un laager de charrettes gainées de fer, enchaînées ensemble, derrière lesquelles les hallebardiers présentaient une barrière protectrice aux archers. Comme l'a écrit Han Ch', un responsable Sung : « Parce qu'ils pouvaient être utilisés sur les terres plates de Hopei, il était possible d'endiguer la fuite en avant de l'ennemi sur le champ de bataille, et en les formant en un rang, de former un point d'appui. » Ce n'est que contre les Khitans que cette méthode s'est avérée insuffisante. Ces derniers se sont rendu compte que les arbalètes pouvaient facilement surpasser leur propre tir à l'arc et ils ont été assez astucieux pour faire les ajustements tactiques nécessaires. Tout d'abord, ils ont copié la lourde armure de fer des Sung, la produisant en grande quantité à partir de leurs propres points de production. Ensuite, les archers montés ont été divisés en trois types, selon leur compétence. Les meilleurs, qui combattaient dans les premiers rangs, recevaient une armure complète, ainsi que leurs chevaux. La deuxième catégorie portait une demi-armure et les pires n'en avaient pas du tout. Plus tard, les cataphractes khitans ont échangé leurs arcs contre des hallebardes et ont été utilisés pour se rapprocher des Chinois, formant un écran protecteur pour les archers. Comme l'a noté Li Kang, l'un des plus ardents défenseurs des chars blindés : « Les hommes de Chine comptent avant tout sur les cavaliers en armure pour obtenir la victoire. » La puissance de leur empire n'a été vaincue, lors de la campagne dévastatrice de 1114, que parce que les Chinois ont recruté un grand nombre de cavaliers nomades Jurchet. Comme les Mongols ultérieurs, ces derniers divisèrent les cavaliers en deux catégories, les archers et les lanciers en armure, et ils purent combattre les Khitans selon leurs propres conditions.

En ce qui concerne la guerre montée, le reste de l'histoire de la Chine impériale est de peu d'intérêt. Les groupes nomades ont toujours été l'ennemi principal, à l'exception des rencontres brèves et désastreuses avec les armes à feu européennes au XIXe siècle, mais les Chinois n'ont plus jamais été en mesure d'aligner leurs propres forces de cavalerie efficaces. Les empereurs Ming (1368-1644) avaient une armée très nombreuse, mais presque tous étaient des fantassins. La plupart étaient des mousquetaires ou des hallebardiers et de vastes fortifications furent employées pour briser les charges de l'ennemi. Sous les Mandchous (1644-1911), la cavalerie a presque entièrement disparu. Les quelques survivants formaient un groupe d'élite dans l'armée centrale et étaient armés d'arbalètes presque jusqu'à la fin. Typiquement, ces fiers cavaliers restaient très méprisants envers les armes à feu, peut-être non sans raison. Des gravures de la bataille d'Altshur, en 1759, prétendent montrer les archers à cheval du général Fu-te battant les mousquetaires à cheval de Hodja lors d'une guerre dans le nord-ouest.

Japon

Aussi pittoresque soit-elle, l'histoire militaire du Japon n'a que quelques leçons de base à offrir dans le domaine de la guerre montée. Toute la période jusqu'au XIXe siècle peut être divisée en trois grandes zones : l'ère pré-samouraï, jusqu'au Xe siècle ; l'ère pré-poudre, jusqu'au milieu du XVIe siècle ; l'ère du ritualisme des samouraïs.

Jusqu'au VIIe ou VIIIe siècle après J.-C., la guerre était l'apanage d'une élite guerrière tribale. Puis, pendant la période de Nara, tous les paysans sont devenus des serfs d'État qui devaient des impôts et un service militaire à leur suzerain. Au Xe siècle, cependant, ce système foncier commençait à s'effondrer et les grands domaines privés se développèrent rapidement. À mesure que l'armée paysanne déclinait en nombre, les propriétaires terriens individuels vinrent à s'appuyer de plus en plus sur des bandes de serviteurs privés. Au début, ces guerriers vivaient avec leur seigneur sur son domaine, mais de plus en plus, on leur accordait leurs propres fiefs en échange de la promesse d'un service militaire lorsqu'ils étaient appelés. Sous le shogunat de Kamakura (1185-1334), un réseau de vassaux militaires s'est développé, qui avait beaucoup en commun avec le système féodal de l'Europe médiévale. Tout comme c'était le cas en Europe, les vassaux fournissaient un service militaire en tant que cavaliers lourdement armés, généralement connus sous

le nom de samouraïs. Il y avait cependant des différences importantes par rapport à la pratique européenne, même sur le plan purement militaire. L'arme principale japonaise était l'arc, plus proche de l'arc long anglais que de l'arme à poulies des steppes hunniques et mongoles. Leur mode de guerre était connu sous le nom de *Kyûba-no-Michi*, la Voie du Cheval et de l'Arc, et l'entraînement incessant pour devenir des experts dans ces aspects de l'art militaire était très similaire au système *mameluk* de la *furûsiya*. Comme l'exprimait le *Yoshisada-ki*, au début du XIV^e siècle : « Pour les hommes d'État, la pratique des armes est d'une importance suprême. Elle se compose du tir à l'arc, d'équitation et de stratégie. »

Pourtant, la stratégie, et dans une large mesure la tactique, faisaient visiblement défaut pendant le Kamakura et le shogunat Ashikaga qui suivit (1338-1573). Les batailles avaient tendance à suivre un modèle typiquement japonais et avaient peu de choses en commun, ni avec la charge serrée des chevaliers de l'Ouest, ni avec le tir à l'arc éclair du continent asiatique. L'accent était presque exclusivement mis sur les prouesses individuelles. Les batailles se déroulaient en trois étapes. Après que les deux armées se soient rassemblées, un notable de premier plan de chaque camp s'avancait au trot et donnait un récit fastidieux et détaillé de sa propre ascendance et de la justesse de la cause de son armée. Parfois, cela conduisait à un bras croisé entre champions individuels. Ensuite, deux « flèches bourdonnantes » ont été tirées en l'air pour signaler un échange général de flèches. Pour être sûrs de toucher leurs cibles avec une force suffisante, les samouraïs devaient s'approcher à moins de 50 mètres l'un de l'autre. Une fois que les flèches avaient été déployées, ou qu'un camp avait décidé que le vent ou le terrain favorisaient trop leurs adversaires, les cavaliers chargeaient en avant, bien que peu d'élan pouvait être pris sur plus de 50 mètres environ. Le but n'était pas de briser la ligne ennemie, mais de chercher un adversaire digne de ce nom, d'un rang et d'un mérite au moins équivalents, avec qui combattre. Comme l'a fait remarquer à juste titre un historien moderne : « Il a dû y avoir une confusion considérable lorsque les différents guerriers se sont affairés à crier leurs qualifications. » Une fois qu'un adversaire approprié avait été trouvé, les deux guerriers ont commencé à se taillader avec leurs épées, non pas tant pour porter un coup fatal – alors pratiquement impossible en raison de l'armure étendue en acier laqué – que pour désarçonner l'autre avant de sauter et de lui trancher la gorge avec un poignard tranchant.

L'infanterie avait une valeur négligeable dans ces batailles, bien qu'après les guerres d'Onin (1467-1476), qui ont temporairement écrasé le pouvoir du shogunat, une certaine importance a été attachée à la présence de contingents de lanciers légers connus sous le nom d'*ashigaru*, ou « pieds légers ». Les archers à pied ne semblent pas avoir été utilisés du tout, sans doute parce que les samouraïs n'étaient pas disposés à renoncer à leur monopole de l'arc. Néanmoins, comme ailleurs, ce sont les armes à missiles qui ont mis fin à la primauté des cavaliers japonais. Les arquebuses avaient été introduits par les Portugais, et dans les années 1570, ils se sont répandus rapidement. Une bataille décisive eut lieu à Takeda, en 1575, quand Oda Nobunaga brisa les charges de cavalerie de son adversaire à l'aide de mousquetaires derrière des barrières de lanciers et des pieux pointus. À peu près à cette époque, Takeda Shingen, le seigneur de la province de Kai, aurait annoncé à ses serviteurs : « Désormais, les armes à feu seront les plus importantes. Par conséquent, diminuez le nombre de lances et faites porter des armes à vos hommes les plus importants. De plus, lorsque vous rassemblez vos soldats, testez leur adresse au tir et ordonnez que la sélection soit conforme aux résultats. En 1573, son armée ne comprenait que 30 % de cavaliers, tandis qu'en 1590, Toyotomi Hideyoshi ordonna que l'une de ses armées ne comprenne pas plus de trente cavaliers.

Hideyoshi, avec Tokugawa Iesaya, était le fondateur du shogunat Tokugawa (1603-1867). Leur pacification du Japon, au tournant du XVI^e siècle, était basée sur l'utilisation d'armes à feu. Ils étaient très conscients du pouvoir que leurs unités de mousquetaires leur donnaient et répugnaient à ce que le monopole leur échappe. C'est ainsi qu'est apparu au Japon un autre exemple d'une élite de cavalerie résolument opposée à l'utilisation des armes à feu, mais cette fois parce que leurs dirigeants ont délibérément encouragé une telle attitude. Il était explicitement interdit aux

samourais de posséder des armes à feu et la diffusion d'informations techniques à leur sujet était interdite. Les cavaliers étaient encouragés à croire que l'utilisation des armes à feu était humiliante et, à partir du XVIIe siècle, une importance beaucoup plus grande était accordée au code artificiel du *bushido* qui mettait l'accent sur la vertu et le courage personnels au détriment de l'analyse militaire rationnelle. De même que la chevalerie a pris de l'importance au moment même où le pouvoir des chevaliers européens était sur le déclin, comme une dernière tentative de restaurer leur prééminence par l'exclusivité de caste, la formalisation de l'éthique des samourais a coïncidé avec leur impuissance militaire.

Inde

On a déjà vu à quel point les dirigeants indiens étaient dépendants de leur cavalerie. Cela a continué à être vrai jusqu'au XIXe siècle. Dans l'empire Gupta, au cours du IVe siècle après J.-C., on s'appuyait beaucoup sur les archers à cheval lourds, un peu comme les cavaliers ultérieurs de Bélisaire. Une source indienne nous dit que « chaque cavalier était équipé d'une cotte de mailles descendant jusqu'aux genoux, d'un arc puissant et d'un carquois de flèches. Les cavaliers marchaient en lignes bien ordonnées en formations serrées. Les formations de chars d'autrefois brillaient par leur absence. L'utilisation de l'arc n'était cependant pas typique de la guerre hindoue, et plus tard, les cavaliers avaient tendance à s'appuyer sur la lance et le sabre. Ces soldats étaient les Rajputs, une caste militaire hindoue distincte basée sur les descendants des Sakas. Ils formaient une sorte de confrérie chevaleresque, dont tous les membres avaient le droit de manier l'épée, l'arc et la lance et de monter à cheval. Leur tactique était basée sur la charge. Leur ligne galopait généralement à plein régime jusqu'à ce qu'une section se détache soudainement et tente de contourner le flanc de l'ennemi. Ils étaient employés par des rajahs locaux et beaucoup d'entre eux recevaient des concessions de terres en échange de leur service à cheval lorsqu'ils étaient convoqués. Comme c'était courant en Orient, ces concessions n'étaient ni inaliénables ni héréditaires.

À partir du début du XVIIIe siècle, de vastes portions du sous-continent indien ont été dominées par les envahisseurs musulmans. Il y a déjà eu lieu de mentionner l'un d'entre eux, Mahmud de Ghazni. Un autre personnage important, le véritable fondateur du domaine musulman en Inde, fut Mohammed Ghorî qui vainquit une armée rajput à la bataille de Tarain, en 1192. La cavalerie hindoue se montra incapable de contrer la tactique classique de Ghorî. Ses archers légers à cheval furent divisés en cinq divisions, quatre pour exercer un feu de harcèlement constant, et la cinquième en réserve pour la charge finale. Lorsque la domination musulmane a été imposée, les méthodes habituelles du Moyen-Orient pour fournir des troupes ont été imposées de la même manière. La majeure partie des soldats étaient de la cavalerie et ceux-ci ont été amenés au combat en tant que serviteurs des détenteurs de l'igta. Dans l'Inde, le « gta » était connu sous le nom de jagir et consistait soit en une concession de terre, soit en un pourcentage des revenus de cette terre. Un historien musulman, Sham-i-Siraj Afif, a laissé une description des arrangements pris par Firoz Shah, qui a régné de 1351 à 1388.

« Les soldats de l'armée recevaient des concessions de terre suffisantes pour les soutenir confortablement, et les irréguliers recevaient des paiements du trésor du gouvernement. Les soldats qui ne recevaient pas leur solde de cette manière furent, selon leurs besoins, pourvus de missions sur les revenus. Lorsque ces missions des soldats arrivaient dans les fiefs, les détenteurs recevaient environ la moitié du montant total des détenteurs des fiefs. »

Les détenteurs de *Jagir* étaient souvent connus sous le nom de *mansabdars*, et les serviteurs qu'ils fournissaient étaient de deux sortes. Certains, connus sous le nom de *silladars*, fournissaient leurs propres chevaux et équipements tandis que d'autres, les *bargirs*, étaient équipés par leur seigneur. De nombreux *bargirs* provenaient d'importantes tribus d'esclaves telles que les Muizzi et les Shamsi.

Le même type de système semi-féodal a été conservé par les empereurs moghols après la conquête de l'Inde par Babur en 1525. L'historien Abbas Khan a écrit sur l'armée moghole du XVIe

siècle sous Shir Shah et il révèle comment les jagirs ont été utilisés comme dépôts pour le renforcement continu ou la rénovation de l'armée sur le terrain : « [Il] a toujours gardé autour de lui 150 000 cavaliers et 25 000 fantassins, armés de mèches ou d'arcs, et lors des campagnes, il en avait plus... Au bout d'un certain temps, il appelait les troupes qui avaient joui de l'aisance et du confort sur leurs *jagirs*, et renvoyait à son tour les hommes qui avaient peiné et persévéré dans son armée victorieuse. »

Les Moghols d'origine étaient les descendants des Turcs ouzbeks et pendant leur domination en Inde, ils n'ont jamais abandonné leur dépendance à l'équitation. Leur cavalerie s'entraînait sans cesse, en tant qu'individus, et ressuscita beaucoup des exercices ridiculement élémentaires établis dans l'Arthashastra. Leur équipement se composait d'une épée, courbée ou droite, d'un bouclier, d'une hache de guerre ou d'une masse, d'un arc court et convexe, de pistolets occasionnels et d'une longue lance à pointe d'acier connue sous le nom de neza. La plupart portaient une armure. Un récit de la bataille du Gange, en 1540, parle de 40 000 cavaliers « tous montés sur des chevaux et vêtus d'une armure de fer ». Ce dernier était parfois en cotte de mailles seule et parfois complété par des plaques de poitrine et de dos. Homme pour homme, les Moghols étaient facilement à la hauteur des envahisseurs européens ultérieurs, mais ils souffraient d'une indiscipline presque totale. Mounstart Elphinstone critiqua leur incapacité à se battre pendant une période prolongée : « Ils formaient une cavalerie admirablement apte à caracoler dans une procession et qui n'était pas mal adaptée à une bataille avec une charge en pente, mais ils n'étaient pas capables d'un effort prolongé, et encore moins d'une continuation de la fatigue et des difficultés. » R. O. Cambridge, qui les combattit au milieu du XVIIIe siècle, prit soin de contrer toute présomption raciale : « Ceux qui attribuent leur crainte des armes à feu et en particulier de l'artillerie à un caractère ignoble et à une timidité invincible se trompent. La vraie cause réside dans l'inexpérience de leurs chefs, qui n'ont jamais compris les avantages de la discipline et qui ont maintenu leur infanterie sur un pied trop bas. Cambridge a également noté que pour de nombreux *szlladars*, leur cheval et leur équipement étaient tout ce qu'ils possédaient, et donc la prudence n'était pas « tant pour leur vie que pour leur fortune ».

Les armées mogholes, qui n'étaient pas la seule force de cavalerie indienne. Deux autres États ont émergé au XVIIe siècle, les Marathes et les Sikhs, les deux comptaient beaucoup sur les chevaux. Les deux utilisaient également leur cavalerie d'une manière différente de celle des Moghols et devaient peu aux traditions des tribus nomades. Les Marathes ont fait leurs premières victoires avec des fantassins, principalement en raison de la nature montagneuse de leur patrie. Plus tard, cependant, un grand nombre de cavaliers sont apparus et ont été utilisés pour des raids prolongés et des embuscades. Toute leur cavalerie était~ très légère. Les épées et les petits boucliers étaient les armes principales et presque personne ne portait d'armure. Le plus. Ils n'étaient vêtus que d'un turban, d'une culotte et d'un manteau ample, bien que certains aient essayé de se protéger avec des vestes de coton matelassées. Au XVIIIe siècle, cependant, le succès même de leurs opérations de guérilla mobiles les convainquit qu'ils étaient capables d'affronter les armées européennes à armes égales. Des régiments d'infanterie furent formés, reçurent des uniformes et furent entraînés par des mercenaires européens. Ceci inquiétait de nombreux observateurs britanniques, mais l'un d'entre eux au moins était assez perspicace pour se rendre compte que les Marathes avaient renoncé à leurs tactiques les plus efficaces en faveur d'un mode de guerre qu'il mettrait de longues années à maîtriser. Dans une dispute avec son frère, le gouverneur général, Arthur Wellesley observa : « Sans infanterie, la cavalerie marathe se livrerait à ces opérations de rapine pour lesquelles elle était autrefois si célèbre. Je considérerais toujours ces opérations comme plus redoutables pour le gouvernement britannique que n'importe quelle infanterie qu'il peut former. Sur cette base, je pense donc qu'il faut les encourager à avoir de l'infanterie plutôt qu'autrement. »

Les Sikhs ont fait exactement la même erreur et ont été dûment vaincus dans les deux guerres sikhs, dans la première moitié du XIXe siècle. Avant cela, cependant, ils s'étaient appuyés presque exclusivement sur des groupes mobiles de cavaliers légers. L'infanterie qu'il y avait était

traitée avec mépris. « Le soldat d'infanterie était considéré comme tout à fait inférieur à la cavalerie et, en temps de guerre, il était laissé en arrière dans les forts de garnison, pour s'occuper des femmes ou pour suivre, du mieux qu'il pouvait, la force combattante, jusqu'à ce qu'il puisse à son tour se permettre de changer de statut et d'acheter ou de voler un cheval pour son propre usage. » Contrairement aux Moghols, tous les cavaliers sikhs devaient approvisionner leurs propres chevaux et ce seul fait était suffisant pour les rendre très prudents avant de lancer des charges frontales. Un excellent compte rendu de la tactique de la cavalerie sikh dans les années 1790, par un observateur contemporain, montre que leurs cavaliers ressemblaient beaucoup plus à de vrais dragons que les autres cavaliers indiens conventionnels :

« La prédilection des Sikhs pour le mousquet à mèche et l'usage constant qu'ils en font, cause une différence dans leur manière d'attaquer par rapport à celle de toute autre cavalerie indienne ; Un groupe de quarante à cinquante hommes avance d'un pas rapide jusqu'à une distance de carabine tirée de l'ennemi, puis, pour que le feu puisse être donné avec la plus grande certitude, les chevaux sont rangés et leurs pièces déchargées, quand, se retirant rapidement d'environ cent pas, ils rechargent et répètent le même mode d'ennui de l'ennemi. Leurs chevaux ont été si habilement entraînés à l'exécution de cette opération qu'à la réception d'un coup de la main, ils cessent une carrière complète. »

Afrique

Au cours des dernières années, un examen sérieux de l'histoire de l'Afrique précoloniale a commencé et les chercheurs commencent à reconstituer les caractéristiques essentielles de la guerre africaine. Un point fondamental qui a émergé jusqu'à présent est que dans certaines parties de l'Afrique, la cavalerie était d'une grande importance. La principale région de cavalerie était le Soudan, une large ceinture de savane, ou broussailles clairsemées, s'étendant de l'Atlantique au delta du Nil et aux montagnes éthiopiennes. Au nord, il y a le désert et au sud, une forêt épaisse, deux zones dans lesquelles il est évidemment impossible d'élever des chevaux. « Ces animaux étaient présents au Soudan depuis des centaines d'années, tous de petites bêtes maigres mais très coriaces. Certains peuples, comme les Bedde et les Angass, les avaient montés dès le début, bien que leurs techniques équestres fussent exceptionnellement rudimentaires. Ils n'had_ ni étriers ni selles et avaient une façon unique de garder 132 leur siège. Un voyageur du début du XXe siècle a écrit : « Les indigènes montent leurs poneys de montagne à cru et, comme ils ne portent eux-mêmes aucun vêtement, à l'exception d'un... Pagne d'herbe tressée, monter les poneys fringants est quelque peu difficile. Alors ils grattent le dos de leurs animaux jusqu'à ce que le sang exsude, et se collent aux bêtes avec leur sang. Ces petits poneys étaient connus dans diverses parties de l'Afrique et plusieurs peuples y avaient recours comme moyen d'améliorer leur mobilité dans les guerres avec d'autres groupes. À l'est du Niger, Seku fonda l'empire Dyula de Kong, au début du XVIIIe siècle, en utilisant des mousquetaires montés sur de tels poneys. Dans le sud-ouest de l'Afrique, au cours du XVIIIe siècle, les conflits entre les Namas et les Hereros étaient chroniques et indécis. Mais la balance s'est inversée au siècle suivant lorsque ce dernier a obtenu des chevaux et des fusils de groupes de Khoi du Cap fuyant la colonie du Cap. Dans ce qui est aujourd'hui le Lesotho, dans les années 1830, la tribu Sotho sous le commandement de Moshoeshoe s'est transformée en hommes armés à cheval pour combattre les bandits Griqua et Korana. C'est le Sotho, en fait, qui a développé le célèbre « poney Basuto ».

Parmi ces groupes, cependant, le cheval n'était qu'un moyen de se déplacer d'un endroit à l'autre, plutôt qu'un complément à une véritable action de choc de cavalerie. Ce n'est qu'au Soudan que ce dernier type de cavaliers est apparu. Le processus a commencé aux XIVe et XVe siècles lorsque des destriers beaucoup plus grands ont été importés du nord, en échange d'esclaves, et qu'un certain élevage sélectif a été entrepris. Dans la région de la savane, plusieurs États ont émergé, dont la puissance militaire était fondée sur un grand nombre de cavaliers. Parmi ceux-ci figuraient le Mali, le Songhay, le Bornou, Habe, le Mossi et le Kano. Plus au sud, certains peuples Yoruba ont établi l'empire d'Oyo, dont l'armée comprenait d'importants contingents de cavalerie,

au moins à partir des années 1670. Le reste des États yoruba étaient des puissances d'infanterie parce qu'au-delà des frontières d'Oyo, la savane s'est transformée en une épaisse forêt tropicale. Il y avait aussi d'importantes forces de cavalerie en Éthiopie. Certains étaient des pillards très mobiles, comme les membres de la tribu Galla, bien qu'il semble y avoir eu une tentative de constituer une force de frappe centrale plus régulière. Un historien arabe a décrit le règne du roi Yeshaq (1412-1427) dont « le pouvoir s'est accru grâce à un *mameluk* circassien ... qui vint à sa cour et y établit un important arsenal dans lequel étaient entreposés ... Sabres, lances, armures, etc... Un émir nommé Altunbugha. . étant bien versé dans l'art des armes et dans la tactique de la cavalerie ... a acquis une forte influence sur le roi, enseignant à ses soldats le tir à l'arc et le combat avec des lances et des sabres. Un voyageur portugais de la première moitié du XVIIe siècle a également mentionné une force de cavalerie éthiopienne, bien qu'il n'ait fait aucune référence aux archers montés. Les hommes combattaient avec des javelots légers et seul un nombre limité était vêtu d'une cotte de mailles. Une caractéristique curieuse qu'il a mentionnée était que les auxiliaires Galla utilisaient des étriers mais n'y mettaient que leur gros orteil.

Il est difficile de découvrir exactement comment les royaumes de la savane utilisaient leur cavalerie. Les batailles rangées étaient rares, la plupart des entreprises militaires étant des raids à la recherche d'esclaves et de pillage. Un récit occidental de la guerre Yoruba attribue aux cavaliers un rôle de combat assez conventionnel, qui n'est pas sans rappeler celui des Numides d'Hannibal : « Les devoirs de la cavalerie sont de reconnaître, de rôder autour de l'ennemi en attendant une occasion dont ils peuvent profiter, comme un point faible ou non gardé par lequel ils peuvent se précipiter pour briser les rangs de l'ennemi et le jeter dans la confusion. Aussi pour couvrir les retraites en cas de défaite ou pour couper les retardataires lors de la poursuite d'un ennemi. » Il est certain que leurs combats ont dû se faire au corps à corps, car il n'y a pratiquement aucune trace de l'utilisation d'archers à cheval par ces peuples. De temps en temps, cependant, ils mettent probablement certains des archers à pied à cheval pour augmenter leur mobilité sur un terrain intransigeant. Il existe des preuves d'une scission entre la cavalerie légère et la cavalerie lourde, cette dernière étant probablement celle qui devait percer les lignes ennemies. Dans l'empire d'Oyo, par exemple, Il existait un corps séparé de Badas, les chevaliers personnels des principaux chefs, chacun avec sa propre petite suite. Les deux types existaient certainement dans les royaumes du complexe mossi, bien que les cavaliers lourds aient été utilisés dans un rôle exclusivement défensif, tandis que les plus légers partaient pour les raids à longue distance qui étaient la marque de fabrique de la guerre mossi. L'État de Macina, dans le delta intérieur du Niger, est censé avoir maintenu une force spéciale de cavaliers lourds dont la fonction était d'abattre les murs de boue des forteresses ennemies en les taillant avec d'énormes étriers en forme de pelle. Les armes les plus courantes étaient le javelot de jet, pour les cavaliers légers, et la lance. Ce dernier mesurait de 6 à 7 pieds de long et était manié à bout de bras plutôt que couché. Certains guerriers haoussas portaient deux ou trois livres de bracelets de pierre sur leurs bras pour augmenter la force d'une poussée vers le bas. Certains cavaliers portaient également des armures. Les chefs et d'autres personnes portaient des hauberts en maille importés, bien que les jupons en coton matelassé rembourrés de kapok ou de papier soient plus courants. Quelques-uns avaient aussi des casques en métal, mais là encore, les soldats devaient se contenter de chapeaux de paille ou de tissu renforcés par du cuir et surmonté d'un turban. Certains chevaux étaient protégés par une armure Jifidi, qui date du règne de Sarki Kanajeji (1390-1410), le roi de Kano. Il n'était pas utilisé par les cavaliers Yoruba du royaume d'Oyo. Il prenait la forme d'une couverture matelassée qui passait sur la poitrine et les épaules. Parfois, la tête du cheval était protégée par une plaque frontale métallique.

Il n'est pas encore clair dans quelle mesure cette dépendance à l'égard de forces de cavalerie substantielles a entraîné dans son sillage des arrangements féodaux typiques. Dans de nombreux États, il semble y avoir eu un mélange de centralisation des empires assyrien ou maurya et de concessions nécessaires à l'autonomie locale. Ainsi, il était habituel pour le souverain d'organiser l'importation de chevaux et de les acheter. Mais ceux-ci ont ensuite été répartis entre les

propriétaires fonciers individuels, qui ont dû supporter le coût de leur entretien. C'était un fardeau considérable car les chevaux n'étaient pas autorisés à paître et devaient donc tous être nourris dans l'écurie. Cela a sans aucun doute conduit les propriétaires terriens à avoir plus de contrôle sur les revenus de leurs propriétés, et il a été noté par les spécialistes comment les États de cavalerie de la savane avaient tendance à être plus décentralisés que les autocraties des régions forestières côtières. Dans ce dernier, les armes à feu et l'infanterie étaient les armes clés. Le roi achetait les armes à feu, tout comme son homologue de la savane le faisait pour les chevaux, mais le premier n'avait plus guère à se soucier du coût de l'entretien et pouvait stocker les armes dans son propre palais, les distribuant à ses régiments d'esclaves si nécessaire. Le rôle de l'infanterie dans les armées de la savane souligne encore ce point. Ils étaient généralement les esclaves du roi, tout comme dans les États forestiers, tandis que la cavalerie était des hommes libres et formait souvent une élite militaire et politique. Nous avons déjà noté l'existence des badas Yoruba. Dans l'empire d'Oyo, en fait, le pouvoir des nobles propriétaires de chevaux en est venu à être une menace pour le pouvoir royal. Un roi, Alafin, tenta de contrer cela en nommant soixante-dix esclaves royaux pour superviser l'organisation de la cavalerie. Au XVIIIe siècle, cependant, la monarchie perdit également le contrôle de ces hommes, car ils oublièrent leurs origines serviles et se fondirent avec la noblesse traditionnelle.

Comme partout ailleurs, ce sont les armes à feu qui ont mis fin à la suprématie de la cavalerie en Afrique. Les principales batailles n'ont pas été livrées, comme on aurait pu s'y attendre, entre Africains et Européens, mais entre les armées indigènes. Les armes à feu sont devenues disponibles très tôt et ont aidé certains groupes à vaincre leurs rivaux montés. En 1591, à la bataille de Tondibi, l'empire Songhay est renversé par des spahis marocains armés d'arquebuses. Au début du XVIIIe siècle, les Asante ont fait irruption de la ceinture côtière dans la savane et leurs mousquetaires ont fait face à plusieurs armées de cavalerie et les ont battues magnifiquement. En 1769, l'usurpateur éthiopien, Mika'el Suhul, mit enfin fin aux déprédations des Galla en achetant un grand nombre de mousquets pour son armée. Après l'écroulement de l'empire d'Oyo, certains des petits États qui émergeaient continuèrent à aligner un nombre important de cavaliers, tandis que d'autres préféraient améliorer leur infanterie. Les deux politiques furent mises à l'épreuve lors de la bataille d'Osogbo (1845), lorsque les cavaliers d'Ilorin furent complètement battus par les mousquetaires d'Ibadan. Une caractéristique de l'histoire nigériane du XIXe siècle était les féroces jthads des Peuls musulmans qui ont rapidement commencé à adopter des chevaux, au moins pour une partie de leurs armées. D'importantes forces de cavalerie sont restées jusqu'au XXe siècle, lorsque les Peuls ont eu la malchance d'encourir le mécontentement des Britanniques. Une bataille a eu lieu à Sokoto, en 1903, lorsque les cavaliers ont insisté pour charger à plusieurs reprises un carré britannique qui comprenait cinq canons Maxim. Ils ont été fauchés sans la moindre difficulté. Un prisonnier peul a exprimé sa perplexité face à ce nouveau type de guerre, dans lequel aucun des deux camps n'a jamais été en mesure de s'affronter, et ses remarques sont une épitaphe appropriée pour la cavalerie africaine et même pour tous ces cavaliers audacieux pour qui l'arme blanche et le combat face à face étaient l'essence de la guerre : « La guerre n'est plus la guerre. Je sais que le pistolet Maxim tue Fulani à cinq cents mètres, à huit cents mètres de distance. . Ce n'est pas un homme noir... combattre, c'est l'homme blanc à sens unique. Ce n'est pas bon. . . L'homme noir ne s'approche pas pour tuer l'homme blanc. S'il s'approche, il meurt. »

Chapitre 7 :

Les nouveaux Mamelouks

1789 à 1914

Les guerres napoléoniennes

Les campagnes de Napoléon ont eu une influence néfaste sur l'histoire militaire ultérieure de l'Europe. Pour ceux qui y ont réfléchi par la suite, elles semblaient montrer sans aucun doute que le seul but de la guerre était de provoquer une courte série de batailles massives dans lesquelles des tactiques offensives vigoureuses l'emporteraient et mettraient ainsi fin à la guerre. Les manœuvres préparatoires et la volonté de se rapprocher résolument de l'ennemi contre son point le plus faible semblaient être beaucoup plus importantes que toute considération de pur équilibre matériel des forces. Il y avait du vrai là-dedans à l'époque, car les armes à feu de l'époque de Napoléon n'étaient pas encore très différentes des mousquets d'il y a 200 ans. La charge au bon moment pourrait encore être un mouvement crucial. Pourtant, les signes étaient déjà là que les temps changeaient. L'artillerie de campagne de Napoléon avait joué un rôle essentiel dans l'affaiblissement des bataillons ennemis avant l'assaut, tandis que les salves disciplinées des lignes de Wellington avaient maintes fois arrêté les colonnes françaises dans la péninsule. Mais ce qui est resté dans l'esprit des théoriciens ultérieurs et des soldats pratiquants, ce sont les grandes batailles organisées, les Marengos, les Iéna et les Wagram, dans lesquelles l'offensive concertée avait remporté la victoire. La guerre napoléonienne semblait être un idéal militaire. Les marches et les manœuvres qui précédaient la bataille étaient le summum de l'habileté stratégique, grâce à laquelle l'astucieux pouvait presque vaincre l'ennemi simplement en déplaçant ses unités sur la carte et en tenant compte d'une formule aussi intemporelle que la manœuvre sur les arrières ou la « stratégie de la position centrale ». Sur le champ de bataille lui-même, le moment décisif est venu lorsque les tambours ont roulé, que les soldats ont applaudi et que les bataillons ou les escadrons ont chargé en avant et ont physiquement affronté l'ennemi. Le moral, le courage et l'honneur étaient encore des concepts qui comptaient. Tout au long du XIXe siècle, les officiers européens ont continué à croire que c'était la réalité de la guerre. Les Allemands étaient particulièrement attirés par cette guerre de papier et passaient leur temps à rédiger des chemins de fer détaillés ; r. Calendriers et plans stratégiques dans lesquels la victoire devait être « remportée par un travail d'état-major minutieux. Les Français et les Britanniques avaient tendance à mettre l'accent sur les capacités du champ de bataille et supposaient constamment que le simple fait d'être Français ou an_ Anglais, presque indépendamment de l'armement, de la logistique ou de l'expertise technique, suffisait en soi à apporter la victoire.

La cavalerie, bien sûr, était considérée comme l'arme vitale pour gagner la bataille, et là aussi, les leçons de la guerre napoléonienne semblaient être une justification suffisante. Les cavaliers que Napoléon héritait de ses prédécesseurs révolutionnaires constituaient une force bien pitoyable. Leur bilan avait été celui d'un désastre presque absolu au cours duquel de mauvaises montures et une formation insuffisante ont conduit à toute une série de fiascos, soulagés seulement par le régiment français qui, en janvier 1795, a obtenu la distinction unique de capturer une petite flotte de navires hollandais, alors qu'ils attaquaient à travers une rivière gelée. Les études militaires de Napoléon l'avaient convaincu que la cavalerie était vitale en temps de guerre et il s'employa immédiatement à la construire. Tout au long de ses campagnes, il n'a jamais perdu confiance en leurs capacités. À un moment donné, il a écrit :

« La cavalerie est utile avant, pendant et après la bataille. Le général Lloyd demande à quoi sert de grandes quantités de cavalerie ? Je dis qu'il est impossible de mener autre chose qu'une guerre défensive, basée sur des fortifications de campagne et des obstacles naturels, à moins d'avoir pratiquement atteint la parité avec la cavalerie ennemie. Car si tu perds une bataille, ton armée sera perdue. »

Même à Sainte-Hélène, son jugement mûr était que « sans cavalerie, les batailles sont sans résultat ».

La Grande Armée comprenait trois types de cavaliers. La force d'élite, et supposée décisive sur le champ de bataille, était les régiments lourds, notamment les cuirassiers. Il y avait quatorze régiments de ce dernier, équipés de casques métalliques, d'une armure de plaques à l'avant et à l'arrière, d'une épée lourde et de deux pistolets. Les autres « lourds » étaient les deux régiments de carabiniers qui, après 1809, étaient équipés exactement de la même manière que les cuirassiers. Tous deux étaient montés sur les plus grands chevaux disponibles, les approvisionnements français étant complétés par des transports périodiques de montures prussiennes et autrichiennes. Ils étaient organisés en divisions distinctes et formaient l'épine dorsale de la cavalerie de réserve de Napoléon. Cette force était complètement distincte des sept corps d'armée et se composait de deux divisions de cavalerie lourde, quatre de dragons et une de cavalerie légère. La force n'était pas seulement séparée administrativement, mais elle était tenue à l'écart dans la bataille, principalement pour donner le coup de grâce contre le flanc choisi comme point d'appui. Après 1812, la cavalerie lourde n'a plus jamais retrouvé son efficacité d'antan. Tous les régiments ont été détruits au cours de la campagne de Russie, au cours de laquelle toute la cavalerie a beaucoup souffert dans les neiges de la Russie. Presque tous les chevaux moururent et, vers la fin de la campagne, Napoléon fut obligé de réunir ses 500 cavaliers restants dans ce qu'on appelait l'escadron sacré, dans lequel se trouvaient des généraux à part entière servant de commandants de troupes. Il n'a jamais été possible de surmonter la pénurie de montures et d'hommes entraînés par la suite. Les mémoires de Gonneville, où l'on traite du prélude à la campagne de 1813, témoignent éloquemment des difficultés que cela pose. Il était colonel chargé de l'entraînement d'un nouveau régiment de cuirassiers et la première fois qu'il donna l'ordre de dégainer l'épée, plusieurs dizaines de chevaux s'enfuirent. Un escadron entier s'est précipité sur environ un kilomètre et demi et toutes les lignes restantes se sont désespérément enchevêtrées. De nombreux soldats sont tombés de leurs chevaux et il a fallu au moins deux heures avant que l'ordre ne soit rétabli dans le chaos et la confusion qui s'ensuivirent.

La tactique de la cavalerie lourde française était basée sur l'action de choc. En théorie, la charge de masse était une affaire soigneusement graduée, très similaire à celle des cavaliers de Frédéric le Grand. Le premier tiers de la distance qui les séparait de l'ennemi devait être parcouru au trot, lorsque le pas devait s'accélérer jusqu'au galop. À 150 mètres de la cible, cela s'est transformé en galop et les derniers 50 mètres devaient être parcourus à pleine vitesse. Les récits contemporains semblent indiquer que c'était rarement le cas dans la pratique. Contrairement aux cuirassiers de Frédéric, les Français chargeaient en colonne dense et leur allure dépassait rarement le trot. Une comparaison plus étroite serait avec les Ironsides de Cromwell. Comme l'a écrit le comte von Bismarck, un témoin oculaire : « Les cuirassiers mettaient un accent particulier sur la chevauchée de botte en botte, et ne se déplaçaient jamais à un rythme plus rapide que le trot. » Les Conversations sur la cavalerie de Hohenlohe traitent de la gestion de la cavalerie de réserve par Murat pendant la campagne de 1812 :

« Murat ne dirigeait pas du tout sa cavalerie selon les principes de Frédéric le Grand. Il forma des colonnes massives et profondes, et les mit en mouvement vers le point d'attaque. Aucun des cavaliers de ces masses n'aurait été en mesure de donner une autre direction à son cheval s'il l'avait voulu. De plus, Murat attaquait au trot pour préserver la formation rapprochée. »

De telles tactiques étaient les moins efficaces en Russie, où les cosaques adverses se spécialisaient dans leur capacité à changer de front en un clin d'œil.

Comme dans la plupart des armées du XVIII^e siècle, le type suivant et le plus nombreux de cavalerie française, les dragons, en était venu à être considéré comme des cavaliers ordinaires plutôt que comme de l'infanterie montée. Sous Napoléon, cependant, il y eut quelques expériences malheureuses qui minèrent gravement la capacité des dragons à agir de choc. Dans les camps d'entraînement de 1801 et 1802, les dragons apprenaient l'exercice de l'infanterie, en particulier des exercices à la baïonnette, et leurs lourdes bottes étaient échangées contre des guêtres afin qu'ils puissent se déplacer à pied. Pendant les préparatifs de l'invasion de l'Angleterre, presque tous les régiments de dragons à Boulogne étaient sans chevaux, qu'ils étaient censés saisir une fois arrivés dans le Sussex et le Kent. Beaucoup de ces soldats à pied ont combattu autour d'Ulm en 1805, mais leur performance désastreuse, sans rien à voir avec la constance ou la discipline de feu de l'infanterie de ligne, a condamné cette expérience à l'échec. Lorsqu'ils furent remontés, cependant, ils montrèrent une cavalerie moins que suffisante. Lors de la campagne d'Eylau, en 1807, le général Milhaud réclame d'être relevé de son commandement d'une division de dragons au motif que leurs insuffisances ne peuvent que conduire à son humiliation continuelle. Ce n'est qu'en 1808, lorsque 24 des 30 régiments de dragons furent transférés en Espagne, bien que les cuirassiers n'y aient jamais combattu, qu'ils commencèrent à atteindre un niveau adéquat d'équitation. Après 1814, la plupart d'entre eux furent retirés, ce qui leur permit de prendre la place des cuirassiers perdus à l'avant-garde de la charge de cavalerie.

Le troisième type de cavalerie était celui des cheveu-légers, notamment les hussards et les chasseurs. Ceux-ci étaient principalement rattachés aux corps d'armée individuels et leurs tâches étaient d'obtenir des renseignements sur les mouvements de l'ennemi et de fournir un écran pour les marches et les concentrations de Napoléon. Le dernier type était les lancions, réintroduits dans les armées européennes régulières après plus de 200 ans. Plusieurs unités de cavalerie polonaise avaient servi dans les armées impériales dès le début, mais ce n'est qu'en 1809 que deux des régiments ont été rééquipés de leur arme indigène. Avant cela, ils étaient simplement connus sous le nom de chevaux légers. En 1811, Napoléon convertit plusieurs régiments de dragons en lanciers et ajouta deux autres régiments de ce type à la cavalerie de la garde impériale. Leur plus grande utilisation était comme troupes de choc contre les carrés d'infanterie ennemis, lorsque la longueur supplémentaire de leur arme leur permettait d'atteindre les fantassins armés de mousquet et de baïonnette. Ils prouvèrent leur valeur à maintes reprises, comme à Dresde, en 1813, lorsque les régiments de cuirassiers furent pourvus d'un premier rang de lanciers, qui aidèrent à percer les carrés autrichiens, bien que ceux-ci eussent tenu seuls la cavalerie lourde à distance sans trop de peine. Il y avait cependant des inconvénients, et les lanciers se montraient des soldats indifférents dans les engagements de cavalerie, pour lesquels la lance était plus un obstacle qu'une aide. Parlant de son rôle dans la bataille de Carpio (1811), un officier du 16th Light Dragoons fait référence à un combat avec les lanciers de Berg : « Ils avaient l'air bien, et étaient redoutables jusqu'à ce qu'ils soient brisés et rapprochés par nos hommes, et alors les lances se révélèrent être un encombrement ; Ils se sont pris dans les rendez-vous d'autres hommes et les ont effectivement retirés de leurs chevaux. »

Dans de nombreuses batailles de Napoléon, la cavalerie a joué un rôle important et a beaucoup fait pour justifier son affirmation selon laquelle un grand nombre de cavaliers pouvaient être utilisés pour porter le coup crucial. À Marengo (1800), le tournant fut une charge des 400 soldats de Kellerman sur le flanc de la colonne autrichienne de Zach, soit environ 6000 hommes en tout. À Austerlitz (1806), les cuirassiers de Murat furent utilisés de bonne heure pour charger la cavalerie alliée en flanc et la chasser du champ de bataille. La cavalerie d'Iéna (1806) s'éleva vraiment après la bataille, lorsque tout le commandement de Murat fut utilisé pour poursuivre les Prussiens, et ils réalisèrent l'exploit remarquable de parcourir quelque chose comme 500 milles en vingt-quatre jours.

Peut-être que la plus décisive et la plus importante de toutes les actions de cavalerie napoléonienne, en fait l'une des plus grandes charges de cavalerie de l'histoire, a eu lieu à Eylau

(1807) lorsque les 10 700 cavaliers de réserve se sont déplacés vers le centre et ont parcouru 2500 mètres dans un véritable assaut tonitrueux sur les colonnes russes. Cette action était également remarquable par le sang-froid du cavalier. À un moment donné, les cavaliers de la Garde impériale reçurent l'ordre d'aller de l'avant pour couvrir la retraite de certains des régiments qui avaient été pris dans la mêlée. Alors que les obus éclataient tout autour d'eux, les soldats inclinaient instinctivement la tête, jusqu'à ce que le colonel des grenadiers à cheval les réprimande : « Tête haute, par Dieu ! Ce sont des balles, pas des crottes ».

Après cela, la cavalerie n'eut plus tout à fait autant de succès. Friedland (1807) fut l'occasion d'un mystère militaire lorsque Grouchy et d'Espagne, confrontés à seulement vingt-cinq escadres russes, ne parvinrent pas à bouger et perdirent l'occasion d'une percée importante. Leipzig (1813) a vu de nombreux engagements de cavalerie, mais les honneurs de la journée n'allaient pas revenir aux Français. Au début de la bataille, près de Klein Possna, la cavalerie était dans une impasse. Plus tard, les 10 000 cavaliers de Murat eurent un certain succès dans un assaut contre le corps de Kleist, mais ils furent repoussés par la cavalerie de réserve autrichienne. Plus tard encore, les cuirassiers de Doumerc, dans une action célèbre, percèrent le flanc du duc de Württemberg, mais aucune réserve n'était disponible pour exploiter la brèche et une fois de plus, la cavalerie alliée repoussa les Français. L'action de la cavalerie à Waterloo est trop connue pour nécessiter beaucoup de détails. En substance, c'était l'une de ces émeutes de cavalerie qui peuvent si facilement se produire une fois que les cavaliers commencent à s'éloigner en grand nombre. Le mouvement de cavalerie commença parce que Ney pensait que Wellington battait en retraite. Au fur et à mesure que les régiments sélectionnés pour la charge finale avançaient, ils ramassaient de plus en plus de cavaliers sur le chemin jusqu'à ce qu'au moins 5000 cavaliers français avançaient sur la pente vers la ligne alliée. Leur rythme n'était rien de plus qu'un trot lent en raison de la nature détrempée du sol. Ils avaient certainement l'air assez impressionnants, et leurs lignes serrées auraient bien pu persuader certaines troupes d'atteindre le seuil de rentabilité avant le début de la bataille. Une enseigne des Foot Guards se souvient :

« Pas un homme présent qui a survécu n'aurait pu oublier dans l'au-delà de l'horrible grandeur de cette charge. Vous aperceviez au loin ce qui semblait être une longue ligne imposante qui, avançant toujours, scintillait comme une vague orageuse de la mer lorsqu'elle attrape la lumière du soleil. L'armée montée vint jusqu'à ce qu'elle s'approche suffisamment, tandis que la terre elle-même semblait vibrer sous leur piétinement tonitrueux. On aurait pu supposer que rien ne pouvait résister au choc de cette terrible masse mouvante. »

Mais les carrés anglais étaient trop sûrs de leurs propres armes et de leur discipline pour être indûment ébranlés, et la fin des derniers espoirs de Napoléon coïncida avec une défaite prodigieuse de sa cavalerie par une combinaison de puissance de feu et d'un front impénétrable.

La cavalerie anglaise dans les guerres napoléoniennes n'a jamais eu la même importance. Cependant, toutes leurs batailles furent gagnées par l'infanterie et la mousqueterie, bien Il fallut de longues années avant que la signification de cela ne pénètre l'esprit de la plupart des commandants supérieurs. Lorsque Wellington débarqua dans la Péninsule, il ne disposait que de 394 dragons et de 180 chevaux. D'autres régiments furent bientôt disponibles, mais même après 1811, lorsque son effectif de cavalerie fut doublé, ils ne formaient qu'une partie relativement insignifiante de ses forces.* Le général Mitchell écrivit à leur sujet : « Il était admis par tous que leur contribution au succès général représentait une petite proportion par rapport au montant de la récompense qui leur était accordée. » Il y eut quelques succès, mais rien à l'échelle des grandes charges de Napoléon. Les affrontements entre cavalerie et cavalerie étaient presque inconnus, mais le général Maude rapporte huit affrontements importants avec l'infanterie française, dont cinq furent couronnés de succès, deux échecs et un désastre. Parmi les succès, notons une charge des dragons de la Légion allemande du roi, le matin après Salamanque (1812), où ils réussirent à briser deux des carrés de l'arrière-garde de Marmont. Cet exploit rare a été rendu possible par les coups d'un cheval mourant qui a sauté par-dessus le premier rang agenouillé et a abattu plus d'une douzaine de ceux qui se

tenaient derrière, créant ainsi une brèche pour que les cavaliers puissent pénétrer. Le verdict général sur les cavaliers, cependant, était qu'ils étaient trop téméraires et qu'une fois qu'ils avaient monté en puissance une charge, souvent mal conçue, ils perdaient le contrôle d'eux-mêmes et de leurs chevaux et se retrouvaient souvent à des kilomètres de l'action. Le 20^e régiment de dragons légers à Vimeiro (1808), le 23^e à Talavera (1809) ou le 13^e à Campo Meyer (1811) sont tous coupables d'une telle insouciance. La brigade lourde de Slade ne fit pas mieux à Maguilla (1812) lorsque ses cavaliers galopèrent à la poursuite d'une brigade brisée et se heurtèrent à une force de cavalerie française qui enveloppa leurs flancs et leurs arrières et causa de graves dégâts. Wellington n'était pas amusé. « Je n'ai jamais été aussi contrarié... Nos officiers de cavalerie ont acquis l'astuce de galoper sur tout. Ils ne considèrent jamais la situation, ne pensent jamais à manœuvrer devant un ennemi, ne se tiennent jamais en retrait ou ne fournissent pas de réserve. La bataille de Waterloo ne fit pas grand-chose pour restaurer son équanimité. La charge des brigades de l'Union et de la maison y fait partie de la légende militaire anglaise. En fait, cet exploit s'est terminé par un désastre. Leur assaut initial sur les colonnes d'infanterie de D'Erlon fut un succès sans réserve, mais ensuite, comme d'habitude, ils perdirent le contrôle et chargèrent contre la principale position française. Seuls 20 des 1200 hommes de la brigade de l'Union atteignirent les lignes françaises intacts et des 300 Scots Greys, en tête de la charge, seuls 21 survécurent.

Après la guerre, Wellington condamna sévèrement toute la cavalerie britannique : « Je considérais notre cavalerie si inférieure aux Français par manque d'ordre, que bien que je considérais qu'un de nos escadrons était de taille à rivaliser avec deux Français, je ne me souciais pas de voir quatre Anglais opposés à quatre Français, et encore plus à mesure que les effectifs augmentaient. et l'ordre, bien sûr, devenait plus nécessaire. Ils pouvaient galoper, mais ne pouvaient pas préserver leur ordre. L'opinion française n'était pas très différente. S'adressant à un officier britannique, le général Excelmann remarqua : « La grande lacune réside dans vos officiers qui semblent être impressionnés par la conviction qu'ils peuvent se précipiter ou chevaucher sur n'importe quoi, comme si l'art de la guerre était précisément le même que l'art de la chasse au renard. »

Théorie et pratique

Pendant le reste du siècle, cependant, les officiers supérieurs de toutes les armées européennes continuèrent à soutenir que les guerres napoléoniennes avaient amplement justifié le maintien de grands corps de cavalerie. Rien de ce qui s'est passé dans les années qui ont suivi ne les a fait changer d'avis. Pourtant, même un examen superficiel de la guerre au dix-neuvième siècle révèle très clairement que, de toutes les leçons que les observateurs contemporains auraient dû apprendre, aucune n'était plus évidente que le fait que le jour de l'attaque montée était terminé. Toutes les grandes guerres de l'époque – en Crimée, en Amérique, en France et en Mandchourie – enseignaient le même point central. La puissance de feu était maintenant la caractéristique dominante sur le champ de bataille. Cela est devenu de plus en plus vrai au cours du siècle et les améliorations apportées aux techniques de fabrication - en termes d'ingénierie de précision et de production de masse - ont rendu disponibles de grandes quantités d'armes précises et à tir rapide. Il est devenu possible d'établir une densité de feu sur le champ de bataille qui rendait pratiquement impossible pour une masse dense de soldats d'opérer à découvert. Même l'infanterie constata que l'ancienne charge en masse était pratiquement superflue et fut forcée de passer la plus grande partie de son temps blottie dans des tranchées ou derrière des fortifications. Pour les cavaliers, le problème était encore plus aigu. Il n'était pas possible de leur donner une protection adéquate avec des retranchements à cause de leurs chevaux et, lorsqu'ils essayaient de se jeter dans le no man's land, les rangs serrés d'hommes et de chevaux offraient une cible encore plus tentante que les bataillons d'infanterie assortis. Bref, la cavalerie était pratiquement inutile. Toutes les guerres de la seconde moitié du XIX^e siècle l'ont prouvé.

La guerre de Crimée n'a pas besoin d'être développée. Les opportunités pour la cavalerie étaient minces et la seule occasion où ils ont cherché à imiter les gloires passées est l'une des gaffes

militaires les plus célèbres de tous les temps. Même avant que la guerre n'éclate, les régiments à cheval anglais avaient fait l'objet d'une indignation publique considérable. À ce stade, cependant, c'était leur morale qui était en cause plutôt que leur utilité militaire. En 1840, un journal radical, l'*Examiner*, déplora le fait que les dépenses excessives du mess de cavalerie aient effectivement exclu tous les officiers, sauf les plus riches. Certains types de régiment ont été distingués : « Nous spécifions les hussards et les lanciers, parce que ... Nous constatons que le plus grand nombre d'infractions contre la paix et la décence de la société ont été commises par des individus de ces corps riches et généralement aristocratiques. Peu de choses ont été faites, bien sûr, et ces mêmes unités aristocratiques sont parties en Russie, convaincues que leur rôle serait décisif. Ils auraient mieux fait de suivre l'exemple des Français qui, dans un rare élan de bon sens, n'envoyèrent pas de cavalerie en Crimée. Car quand il s'agissait de la crise, il n'y avait guère d'occasions où les cavaliers pouvaient avancer sans être décimés par le feu de l'ennemi. À Alma, ils n'ont rien fait d'autre que de garder un œil sur la cavalerie russe, tout aussi inactive. La division légère s'est rassemblée sur un champ rempli de pastèques et ils ont mis fin à la bataille en transperçant le fruit avec leurs épées et en le portant langoureusement à leur bouche. Il est également rapporté qu'un membre du 13th Light Dragoons avait réussi à faire remplir sa bouteille d'eau de rhum, ce qui était une aide supplémentaire pour dissiper l'ennui de la bataille.

À Balaclava, la cavalerie des deux camps vit un peu plus d'action. Mais il n'y a guère eu de chose faite qui n'ait servi à souligner l'insignifiance fondamentale de ce bras. Un événement particulièrement important a été la tentative de 1500 cavaliers russes de se battre avec le 93e Highlanders. Ces derniers, armés de fusils Minié, brisent facilement la charge et obligent les Russes à se replier. Plus tard, la cavalerie des deux camps s'est affrontée, lorsque la brigade lourde a attaqué une force de 3000 lanciers et dragons russes. Un vignoble séparait les deux côtés et ils se rencontrèrent au trot tranquille. Après un court combat, les Russes, qui étaient largement plus nombreux que les Britanniques, se brisèrent inexplicablement et s'enfuirent du terrain. Ce ne pouvait guère être la fureur des combats qui provoqua cette panique soudaine, car des deux côtés, l'arme blanche tant vantée se révéla de peu de valeur. La presse était si dense que les Russes étaient incapables de manier leurs lances et lorsqu'ils dégainaient leurs épées, il devenait évident que très peu de soldats avaient pris la peine de les aiguiser. Certains cavaliers britanniques ont survécu à l'engagement avec jusqu'à quinze blessures à la tête, qui auraient toutes dû être mortelles. Leurs armes n'étaient pas beaucoup plus efficaces. Un sergent des Highlanders écrivit : « Leurs épées étaient trop droites et si émoussées qu'elles ne pouvaient pas percer les épais manteaux et les chapeaux en peau de mouton des Russes, de sorte que beaucoup de nos hommes frappaient avec leurs poignées le visage de l'ennemi comme plus efficace que d'essayer de couper avec leurs lames émoussées. »

L'incident le plus célèbre de la journée fut la charge de la brigade légère. Il y a peu de symboles plus appropriés de l'insignifiance de « l'esprit de cavalerie » sur le champ de bataille post-napoléonien. Les détails de la tragédie sont assez simples. La Brigade légère a reçu l'ordre d'attaquer une formation d'infanterie russe, mais l'ordre vague a été mal compris et ils se sont déplacés contre l'artillerie ennemie. Malgré leur étonnement, les artilleurs russes n'eurent guère de difficulté à faire sauter les régiments de leurs selles. Au total, 673 coureurs se sont élancés ; Après l'appel nominal à la fin de la bataille, seuls 195 officiers et hommes ont pu être retrouvés. De nombreux retardataires sont apparus plus tard, mais l'ampleur des pertes parmi les régiments de tête était toujours épouvantable. Le 13th Light Dragoons était sous le commandement d'un lieutenant et ne pouvait rassembler que 14 hommes sur 150. Des 150 du 17^e lanciers d'origine, il ne restait que 50 hommes et 3 officiers. Pourtant, même dans un tel fiasco, il est impossible de ne pas s'émerveiller de la bravoure raide des personnes impliquées. L'esprit « cavalerie ? » n'est peut-être pas pertinent, mais il a indéniablement existé. Quoi que l'*Examiner* puisse penser du monopole aristocratique du corps des officiers, il produisit assurément des chefs remarquables. Lord George Paget chevauchait contre les canons, un cigare encore allumé serré entre ses dents. Lorsqu'il décrit

la bataille qui a suivi, il a inconsciemment révélé la vérité des restrictions du Français, Excelmann : « Dans la mesure où elle a engendré de l'excitation, la plus belle course du Leicestershire pouvait difficilement supporter la comparaison. » Le commandant de la brigade légère, le 7e comte de Cardigan, ne montra un enthousiasme excessif que lorsqu'il sembla qu'un subordonné pouvait bouleverser le protocole rigide de la hiérarchie régimentaire. Alors que la charge prenait de l'ampleur, le capitaine Morris du 17e lanciers s'approcha de son commandant, seulement pour trouver le plat de l'épée de l'autre contre sa poitrine : « Fermez, fermez, capitaine Morris ! » cria-t-il, « Restez, monsieur ! Comment oses-tu essayer de chevaucher devant ton commandant ! »

Malheureusement, c'est le souvenir d'un tel courage fou qui a survécu, plutôt que les conséquences épouvantables de l'opposition des armes de la chevalerie médiévale à la technologie moderne. Moins de dix ans plus tard, une autre guerre éclata, qui souligna à nouveau le point fondamental selon lequel les assauts, en particulier par la cavalerie, contre l'infanterie intacte étaient presque certainement voués à l'échec. Au cours de leur guerre civile, les Américains s'en rendirent vite compte et leurs cavaliers cessèrent rapidement d'avoir un grand rôle sur le champ de bataille, et furent plutôt gardés pour des raids à longue distance derrière les lignes ennemies.* À cette fin, la cavalerie abandonna en grande partie l'épée et s'appuya sur des pistolets et des carabines, faisant la plupart de ses combats à pied. n'utilisant leurs chevaux que comme un moyen de se rendre d'un endroit à un autre le plus rapidement possible. C'était une leçon précieuse pour les armées européennes. Les cavaliers pouvaient encore être utilisés à des fins révélatrices tant qu'on se rendait compte que leur principal atout était leur mobilité en dehors du champ de bataille et qu'il n'était plus possible physiquement d'opposer cavalier et destrier à l'armement moderne. Les armées britanniques, françaises et allemandes avaient de nombreux observateurs sur les différents théâtres, mais aucun d'entre eux n'en a apprécié les points saillants. Du côté britannique, le major Henry Havelock a été l'un de ceux qui ont absorbé l'importance de cette guerre. Dans un livre intitulé Trois questions militaires principales, il déplorait : « Pour un traitement plus complet de l'utilisation de la cavalerie par les forces de l'Union et de la Confédération, voir le chapitre suivant. Seules les armées européennes et celles qui les ont servilement initiées, par exemple les Japonais, sont traitées ici. 146 tactiques de cavalerie contemporaines avec leur accent sur l'action de choc, qui la réduisait à « la réalité tintinnabulante, brillante, coûteuse mais presque désespérée qu'elle est ». Un soldat allemand, qui a réellement combattu pour la Confédération, a écrit que « la grande amélioration des armes à feu avait nécessité un changement très important dans la tactique de la cavalerie ». Un « véritable combat de cavalerie, avec les sabres se croisant et des combats singuliers... [se produira] très rarement dans la guerre moderne. Mais il s'agissait de voix isolées. Pour la plupart des observateurs, la conduite de la cavalerie américaine était plus une conséquence de l'arriération militaire qu'une réponse rationnelle à la situation matérielle. L'effet dévastateur de la puissance de feu a été ignoré et les attachés ont tapoté les uniformes erratiques et ont secoué la tête tristement devant la discipline laxiste. Le lieutenant-colonel J. A. L. Freemantle a écrit :

« Ces combats de cavalerie sont des affaires misérables. Ni l'un ni l'autre des deux partis n'a la moindre idée d'une charge sérieuse avec le sabre. Ils s'approchent l'un de l'autre avec beaucoup d'audace, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une quarantaine de mètres, et alors, au moment même où un élan est nécessaire et qu'il ne faut se servir que de l'épée, ils hésitent, s'arrêtent et commencent un feu décousu avec des carabines et des revolvers... La cavalerie de Stuart peut difficilement être appelée cavalerie au sens européen du terme. »

Le capitaine R. Harrison était encore plus censeur après avoir vu la cavalerie de l'Union en action. En ce qui le concernait, ils « déshonorerait certains des irréguliers les plus sauvages élevés dans le nord de l'Inde... Leurs chevaux étaient pauvres et mal entretenus, leur équipement en lambeaux et leur discipline mauvaise, et ils ressemblaient plus à une foule d'infanterie à cheval mécontente qu'à la cavalerie qu'ils étaient censés représenter.

La guerre franco-prussienne a montré à quel point peu cela avait été appris, lorsque la cavalerie des deux camps s'est accrochée à son rôle traditionnel et s'est impliquée dans des fiascos

tout aussi sanglants que le massacre de Balaclava. En fait, il y avait eu un débat sur la recherche d'un rôle tactique approprié pour la cavalerie et les deux parties ont mis l'accent sur leur utilisation dans la reconnaissance et la surveillance des mouvements des principales armées. Dans les premières semaines de la guerre, les cavaliers allemands furent d'une certaine utilité à cet égard. Les Français, en revanche, ne se déplaçaient jamais en groupes de moins d'un escadron complet et étaient donc liés aux routes principales. Dans leur autre rôle, celui d'exploiter la victoire ou de protéger l'infanterie lors d'une retraite, aucun des deux camps ne s'en sort particulièrement bien. Après la bataille de Wissembourg, la cavalerie allemande échoua complètement à exploiter la démoralisation des Français et aucune poursuite ne fut tentée. Il était tout aussi peu aventureux après les batailles de Spicheren et de Froeschwiller. Steinmetz avait deux divisions de cavalerie dans sa première armée, mais plutôt que d'envoyer de nombreuses petites patrouilles en avant pour sonder les positions de l'ennemi en retraite, il garda une division intacte sur son flanc et plaça l'autre derrière son infanterie lente. Sur le front de la II^e armée, le manque d'initiative était directement imputable au commandant de cavalerie lui-même qui, malgré les rappels fréquents de son commandant de corps, refusait d'envoyer ses troupes en avant. Lors de la retraite de Bazaine et Leboeuf vers Metz, la cavalerie française se montra encore plus incompétente. Les Allemands ont réussi à lancer une poignée de patrouilles de reconnaissance et celles-ci ont suffi à provoquer la panique parmi l'infanterie française car la cavalerie n'a absolument pas tenté de les repousser. Ils avaient été élevés dans les traditions de la guerre africaine, où il était imprudent de s'éloigner du corps principal, et ils cherchaient continuellement la protection des colonnes d'infanterie, ralentissant encore plus leur progression.

Sans doute la cavalerie n'était-elle pas particulièrement troublée par ces lamentables démonstrations. Pour eux, leur raison d'être était la charge de masse sur le champ de bataille, l'acte qui déciderait du sort de la journée. La réalité était toujours loin de ce rêve. À Froeschwiller, la cavalerie française exécuta deux charges. Un peu après midi, le général Lartigue lance la brigade de cuirassiers de Michel contre l'infanterie prussienne qui semble devoir envahir sa position. Ils descendirent furieusement la colline mais se heurtèrent bientôt à un terrain coupé de vignes, de haies et d'arbres. Les Prussiens, bien que fatigués par leur avance précédente, se mirent à l'abri et dirigèrent un feu meurtrier sur les cavaliers. Certains escadrons percèrent jusqu'au village de Morsbronn, mais furent enlevés à loisir dans les maisons. La rue principale était tellement encombrée d'hommes et de chevaux morts que les tentatives ultérieures de marcher ont dû être abandonnées. En tout, quelque neuf escadrons de cuirassiers sont détruits. On ne pense pas qu'un Prussien ait été tué. À trois heures de l'après-midi, une autre brigade de cuirassiers fut lancée contre les Prussiens qui avançaient. Leur infanterie était en ordre déployé sur le même type de terrain qui avait pris au piège les régiments de Michel. Les Français chargèrent à plusieurs reprises, mais furent repoussés avec de lourdes pertes. Pas un cavalier ne s'est approché à portée de sabre d'un adversaire.

À Mars-la-Tour, les deux camps lancèrent des charges de cavalerie. Les deux étaient tout aussi suicidaires. Les Français se déplacèrent les premiers lorsque Bazaine répondit à l'appel de renforts de Frossard en envoyant un régiment de cuirassiers de la Garde. Leur colonel n'était pas enthousiaste à l'idée d'attaquer une infanterie intacte et en dit autant à Bazaine. La réponse de ce dernier manquait d'une véritable assurance : « Il est absolument nécessaire de les arrêter ; Nous devons sacrifier un régiment ! Ils avancèrent avec un régiment de lanciers et tous deux furent fauchés par quelques salves disciplinées. Un peu plus tard, Bazaine lui-même fut encerclé par quelques cavaliers allemands, qui furent ensuite entourés à leur tour par des cavaliers français et chassés. Comme l'a dit Michael Howard, le meilleur historien de cette guerre : « Des deux côtés, les incursions de la cavalerie avaient été spectaculaires, revigorantes et totalement inefficaces. » Des choses encore plus spectaculaires étaient à venir. À un moment donné, le III^e corps de von Alvensleben se battait contre des effectifs français bien supérieurs en attendant désespérément des renforts du Xe corps. Dans l'après-midi, son infanterie avait presque tiré son carreau et, en dernier

recours, von Alvensleben fit appel à une partie de sa cavalerie, une brigade de cuirassiers et de lanciers sous les ordres de von Bredow, pour créer une diversion. Pour un effet maximal, il leur ordonna délibérément d'attaquer l'artillerie française. Les Allemands ont été grandement aidés par le fait qu'ils ont pu s'approcher à moins de 100 mètres des canons sans être vus, profitant d'une dépression dans le sol. Puis ils ont fait irruption et ont tonné sur les canons, tuant de nombreux artilleurs et forçant certains membres à chevaucher directement dans leurs propres lignes. Une partie de l'infanterie française fut repoussée et poursuivie par les cavaliers allemands jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes pris dans le flanc par deux brigades de dragons français. Certains ont réussi à se frayer un chemin hors de la mêlée qui s'ensuivit, mais sur les 800 coureurs qui avaient pris le départ, seule la moitié est revenue. C'est à juste titre que l'exploit de von Bredow fut connu sous le nom de *Todtenritt*, ou la « chevauchée de la mort ». Pourtant, tant que le sacrifice délibéré des hommes est considéré comme une pratique militaire valide, c'était un succès. La ligne de mitraille française fut bouleversée et le danger pour les positions allemandes dans cette partie du champ de bataille fut pour le moment écarté. Mais il y avait des raisons exceptionnelles à ce succès, notamment la disponibilité d'une couverture jusqu'au moment du galop final, la fumée et la poussière sur le champ de bataille, et la croyance persistante parmi les Français que les cuirassiers étaient en fait leurs propres troupes.

Les Français devaient avoir leur propre manège de la mort à Sedan. Encore une fois, les intentions étaient pratiquement suicidaires. Au-dessus de Floing, le flanc gauche du général Douay était en danger d'être retourné et toutes ses forces encerclées. En désespoir de cause, il appela la cavalerie du général Margueritte, lui ordonnant de repousser l'avancée des Allemands et de se frayer un passage à travers leurs lignes pour permettre aux Français de percer vers l'ouest. Margueritte a été horriblement défiguré par une balle avant même le début de la charge et ses Chasseurs d'Afrique criaient vengeance en s'escaladant et en chargeant sur les positions ennemies. Ils auraient peut-être économisé leur souffle. Les Allemands les voyaient arriver et ils ne donnaient aucun signe de panique. Quelques salves ont suffi à vider de nombreuses selles et à renvoyer les survivants à leur point de départ. Un observateur anglais écrivit : « Une destruction si complète par ce qu'on peut appeler une seule salve, probablement le plus vieux soldat actuellement en vie dont on n'ait jamais été témoin. » Le commandant français les persuada de charger deux fois de plus, et le temps que la poussière se dissipe, les escadrons avaient été pratiquement anéantis.

Le dernier conflit majeur dont les Européens auraient pu tirer des conclusions pertinentes est celui qui s'est déroulé en Mandchourie, en 1904 et 1905, entre les Russes et les Japonais. Chaque camp disposait d'un nombre important de cavaliers, mais en l'occurrence, ils n'étaient guère utilisés. Il y a eu quelques escarmouches dans lesquelles la cavalerie a rencontré la cavalerie avec des sabres dégainés, mais elles ne sont guère dignes d'être mentionnées. Même les célèbres cosaques étaient malheureusement sous-employés. Un commentateur allemand a noté : « Leur arme préférée n'est plus l'épée et le dirk, mais le fusil. » Ce n'était certainement pas la lance. Juste avant la bataille de Liao-Yang, certaines unités cosaques ont reçu des lances, peut-être dans le but d'évoquer les gloires passées. Ils les ont même chargés pendant la bataille, mais personne ne savait plus comment les manier. Ils entrèrent à cheval, les saisissant à deux mains et les utilisant comme des quarts de bâton. De cette façon, quelques cavaliers ennemis ont été désarçonnés puis transpercés comme des cochons alors qu'ils gisaient sur le sol. Un historien moderne a affirmé que ce fut la seule occasion de toute la guerre où des blessures ont été infligées à l'arme blanche. Cela peut être comparé à la guerre de Sécession, au cours de laquelle un chirurgien de l'Union, le major Hart, a noté : « Les hommes de cavalerie s'approchaient parfois assez pour se taillader les uns les autres avec leurs sabres, mais ces blessures étaient rares. » Là encore, les statistiques du corps médical allemand pour la guerre franco-prussienne montrent que sur 65 000 tués ou blessés, les blessures au sabre représentent 212 blessés et 6 morts.

Dans d'autres batailles, la cavalerie aurait tout aussi bien pu ne pas être là, du moins pas à cheval, car leurs fusils étaient toujours utiles dans un coin étroit. À propos de la bataille de Yalu, Ian Hamilton, un observateur officiel britannique perspicace, a écrit :

« Quant à la cavalerie, russe et japonaise, elle n'a rien fait, ce qui a semblé beaucoup surprendre certains de mes amis... Même le plus ardent défenseur de la tactique de choc et de l'épée doit admettre, lorsqu'il suit le cours des événements à cette occasion sur le terrain réel, qu'il n'y avait aucun endroit ou occasion où le cheval aurait pu avoir une quelconque valeur si ce n'est d'amener rapidement un fusilier au bon endroit. »

Un jugement encore plus accablant a été rendu par un officier japonais avec lequel Hamilton a eu une conversation après une action particulière : « Même à un moment suprême comme celui-ci, il y avait cependant un groupe d'hommes qui étaient oisifs. C'était la cavalerie. Ils furent donc employés à retourner préparer des repas pour leurs compagnons d'infanterie. »

Pourtant, rien de tout cela n'a eu beaucoup d'impact sur les établissements militaires de l'Europe. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, ils ont continué à croire que la cavalerie devait avoir une place centrale sur tout champ de bataille européen. Le fait que la puissance de feu se soit avérée si dévastatrice sur de nombreux champs de bataille conventionnels, sans parler du carnage causé par Maxims et Gatlings lors de la conquête de l'Afrique, n'a fait que peu de différence. Il y a eu de brefs flirts avec l'idée de convertir la cavalerie en infanterie montée, en particulier en Angleterre et en France, dans les années 1880. Mais ces idées n'ont jamais pris racine et des théories plus traditionnelles sur le rôle prééminent de l'action de choc ont prévalu. En 1907, les Anglais vont jusqu'à fermer deux des trois écoles d'infanterie montée qui avaient été créées. Dans ce pays, et ailleurs, on estimait que tenir compte de la puissance de feu de 150 de l'ennemi revenait en quelque sorte à admettre sa faiblesse. Il devint nécessaire de croire que tout groupe de soldats suffisamment résolu pouvait percer les lignes adverses. L'offensive était considérée comme la seule véritable option pour un officier et un gentleman, et il était considéré comme une simple poltronnerie de suggérer que la balance aurait pu basculer vers la défensive. Les commentateurs militaires les plus pondérés ont poussé cette ligne. En Angleterre, Spencer Wilkinson a écrit : « Il est vrai que, dans certaines limites étroites, le défenseur est renforcé par les améliorations modernes des armes à feu. Mais... Il n'y a pas eu de révolution dans la tactique ou la stratégie, mais certaines modifications, réalisées depuis longtemps, sont devenues plus prononcées. La balance des avantages reste là où elle était. En Allemagne, von Bernhadi était tout aussi sûr que l'avantage était encore du côté de celui qui attaquait avec le plus d'audace : « Nous ne devons pas surestimer l'importance des inventions pratiques pour la guerre, ni, surtout, imaginer que les appareils mécaniques, aussi excellents soient-ils, puissent compenser l'insuffisance des qualités militaires et morales. » Nulle part ce genre de doctrine n'a été absorbé avec plus d'empressement que dans la cavalerie. Pour eux, détrités d'une aristocratie de plus en plus insignifiante, cette évocation aveugle du courage individuel était un moyen idéal d'ignorer les réalités peu comprises de la nouvelle société industrielle et de maintenir qu'il y avait encore une véritable niche dans le monde pour les jeunes hommes capables de rouler, trop d'argent et d'une intelligence minimale.

C'est ainsi que la cavalerie survécut. En Allemagne, l'expérience de la guerre franco-prussienne n'a fait aucune différence. En 1865, Stosch avait été plein de la « véhémence et de la force » de l'action de la cavalerie, et près de quarante ans plus tard, von Freytag-Loringhoven était catégorique sur le fait que « la lance est et reste l'arme principale ». Un officier anglais écrivit à propos de la pratique allemande à cette époque : « L'idée d'une action de choc est maintenant dominante... d'où la tendance à décourager toute action à pied, et l'introduction de la lance comme arme offensive. En France, dans le règlement de cavalerie de 1899, il était stipulé que l'arme blanche était le « principal mode d'action ». En 1908, un professeur de L'École de Guerre écrivait : « Certains écrivains militaires proclament la faillite de la cavalerie et... exigent la réduction, sinon l'abolition, de ce bras coûteux. Si la cavalerie ne doit être utilisée que pour combattre l'infanterie, elle peut être remplacée avec avantage par de l'infanterie sur poneys. Mais que ces fantassins sur

des poneys entrent une fois en collision avec la cavalerie qui galope et se sert de l'épée, et ils seront bientôt détruits. »

Il y avait peu d'officiers en Angleterre prêts à être en désaccord avec de telles opinions. Tous les officiers supérieurs d'avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale étaient unanimes sur le fait qu'il était impossible d'envisager un champ de bataille sur lequel « l'esprit de cavalerie » ne trouverait pas sa place. En 1891, F. Maurice s'insurgeait contre l'affaiblissement de cet esprit par la pratique du tir à la cible : « Chaque heure consacrée au tir de la cavalerie les affaiblit... La chasse devrait être pour eux une affaire des plus subalternes. En 1897, Sir Evelyn Wood vit un cheval se déchaîner dans le Mall et ses réflexions ultérieures cristallisent parfaitement la foi indéfectible du cavalier dans la supériorité du cavalier résolu sur tout simple obstacle matériel : « S'il était possible d'obtenir de la part des cavaliers la même quantité de détermination, que celle qui a inspiré le malheureux cheval . . . Toutes les charges de cavalerie réussiraient, malgré toutes sortes de missiles. »

Les écrivains ultérieurs ont suivi exactement le même raisonnement. En 1906, dans son introduction à *Cavalry in Future Wars* de von Bernhadi, Sir John French critiqua vertement les arbitres de manœuvres militaires qui « essaient d'inculquer un tel respect pour le feu de l'infanterie que la cavalerie apprend à se soustraire à l'exposition ». Pour les Français, de telles décisions « ne tiennent pas compte du facteur humain du problème. Nous devons d'autant plus être sur nos gardes contre les faux enseignements de cette nature. . [et les] conséquences inévitables de placer ainsi l'arme au-dessus de l'homme. » Le successeur de French sur le front occidental, Haig, n'a pas donné d'autres indications utiles sur la façon dont il pourrait gérer ses cavaliers dans un conflit à grande échelle. En 1908, il caractérisait ainsi la valeur de l'arme de cavalerie : « Ce n'est pas l'arme portée mais le facteur moral d'une force apparemment irrésistible, venant à une vitesse élevée en dépit du tir de fusil, qui affecte les nerfs et le but du fusilier ». La doctrine officielle de la cavalerie n'était pas non plus très éloignée de ces balivernes mystiques. Le règlement de cavalerie de 1907 affirmait : « Il faut accepter comme principe que le fusil, aussi efficace soit-il, ne peut remplacer l'effet produit par la vitesse du cheval, le magnétisme de la charge et la terreur de l'acier froid. »

Chapitre 8 : Cavaliers de guérilla XIX^e siècle

Au cours du XIX^e siècle, de nombreux facteurs se sont combinés pour rendre la cavalerie régulière européenne presque inutile. Non seulement leur tactique était tout à fait inappropriée aux nouvelles relations matérielles sur le champ de bataille, mais il n'y avait pas vraiment d'autre rôle qu'ils auraient pu remplir. L'infanterie montée n'aurait pu avoir qu'une valeur limitée en Europe, car les communications étaient trop bonnes et le terrain pas assez difficile pour permettre le . des raids pénétrants à grande échelle qui étaient une caractéristique si importante de la guerre de Sécession. De plus, le fait que la plupart des chevaux de cavalerie européens dépendaient entièrement de soins réguliers et d'une alimentation en grains, il était peu probable qu'ils puissent se déplacer loin du corps principal de l'armée et des dépôts de fourrage. La mobilité tactique sur le champ de bataille n'aurait pas non plus été particulièrement utile, car les cavaliers représentaient une cible beaucoup trop vulnérable, même lorsqu'ils se déplaçaient sur de très courtes distances.

Cependant, il y avait des parties du monde où ces contraintes ne s'appliquaient pratiquement pas. Au cours du XIX^e siècle, on peut discerner une résurgence des anciennes techniques de guérilla qui caractérisaient des groupes tels que les Scythes, les Numides ou les Marathes. Les peuples qui vivaient pratiquement à cheval, parce que c'était le seul moyen possible de se déplacer sur de grandes distances ou sur des terrains difficiles, se sont retrouvés confrontés aux armées européennes régulières. Ils sont restés à cheval pendant ces guerres, mais ils ont assidûment évité les batailles rangées, où la supériorité numérique et la puissance de feu doivent finalement l'emporter, et ont utilisé leurs montures comme moyen de se déplacer rapidement d'un endroit à l'autre, pour tendre une embuscade ou se retirer rapidement d'une situation défavorable. Dans les régions montagneuses, leur vitesse n'avait rien d'extraordinaire. Ce qui était important, c'était que leurs chevaux, habitués au terrain difficile et à la rareté du fourrage, les rendaient relativement beaucoup plus rapides que leurs adversaires encombrants. Dans les plaines ouvertes, aussi, ils avaient l'avantage sur les armées conventionnelles, même si celles-ci étaient montées, parce que les chevaux indigènes mangeaient moins, moins fréquemment, et n'attendaient pas de leurs cavaliers qu'ils apportent des rations spéciales avec eux. Pour ces peuples, la mobilité était l'essence même de la guerre montée, plutôt que la dépendance traditionnelle des Européens à l'élan à courte portée de l'homme et du cheval.

Les Amériques

Ce ne sont pas seulement les peuples nés et élevés à cheval qui ont développé de telles techniques. En Amérique, pendant la guerre de Sécession, de nombreux régiments de cavalerie ont été formés des deux côtés, dont beaucoup de soldats avaient peu d'expérience de l'équitation. Mais ils en ont organisé eux-mêmes sans guère se référer aux normes et aux pratiques européennes, et les tactiques qu'ils ont adoptées montrent à quel point celles des habitués traditionnels étaient formalisées. Il y avait ceux qui voulaient singer les coutumes européennes. Il n'est pas surprenant qu'il s'agisse pour la plupart de dirigeants confédérés, les fils de ce qui passait pour l'aristocratie américaine, qui ont quitté West Point en masse pour lutter pour l'esclavage et le système de plantation ::Un observateur anglais, le lieutenant H. C. Fletchery, a écrit de J. E. B. Stuart qu'il avait « admiré l'arme blanche comme la véritable arme du cavalier, mais malheureusement, ni le temps ni les moyens n'étaient disponibles pour organiser et discipliner une force sur le modèle de la cavalerie européenne ». Même les Sudistes qui connaissaient bien la cavalerie résistaient aux méthodes de discipline

européennes, bien qu'elles fussent essentielles à toute cavalerie qui adoptait des tactiques de choc en formation rapprochée. Un général confédéré a écrit :

« La difficulté de convertir des hommes bruts en soldats est multipliée lorsqu'ils sont montés. Les hommes et les chevaux ont besoin d'entraînement. .. Il n'y avait que peu de temps, et on peut dire moins de disposition, pour établir des camps d'instruction. Vivant à cheval, intrépides et fringants, les hommes du Sud fournissaient le meilleur matériel possible à la cavalerie. Ils avaient toutes les qualités, sauf la discipline. »

On s'attendait à ce qu'il joue un rôle important dans la bataille. Il a été tenté de temps en temps lorsque des cavaliers étaient placés sur les ailes en contact étroit avec la force d'infanterie principale, mais ils n'ont jamais rien accompli de notable, soit en restant inactifs, soit en subissant une repoussée sanglante. Au lieu de cela, ils ont été utilisés comme infanterie montée très mobile. Même leurs armes devaient peu aux précédents européens. Un observateur a noté : « La cavalerie des deux côtés... ne sont que de l'infanterie montée. On ne leur apprend pas du tout à se servir de l'épée, et en effet plusieurs régiments peuvent en rassembler, mais peu d'épées de toute façon. Un commandant de cavalerie de l'Union, James H. Wilson, a expliqué pourquoi il en était ainsi :

« Ma division a été la première de l'armée du Potomac à avoir des armes à répétition de première classe. Des régiments verts, qu'on n'aurait pas pu entraîner dans un combat avec de vieilles armes, sont devenus invincibles au moment même où de bonnes armes ont été mises entre leurs mains... Il n'y a que deux armes que la cavalerie devrait utiliser dans la guerre moderne : le pistolet à chargeur à répétition, soit un fusil, soit une carabine, et le revolver. »

De telles troupes en sont venues à former un élément important des deux armées : en 1860, l'armée des États-Unis ne pouvait se vanter d'une force totale de seulement cinq régiments de cavalerie. A la fin de la guerre, le Nord pouvait mettre 80 000 cavaliers en campagne, le Sud la moitié.

Des deux côtés, la tâche principale de la cavalerie était de mener des raids à longue distance, soit sur les communications de l'ennemi, soit sur les chemins de fer nouvellement importants, soit sur ses dépôts de ravitaillement. Il n'est possible ici que de donner une brève esquisse d'une telle activité et de mettre en évidence quelques-uns des dirigeants les plus importants. Le plus important de tous était peut-être Nathan Bedford Forrest, dont les cavaliers vêtus de gris ont fait des ravages à l'arrière de l'Union. En juillet 1862, par exemple, 1400 cavaliers confédérés pénétrèrent à 90 miles derrière la ligne de front et coupèrent la voie ferrée Nashville-Chattanooga à Murfreesboro et capturèrent la garnison de 1700 hommes. Les pertes de Forrest ne furent que de 80 hommes. La ligne d'approvisionnement n'a pas été réparée pendant trois semaines. Lorsque Buell, le commandant de l'Union, se remit finalement en mouvement, les Confédérés balayèrent 160 miles sur ses arrières et coupèrent une fois de plus la voie ferrée, forçant _him à se replier sur Murfreesboro. Le chef de cette expédition, John Morgan du Kentucky, a mené de nombreux raids similaires et à une occasion, il a parcouru au moins 1000 miles alors qu'il parcourait les arrières de l'Union. Forrest frappa de nouveau en décembre 1862. Alors que Grant et Sherman, largement supérieurs en nombre, avançaient sur Vicksburg, il fut envoyé loin au nord où il détruisit complètement des morceaux substantiels de la seule ligne de chemin de fer approvisionnant Grant. Ce dernier est resté sans ravitaillement pendant plus d'une semaine et a été contraint de retourner à son point de départ. Forrest avait également infligé quelque 1500 pertes et tenu 20 000 autres hommes occupés dans de vains efforts pour l'intercepter. Au cours de l'avance de Sherman sur Atlanta en 1864, il fut forcé de détacher 80 000 de ses 180 000 hommes pour garder les lignes de communication, ainsi que de consacrer deux divisions fraîches, 15 000 hommes, pour la tâche spécifique de traquer les raiders de Forrest.

Ce ne sont pas seulement les Confédérés qui ont causé de telles perturbations avec leur cavalerie. En avril 1863, un commandant de l'Union, B. H. Grierson, parcourt 400 miles vers le sud en 16 jours et coupe toutes les lignes d'approvisionnement vers Vicksburg depuis l'est, tout en démoralisant complètement le Confédéré, Pemberton, tout comme Grant manœuvrait dans la ville pour l'investir. Grant a déclaré : « Ce fut l'un des plus brillants exploits de cavalerie de la guerre. »

Le rapport officiel de Grierson donne une mesure des destructions causées par ses trois régiments : « Nous avons tué et blessé plus d'une centaine d'ennemis, capturé et libéré sur parole plus de cinq cents prisonniers. détruit entre cinquante et soixante milles de chemin de fer et de télégraphe, capturé et détruit plus de 3000 dépôts d'armes... [et] capturé 1000 chevaux et mulets. Le tout pour la perte de 3 tués, 12 hommes malades ou blessés et 9 hommes disparus. Un raid encore plus spectaculaire, et à une échelle beaucoup plus grande, fut celui sur l'Alabama en mars 1865, dirigé par James Wilson. Partant du Tennessee, ses 14 000 hommes parcourent 600 milles jusqu'à Selma et, au cours de la campagne de 28 jours, capturent 5 villes fortifiées, 23 drapeaux, 288 canons et 6820 prisonniers. Ses propres pertes étaient d'un peu plus de 700 hommes.

C'était surtout le nombre qui expliquait la supériorité finale de la cavalerie de l'Union. Dès le début, le Nord a pris le contrôle des États reproducteurs du Kentucky, de la Virginie-Occidentale, du Missouri et du centre du Tennessee et les Confédérés ont eu de plus en plus de mal à obtenir des montures. Une infirmerie équine fut établie à Lynchburg, mais seulement 15 % des patients retournèrent au service actif. Dans la dernière année de la guerre, la cavalerie en était réduite à chevaucher les plus infâmes harcèlements. La discipline des troupes déclina également. Alors que leur cause devenait de plus en plus désespérée, la cavalerie commença à utiliser sa mobilité à ses propres fins et devint un peu plus que des flibustiers. L'humoriste confédéré, Bill Arp, expliqua la nouvelle situation : « J'ai beaucoup voyagé ces derniers temps, et j'ai eu l'occasion de me retirer dans des régions très isolées, mais aucune colline ou hurlement, aucune gorge de montagne ou ravin inaccessible, je n'ai trouvé que ce que la cavalerie avait été là, et je suis simplement parti. Et c'est la raison pour laquelle ils ne peuvent pas être fouettés, car ils sont toujours partis et ont pris un cheval ou deux bizarres avec eux. »

Mais la tradition de la cavalerie, dans sa forme quelque peu mutante, a survécu dans l'armée américaine après la guerre civile. Pendant les trente années suivantes, leurs principaux ennemis devaient être les premiers habitants du pays, alors que diverses tribus indiennes recouraient désespérément à la guerre totale dans un dernier effort pour conserver quelque chose de leurs terrains de chasse autrefois illimités. Leur lutte a été essentiellement futile, mais elle a néanmoins impliqué certaines des guerres de cavalerie les plus vicieuses qui aient jamais été connues.

La réapparition du cheval en Amérique n'a pas changé la vie des Indiens aussi radicalement qu'on le suppose parfois.* De nombreuses tribus étaient des agriculteurs sédentaires et n'avaient pas d'utilisation particulière pour le cheval, sauf comme animal de trait. Seuls les Indiens des Plaines, dont le mode de vie était de toute façon nomade, ont adopté le cheval de manière importante. Une fois qu'ils l'avaient apprivoisé, leur mode de vie continuait à peu près comme auparavant, sauf que maintenant ils étaient capables de chasser le bison avec beaucoup plus d'espoir de les attraper. Ils ont également obtenu un avantage militaire substantiel sur les tribus non montées. Alors que le cheval s'étendait sur les Plaines à des maîtres d'équitation aussi remarquables que les Comanches, les Cheyennes et les Dakotas, des escarmouches continuelles avaient lieu entre eux et d'autres tribus plus sédentaires dans les montagnes et la vallée du Missouri. Finalement, ces derniers ont été détruits, bien qu'il faille souligner qu'il n'est pas correct de penser en termes de conquêtes nomades @ /a Hun ou Mongol, mais d'une très longue série de raids mineurs. Comme certains érudits l'ont souligné, la littérature de guerre des Indiens des Plaines ne contient aucune trace « d'un parti de guerre qui n'est pas rentré chez lui après son premier combat ». Le terme même de « parti de la guerre » est en fait trompeur. Jusqu'aux luttes désespérées pour la survie contre l'homme blanc, les Indiens ne pensaient pas en termes de campagnes organisées et de batailles décisives, mais plutôt à des raids éclairs pour voler des chevaux et des fournitures ou pour ensanglanter de jeunes guerriers. Même leurs combats ont révélé des caractéristiques rituelles qui avaient peu de choses en commun avec les notions occidentales de *guerre à l'outrance*. Chez les Sioux, par exemple, le guerrier qui touchait simplement son ennemi avec son bâton avait beaucoup plus de prestige que celui qui l'avait fait tomber de sa selle avec une flèche.

Pourtant, les Indiens des Plaines, et les Apaches plus au sud, avaient beaucoup en commun avec les autres peuples nomades mentionnés ci-dessus. Ils appréciaient beaucoup leurs chevaux et les considéraient comme une source de richesse et de statut. Certaines tribus gardaient de vastes troupeaux, en particulier les Comanches. Une bande de 2000 Indiens avait 15 000 montures en remorque. Tous les guerriers avaient plus d'un cheval. Comme les Mongols, ils les montaient en relais, montant deux ou trois poneys buffles ordinaires jusqu'à ce qu'ils soient en contact avec l'ennemi et que le moment soit venu de monter le poney de guerre particulièrement prisé. Comme l'a écrit un contemporain blanc : « Chaque guerrier a un cheval de guerre, qui est le plus rapide qu'on puisse obtenir, et il l'estime plus que tout ce qu'il possède, et il est rare qu'il puisse être amené à s'en séparer à n'importe quel prix. »

Leur armement était également typique des nomades à cheval asiatiques. Ils se sont principalement appuyés sur l'arc. Chez les Comanches, il mesurait 25 à 3 pieds de long, fait de cendre ou d'os. Différents types de flèches étaient utilisés, selon qu'il s'agissait d'un besoin de vitesse ou de distance. Chaque guerrier portait environ 100 flèches lorsqu'il partait en raid et celles-ci étaient souvent à peine suffisantes car un guerrier, si nécessaire, pouvait mettre jusqu'à huit flèches en l'air en même temps. Un cavalier inconnu a laissé cette description du tir à l'arc sioux : « *Les arcs étaient faits d'orange des Osages enfilés de tendons de cerf tordus et renforcés sur le dos avec des bandes de tendons de cerf bruts, collés et laissés rétrécir jusqu'à ce qu'ils ressemblent presque à de l'acier. Les flèches étaient faites de mûrier ou de frêne, terminées par des plumes de dindon sauvage. . À l'autre extrémité se trouvait la pointe, de deux à trois pouces de longueur, faite de fer ordinaire, aiguisée sur la pointe et les bords, puis trempée et trempée à la fois dans le feu et dans l'eau, ce qui les rend comme de l'acier. . Ils pouvaient lancer leurs flèches avec la précision la plus mortelle de trente à cinquante mètres et à cinq ou quinze mètres, ils pouvaient envoyer une flèche simple, sans pointes, entièrement à travers un bison, et a frappé une marque aussi grosse qu'une poignée de porte quatre fois sur cinq. »*

De nombreux guerriers portaient également des lances de 14 pieds et chez les Comanches, au moins, la ressemblance avec les nomades des steppes est devenue encore plus étroite lorsqu'ils ont commencé à protéger leurs chevaux avec une « armure » faite de peau de bison raidie. Cette expérience a toutefois été de courte durée. De nombreux Indiens se sont emparés d'armes à feu, mais celles-ci n'étaient pas un ajout particulièrement important à leur arsenal, car la plupart étaient des tireurs d'élite indifférents. Un cavalier a écrit : « Les Indiens tiraient à bout portant, les soldats utilisaient le guidon et l'anémomètre, dont les Indiens ne savaient rien. »

Cependant, il y a une nuance cruciale à toute comparaison entre les Indiens et les guerriers d'Asie centrale. Malgré Hollywood, peu d'entre eux ont réellement combattu à cheval. Ceux qui l'ont fait étaient aussi habiles que n'importe quel cavalier turc. Un pionnier qui s'est battu contre les Têtes-Plates a noté :

« *Ils se battent généralement à cheval et ont deux arcs et deux carquois pleins de flèches avec lesquels ils se défendent et ennuient grandement leurs ennemis même en volant. Ce sont des cavaliers experts. »*

George Catlin a peint et écrit sur les Comanches. Il décrit l'une de leurs tactiques préférées, dans laquelle ils se suspendaient sur le côté de leur cheval avec un pied accroché à sa colonne vertébrale et un bras à travers une boucle autour du cou du cheval :

« *Dans cette position merveilleuse, il sera suspendu pendant que son cheval est à la vitesse la plus élevée, emportant avec lui son arc et son bouclier, ainsi que sa longue lance... tout ou l'un d'entre eux, il les maniera sur son ennemi sur son passage ; chevauchant et lançant ses flèches par-dessus le dos du cheval, ou... sous le cou du cheval. »*

Un Indien qui s'attendait à se battre ainsi montait généralement à cru. La majorité, cependant, utilisait des selles et des étriers comme ils avaient vu l'homme blanc le faire. La plupart des autres personnes, cependant, ont mené le combat à pied. Des groupes tels que les Crows, les Cheyennes, les Atsina, les Pawnees, les Wichitas et les Dakotas n'utilisaient leurs chevaux que pour les

transporter dans la zone d'opérations, après quoi ils mettaient pied à terre et se précipitaient à la recherche d'un abri. Même les gens qui restaient à cheval ne se livraient presque jamais à des charges de cavalerie frontale. Il n'y a que deux exemples où ce n'était pas le cas : en 1868, à l'île Beecher, lorsque Roman Nose a été tué à la tête de ses guerriers en charge, et lors de la deuxième bataille d'Adobe Wells, en 1874, lorsque les bandes de Cheyennes, de Comanches et d'Arapahos ont jeté aux vents leur prudence habituelle. Ils subirent le sort habituel des cavaliers essayant d'envahir les hommes à pied, dans ce cas des chasseurs de bisons, armés de fusils. Un guerrier comanche a déclaré à propos de la bataille : « [Ils] étaient trop forts pour nous. Ils se tenaient derrière des murs d'adobe. Ils avaient des télescopes sur leurs canons... L'un de nos hommes a été renversé de son cheval par une balle perdue tirée à une distance d'environ un mille. »

Habituellement, ils évitaient de tels assauts frontaux, ou même toute sorte de bataille rangée. Ils étaient essentiellement des guérilleros, s'appuyant sur la mobilité et la surprise plutôt que sur un combat une fois pour toutes. Un Européen a mis le doigt sur la raison de cela et a donné une description des valeurs martiales indiennes qui s'applique également à la plupart des autres peuples de chevaux mentionnés dans ce chapitre. Il parlait d'un « certain ordre de stratégie [...] [dont] le grand et vital principe . . . est de causer le plus de dégâts possible à l'ennemi avec le moins de pertes possible. Il n'y a pas de liste de pension chez eux, et les veuves et les orphelins sont jetés sur la charité de leur peuple. J. Bourke, l'un des aides de camp du général Crook lors de l'une des interminables campagnes contre les Apaches, a exprimé des vues similaires et a réussi à s'élever au-dessus de la philosophie occidentale habituelle qui considérait tout combattant qui ne se laisserait pas abattre comme manquant de courage : « L'Apache n'était en aucun cas un lâche. Il connaissait son métier et jouait ses cartes à sa convenance. Il n'a jamais perdu un coup de feu ni perdu un guerrier lorsqu'une course rapide sur la crête la plus proche aurait sauvé une vie ou épuisé le soldat lourdement vêtu qui s'efforçait de l'attraper.

Face à ce type d'ennemi, les Américains ont été contraints d'essayer de maximiser la mobilité de leurs propres forces. Il n'est donc pas surprenant que l'armée régulière de 1877 contienne dix régiments de cavalerie, 10 970 hommes, contre 1900 d'artillerie et un peu moins de 10 000 fantassins. Néanmoins, les cavaliers n'étaient pas aussi mobiles qu'on pourrait le supposer et n'ont jamais fait le poids face à des chefs tels que l'Apache, Josanie, dont la bande, en 1885, a parcouru plus de 1000 milles en moins de quatre semaines. En fait, dans toute campagne qui durait plus de quelques jours, on s'attendait à ce que l'infanterie soit capable de couvrir plus de terrain que les cavaliers. C'était parce que les chevaux étaient nourris au grain et n'étaient pas habitués aux efforts que les poneys indiens tenaient pour acquis. Ils étaient généralement surchargés. L'équipement d'un cavalier pesait plus de 50 livres et chaque homme transportait également au moins 15 livres de céréales avec lui. Les sabres pesaient à eux seuls 5 livres et on s'est vite rendu compte qu'il y avait peu de place pour eux dans la guerre indienne. À partir du début des années 1870, l'arme blanche a été abolie dans la cavalerie américaine. Pendant la campagne vouée à l'échec de Custer, même les officiers ne portaient pas d'épées. Les armes les plus courantes étaient le pistolet Colt Army -44, qui a été remplacé par le Colt-45 à un coup en 1876, et la carabine Spencer, qui a été remplacée par le fusil Springfield-45 en 1873.

Dans la mesure du possible, la cavalerie essaya d'adopter la tactique indienne. Pour de courtes campagnes, ils voyageaient légers. 164 Au cours de la campagne de Crook en 1876 contre Crazy Horse, les 800 soldats n'emportaient avec eux que les vêtements qu'ils portaient, une robe de bison, une tasse d'étain, 100 cartouches de carabine et quatre jours de rations. Les chevaux devaient se nourrir de l'herbe qu'ils pourraient trouver en la poussant sous la neige. L'un des officiers de Crook a noté qu'il « ne nous a permis ni couteau, ni fourchette, ni cuillère, ni assiette. Chaque membre portait ... une tasse en étain ... Le général Crook avait décidé de rendre sa colonne aussi mobile qu'une colonne d'Indiens, et il savait que cet exemple était plus puissant qu'une vingtaine d'ordres généraux. D'autres commandants sont allés encore plus loin. Au cours de la campagne contre Geronimo, le général Nelson A. Miles a finalement eu recours à la descente de tous les

soldats les plus lourds et à donner aux hommes plus légers deux chevaux chacun, qu'ils devaient monter en relais. Un autre des subordonnés de Crook pendant les guerres apaches, le capitaine Crawford, se passa en fait de toute sa cavalerie régulière et partit avec quatre officiers et 200 éclaireurs apaches, croyant que seuls ces derniers pouvaient espérer suivre l'ennemi.

Mais ce n'est pas une tactique supérieure qui a finalement mis fin au « problème » indien. Il s'agissait simplement d'une question de supériorité numérique et d'armement de meilleure qualité. En fin de compte, les Indiens savaient qu'ils n'avaient aucune chance d'inverser le cours de l'histoire, et bien qu'ils puissent échapper aux unités envoyées après eux pendant des années et infliger des pertes tout à fait disproportionnées, ils ne pouvaient jamais espérer retrouver la liberté et la paix. Le chef Joseph des Nez-Percés a fait le tour de la cavalerie américaine en 1877 et n'a jamais été vaincu militairement. Pourtant, à la fin de son vol épique, il a été forcé de se rendre compte qu'il n'y avait aucun moyen de résoudre quoi que ce soit par la force des armes. Dans son discours de reddition, il a dit : « Écoutez-moi, mes chefs ! Je suis fatigué ; Mon cœur est malade et triste. De là où le soleil se trouve maintenant, je ne me battraï plus pour toujours. »

Ce n'est pas seulement en Amérique du Nord que les cavaliers ont joué un rôle militaire. Malheureusement, il n'y a pas de place ici pour traiter des exploits des gauchos, des llaneros et des montoneros qui ont joué un rôle important dans les luttes de libération de l'Amérique espagnole au début du XIX^e siècle. Il serait impossible, cependant, d'ignorer complètement les cavaliers du Mexique qui sont apparus si souvent en période de bouleversements sociaux et politiques. Des bandes de cavaliers, allant d'authentiques guérilleros nationalistes à des pillards cyniques, sont apparues dans la guerre d'indépendance entre 1810 et 1821. L'un de leurs dirigeants, Vincente Guerrero, finit par devenir président. Ils revinrent sur le devant de la scène entre 1858 et 1861, dans la guerre dite de Réforme, et luttèrent contre l'empereur Maximilien, attiré au Mexique en 1863 par des groupes cléricaux réactionnaires. Les principaux dirigeants étaient Benito Juárez et Porfirio Díaz. La femme de Maximilien n'a pas été impressionnée par leurs motivations : « Personne ne peut prévoir d'où des bandes de guérilleros peuvent surgir. Il s'agit d'une sorte de génération spontanée. D'après ce que je comprends, un homme quitte son village avec un cheval, une arme et une ferme détermination à prospérer par tous les moyens, sauf par le travail. Mais quelle que soit l'importance relative des motifs patriotiques et mercenaires, les tactiques de la guérilla étaient du modèle classique et les forces d'occupation françaises n'ont pas eu de réponse adéquate. L'un des membres de la suite de l'empereur écrivit : « Au moment où une ville est libérée des insurgés... Les guérilleros se sont rendus maîtres d'un autre lieu important, et les troupes quittent la ville conquise pour les chasser de leurs nouvelles acquisitions. Mais à peine les troupes sont-elles hors de vue qu'on entend le bruit de la guérilla. Ne qui entoure la ville déserte. »

Les Français furent chassés de Mexico et Díaz prit la présidence, son régime devenant de plus en plus autocratique jusqu'à une autre convulsion politique en 1910. Francisco Madero a assumé la présidence provisoire et a appelé à des réformes constitutionnelles. Ce changement de direction assez pacifique et ce programme de changement social encore plus modéré ont révélé des griefs profondément enracinés parmi l'ensemble de la population mexicaine et la situation a rapidement dégénéré en guerre civile à grande échelle. Divers dirigeants locaux ont émergé, mais le plus célèbre de tous est peut-être Pancho Villa (Doroteo Arango). Villa obtint ses premiers chevaux en 1913. Il s'installa à Chihuahua, une région de grands ranchs, et en peu de temps, il avait constitué une suite considérable de cow-boys, de muletiers, de bandits, de colporteurs et de péons réfugiés, connus sous le nom de Division du Nord. Huit hommes avaient suivi Villa à travers le Rio Grande en avril, mais cinq mois plus tard, il était à la tête de 10 000 cavaliers. En octobre, il attaqua Torreón, en novembre, il captura Ciudad Juárez et Tierra Blanca, et obligea ses adversaires à évacuer Mexico. Le 25, tout le Chihuahua était entre ses mains. À peu près à cette époque, Villa forma une force d'élite de cavaliers, connue sous le nom de dorados en raison de l'insigne d'or qu'ils portaient sur leurs uniformes et stetos olivâtres. Il y avait trois escadrons de 100 hommes chacun et ils étaient la pioche de sa cavalerie. Chaque homme était superbement monté, possédait

deux chevaux, un fusil et deux pistolets. Ils étaient les plus mobiles de ses hommes, n'étant pas encombrés de familles ou de partisans de camp, et étaient responsables de plusieurs des coups d'État les plus audacieux de leur chef. John Reed, qui rapporta plus tard le coup d'État de Lénine, était attaché à l'armée de Villa à cette époque et il expliqua comment ce dernier avait réussi à tirer le meilleur parti de ses cavaliers nés :

« Jusqu'à ce jour, les armées mexicaines avaient toujours transporté avec elles des centaines de femmes et d'enfants de soldats ; Villa fut le premier à penser aux marches forcées rapides des corps de cavalerie, laissant leurs femmes derrière eux. Jusqu'à son époque, aucune armée mexicaine n'avait jamais abandonné sa base ; Il avait toujours été étroitement lié au chemin de fer et aux trains de ravitaillement. Mais Villa sema la terreur chez l'ennemi en abandonnant ses trains et en jetant toute son armée sur le terrain. »

C'est la mobilité de ces hommes qui a suscité le message suivant de l'un des commandants fédéraux harcelés : « J'ai l'honneur de vous informer que, selon toutes les informations véridiques et vérifiées, Villa est en ce moment dans toutes les parties et aucune en particulier. »

Villa a remporté de nombreuses autres victoires éclatantes, mais il a finalement été victime de l'armement qui a chassé 166 cavaliers du champ de bataille en Europe. Les dirigeants de la révolution commencèrent à se quereller entre eux et Villa se retrouva à combattre les forces d'Alvaro Obregon. Ils se rencontrèrent, le 6 avril 1915, dans une petite ville appelée Celeya où ce dernier s'était solidement retranché, plaçant de nombreuses mitrailleuses au milieu d'un réseau de tranchées et d'enchevêtrements de barbelés. Villa a commis la même gaffe que celle commise par les généraux anglais et français de l'autre côté de l'Atlantique, bien qu'il faille dire pour sa défense qu'il avait beaucoup moins d'expérience du potentiel réel de ce type d'armes. Après avoir facilement envahi certains des avant-postes d'Obregón, Villa lança sa cavalerie contre les barbelés. Plus d'un millier d'hommes furent fauchés, y compris la majeure partie des dorados. Le lendemain matin, Villa ordonna un nouvel assaut et cette fois, quelques hommes réussirent à percer avant d'être chassés par les réserves d'Obregón. Villa battit en retraite et Obregon resta sur place, pariant que l'orgueil du premier le forcerait à tenter un autre assaut. Une semaine plus tard, c'est exactement ce qu'il fit, et une fois de plus, ses cavaliers furent mis en pièces par les armes automatiques et les barbelés. Alors que les hommes de Villa étaient sous le choc après la dernière repoussée sanglante, Obregon envoya sa propre cavalerie de réserve, 6000 hommes qui avaient été postés à l'extérieur de la ville, contre le flanc de son adversaire et ce dernier fut complètement mis en déroute. Ils n'ont plus jamais été une force dans l'histoire mexicaine.

Afrique

Les cavaliers de guérilla n'étaient pas courants en Afrique. La plupart de la résistance à l'impérialisme du XIXe siècle a pris la forme de ruées à pied vouées à l'échec contre la puissance de feu dévastatrice des Européens. Très occasionnellement, les cavaliers adoptaient des tactiques tout aussi fatales, par exemple, les Peuls dans le nord du Nigeria ou la cavalerie de Samori en Guinée dans les années 1880. À au moins deux reprises, cependant, lorsque le terrain s'y prêtait, les cavaliers utilisèrent leur mobilité supérieure pour se tenir à l'écart des colonnes européennes lourdement armées, ne frappant que lorsqu'elles pouvaient garantir une supériorité numérique locale ou organiser une embuscade depuis une position imprenable.

L'une de ces guerres fut presque la dernière occasion où les cavaliers arabes firent une apparition significative. Au cours de la période de leurs grandes conquêtes, la majeure partie de l'Afrique du Nord avait été envahie et, au fil des siècles, de nombreuses petites tribus avaient élu domicile dans les plateaux arides. En juin 1830, les Français décidèrent que le moment était venu d'établir un nouvel empire et une armée fut débarquée en Algérie. Le régime ottoman de la bande côtière fut rapidement renversé, mais les envahisseurs eurent beaucoup moins de succès dans leurs tentatives de pénétrer à l'intérieur. Au début, ils n'ont rencontré qu'une résistance paroissiale de la part des tribus locales, mais leurs problèmes se sont considérablement aggravés avec l'émergence d'un chef supra-tribal, Abd-el Kader, qui a su coordonner l'activité arabe et leur faire oublier leurs

anciennes querelles. Leur nouveau chef savait qu'il avait peu de chances de vaincre les Français dans une bataille ouverte. Au lieu de cela, il mit en place une défense sur trois lignes et, les soutenant à partir d'immenses greniers souterrains, envoya ses cavaliers harceler les Français sans relâche, s'accrochant à leurs flancs, coupant les communications, saisissant leurs bagages et leurs transports, lançant des attaques inattendues et attirant l'ennemi dans des embuscades avec des retraites feintes. Comme il l'a écrit lui-même, dans une lettre à Louis-Philippe : « Ce sera une guerre de partisans à mort. Je ne suis pas assez sot pour m'imaginer que je puisse faire ouvertement des progrès contre vos troupes ; mais je peux les harceler sans cesse. Je perdrai du terrain, sans doute ; mais alors j'aurai de mon côté la connaissance du pays, la frugalité et la robustesse de mes troupes. »

Les Français ne purent faire de progrès jusqu'en 1840 et la nomination de Bugeaud comme gouverneur et commandant militaire suprême. Jusque-là, ils avaient insisté pour maintenir de nombreuses garnisons qui ne contrôlaient vraiment que le terrain à l'intérieur de leurs murs, et pour envoyer d'énormes colonnes de cavaliers de guérilla du XIX^e siècle, chargées d'équipements lourds et d'uniformes encombrants, qui étaient sans cesse harcelées dans la marche et le plus souvent attirées vers la destruction finale. Bugeaud s'était rendu compte depuis longtemps que la guerre n'avait pas de solution purement militaire. Abd-el Kader voulait éviter les batailles rangées, et les escarmouches, « comme toutes celles de ce genre, n'ont pas donné de grands résultats matériels. Comment peut-on tuer ou capturer un grand nombre d'ennemis qui ne tiennent pas bon et qui sait éviter les peines de la défaite en disparaissant avec une rapidité étonnante ? Pourtant, même les cavaliers frugales et robustes devaient vivre de quelque chose. Même s'ils ne pouvaient jamais être amenés au combat et que les engagements étaient généralement peu concluants, il serait peut-être encore possible de les vaincre en gardant de nombreuses colonnes de troupes importantes en permanence sur le terrain. Ces colonnes étaient généralement de l'infanterie parce que les Français, comme la cavalerie américaine, trouvaient qu'elles se déplaçaient plus vite que les cavaliers sur une longue période, en particulier lorsqu'elles étaient montées sur des mulets comme cela se faisait parfois. Ils étaient assez nombreux, environ 7000 hommes, pour être à l'abri de toute attaque arabe, et pourtant ils étaient assez nombreux pour pouvoir couvrir de vastes étendues de territoire. Leur objectif était double : maintenir l'ennemi en mouvement et l'empêcher de se reposer, de récupérer et d'établir des bases d'approvisionnement, et de rechercher et de détruire ses cultures secrètes, en croissance et en récolte. De cette façon, même si les Français n'ont jamais pu espérer égaler la mobilité des cavaliers arabes, et ont rarement pu utiliser leur puissance de feu supérieure, ils ont rendu cette mobilité essentiellement inutile. La capacité de s'échapper exige que l'on ait un endroit où l'on vaut la peine de s'échapper. Finalement, Bugeaud refusa de tels refuges à son ennemi. Abd-el Kader, comme Geronimo, Cochise, le chef Joseph et d'autres dirigeants indiens, a été forcé de reconnaître que la capacité de s'enfuir n'était pas suffisante. Lorsque l'homme blanc voulait votre terre, il était infatigable et, avec le temps, l'ubiquité pouvait être une compensation adéquate pour un manque de mobilité.

Un autre peuple qui a appris cette leçon est les Boers d'Afrique du Sud, dans les toutes premières années du XX^e siècle. La guerre des Boers avait commencé comme un conflit assez conventionnel, mais à partir de novembre 1900, les Boers commencèrent à se rendre compte qu'ils ne pouvaient plus espérer affronter les Britanniques dans une bataille rangée. Après le dernier engagement de ce genre, à Rhenoster Kop, ils décidèrent d'éviter la guerre ouverte du Natal et d'établir leurs centres d'opérations dans les montagnes et le veld de l'État libre d'Orange et du Transvaal. Ils se sont divisés en bandes traditionnelles, ou commandos, et ont décidé de s'en remettre absolument à la mobilité de leurs poneys africains. Même pendant les campagnes du Natal, ils avaient toujours été tout à fait préparés à monter à cheval et s'enfuirent dès qu'ils sentirent qu'ils avaient infligé suffisamment de pertes aux Anglais. Comme les Apaches, ils ne voyaient aucune honte à essayer de rester en vie. Maintenant, ils décidèrent d'éviter complètement les engagements à grande échelle et de contraindre les Anglais à les traquer, ne se retournant que pour

tendre une embuscade soudaine à un détachement imprudent, ou pour leur tirer dessus à une distance considérable. Numériquement, il semblait que les Boers n'avaient aucune chance. À la fin de 1900, ils n'avaient que 60 000 hommes effectifs, dont seulement un quart étaient en armes à un moment donné, tandis que les forces britanniques étaient au nombre de 210 000. Mais la tactique de ce dernier était tout à fait inappropriée aux nouvelles conditions. L'histoire de la guerre dans le *Times* a admirablement résumé la futilité des opérations :

« Chaque [colonne] était composée principalement d'infanterie, avec des canons, des obusiers, des hôpitaux de campagne et des compagnies de porteurs, des ingénieurs et... trains encombrants ou wagons tirés par des bœufs et généralement surchargés... Ces colonnes marchaient solennellement à travers le pays à une allure moyenne de dix à quinze milles par jour. . Le bruit s'était répandu qu'il ne fallait pas s'opposer à eux, mais qu'après leur départ, les villes et les districts qu'ils avaient traversés devaient être immédiatement réoccupés. Informés avec précision des mouvements britanniques par leurs éclaireurs, les bourgeois couraient peu de risques d'être capturés, et même dans les rares occasions où ils étaient surpris, ils se dispersaient simplement et galopaient jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue. »

En 1901, Kitchener, le commandant dans cette phase de la guerre, exprima magnifiquement la perplexité furieuse de l'officier régulier européen face à de telles tactiques : « Les Boers ne sont pas comme les Soudanais qui ont résisté à un combat loyal. Ils s'enfuient toujours sur leurs petits poneys. (Dans la lutte loyale contre les Soudanais, les fusils et les mitrailleuses britanniques ont rempli 11 000 derviches. Leurs propres pertes ne comprenaient que 48 tués.) Mais au moins, Kitchener se rendit compte que des colonnes d'infanterie massives ne pourraient jamais être la solution sur un terrain aussi ouvert et vallonné et il demanda au gouvernement d'augmenter considérablement son effectif de cavalerie. En mai 1901, un tiers de ses 240 000 hommes étaient mobilisés. Il commença alors à former des colonnes montées spéciales pour opérer en équipes de raid individuelles, presque totalement indépendantes du contrôle central. Ceux-ci ont été particulièrement utilisés dans l'État libre, où des commandants comme le major Remington se sont forgé une grande réputation. Plus tard, il fut fait usage de raids nocturnes. Celles-ci avaient été initiées par le colonel Benson, qui commença à faire de longues marches la nuit pour se mettre à portée de frappe d'un *laager boer* au moment où l'aube se levait. Bien que les deux tiers et plus des Boers s'échappent généralement, cette tactique augmente considérablement leur sentiment d'insécurité. Les raids les plus réussis de Benson eurent lieu en août et septembre 1901 et, en décembre, le général Bruce Hamilton fut chargé d'organiser une série beaucoup plus étendue de raids de ce type. La cavalerie a également été utilisée pour soutenir des colonnes d'infanterie plus conventionnelles et tenter d'empêcher les Boers de s'échapper par les brèches de la ligne britannique. Comme Kitchener l'a dit lui-même : « Le taux de captures ne peut être maintenu que par l'action plus étendue de troupes extrêmement mobiles et libérées de tout encombrement, tandis que le reste de la colonne nettoie le pays et escorte les transports. » Mais même à son meilleur, la cavalerie britannique n'a jamais été à la hauteur des Boers dans cette longue partie de cache-cache. Leurs traditions étaient totalement différentes. Ils étaient entraînés à charger épaule contre épaule avec un sabre ou une lance et ne possédaient ni l'initiative ni l'ouverture d'esprit pour quelque chose de plus compliqué qu'un galop furieux sur quelques centaines de mètres. De plus, comme souvent dans ce type de guerre, la simple possession d'un cheval ne garantissait pas la parité avec l'ennemi. Conan Doyle a été particulièrement franc sur ce point de son histoire de la lutte :

« Chaque courant de pensée ramène toujours le critique à la grande question du cheval et encourage la conclusion que c'est là, en toutes saisons et dans toutes les scènes de la guerre, que se trouve l'accusation la plus accablante contre la prévoyance, le bon sens et le pouvoir d'organisation britanniques. Que la troisième année de la guerre se soit levée sans que les Anglais aient encore eu les jambes des Boers, après avoir pénétré dans toutes les parties de leur pays et avoir eu les chevaux du monde sur lesquels s'appuyer, c'est le point le plus étonnamment inexplicable de toute cette étrange campagne... [D'une part, c'est] l'incapacité à sécuriser les

excellents chevaux sur place tout en les important des extrémités du monde impropres à l'utilisation... [d'autre part] la leçon évidente qui n'a pas été apprise qu'il vaut mieux donner à 1000 hommes deux chevaux chacun, et ainsi les laisser atteindre l'ennemi, que de donner à 2000 hommes un cheval chacun, avec lequel ils ne pourront jamais atteindre leur objectif. »

En fait, la guerre de cavalerie n'a jamais été poursuivie avec une vigueur suffisante pour permettre une solution militaire. Même après l'arrivée de Kitchener, de nombreuses campagnes à grande échelle furent organisées dans le but de dévaster la campagne et de vaincre les Boers par le simple poids du nombre. Ces « campagnes du nouveau modèle » devaient « nettoyer systématiquement le pays des fournitures, des chevaux, du bétail, des récoltes, des véhicules de transport et des familles non combattantes ». De plus, il fallait utiliser suffisamment d'hommes pour qu'aucune brèche n'apparaisse dans la ligne qui avançait. Une telle campagne a été organisée en février 1902, lorsque 9000 hommes ont été rassemblés en cordon continu de 54 miles de long. Quelques Boers ont réussi à percer, mais les autres, comme l'a vu un correspondant, « ont été abattus comme du gibier... [ou] sont tombés en arrière, stupéfaits et désorientés, à l'intérieur du piège, leurs chevaux ont sombré, leurs bandoulières vides, leurs corps épuisés. Pourtant, même lorsque les Boers se rendirent en avril 1902, ils étaient encore 22 000 sous les armes. Mais la cruelle leçon avait été apprise une fois de plus. Même les meilleurs cavaliers du monde sont impuissants face à un ennemi, aussi lourd soit-il, qui est prêt à vous harceler pendant des années et qui, si nécessaire, détruira complètement votre pays.

Asie

Il n'y avait rien au XIX^e siècle qui approchait même les invasions nomades de l'Antiquité et du Moyen Âge. Presque partout, les grandes hordes avaient été réduites à la soumission par la puissance des armées Romanov et mandchoues. Pourtant, ici et là, il se produisait des explosions non négligeables d'activité de guérilla dans lesquelles des cavaliers insaisissables tenaient temporairement à distance de puissants ennemis.

Les Russes se sont heurtés à un tel adversaire dans le Caucase, dans les années 1830 et 1840. C'étaient les Murids qui vivaient dans les montagnes du Daghestan. Bien que leur patrie se trouve dans des régions de la nature la plus accidentée et la plus escarpée, ils étaient habitués à se déplacer sur de petits poneys sûrs d'eux qui pouvaient négocier tous les terrains, sauf les plus impossibles. Les meilleurs cavaliers de tous, cependant, étaient les Tchétchènes, l'élite de l'armée mouride, qui habitaient les basses terres les plus fertiles. Ils étaient organisés en unités de 10, 100 et 500, et étaient vêtus de la tunique caucasienne, de la tcherkessa, de bottes et de chapeaux noirs hirsutes, connus sous le nom de *bourkas*. Leurs armes étaient des fusils à silex et des épées. Nombre d'entre eux avaient été transmis de génération en génération et étaient si tranchants qu'ils étaient connus pour trancher le canon d'un mousquet russe d'un seul coup. Chaque mâle était astreint au service, bien que le plus prospère de leurs chefs, Shamyl, gardât le noyau d'une armée permanente dans laquelle un homme de dix foyers était constamment prêt. L'un des rares historiens à avoir examiné ces campagnes a dit ceci à propos de la stratégie de Shamyl :

« Un grand avantage de ... [son] système militaire était qu'il lui permettait de rassembler ou de disperser ses forces à volonté, et dans un laps de temps incroyablement court ; cela lui permettait aussi de se passer de tout commissariat élaboré [...] De sa position centrale à Dileem, il menaçait l'ennemi au nord, à l'est et au sud, le maintenait continuellement en mouvement, dispersait ses commandos dans leurs foyers, les rassemblait à nouveau comme par magie et, aidé par l'extraordinaire mobilité des troupes montées qui n'avaient besoin d'aucun bagage, ni d'aucun équipement, ni de fournitures que ce que chaque individu emportait avec lui, fondait continuellement sur les Russes là où on s'y attendait le moins. »

Un général russe, Tornau, a laissé une description de la tactique de ces guérilleros rapides lorsqu'ils apparaissaient soudainement sur les flancs ou à l'arrière d'un détachement russe : « Les Tchetchens n'avaient une façon de manier leurs armes qu'au dernier moment. Ils chargeraient l'ennemi à une vitesse fulgurante ; à vingt pas, ils tiraient, tenant leurs rênes entre leurs dents ; puis, balançant leurs

armes en arrière, ils se précipitaient droit sur les Russes, faisant tournoyer leurs chachkas au-dessus de leurs têtes, tranchant avec une force effrayante. »

Comme pour les autres commandants de la contre-insurrection mentionnés dans ces pages, les Russes n'ont jamais réussi à élaborer une tactique qui leur aurait permis d'affronter les Mourides sur un pied d'égalité. Jusqu'à la fin, ils se trouvèrent dans l'impossibilité de retrouver l'une des bandes de guerriers à cheval. Une fois de plus, ils ont été obligés d'attaquer la campagne dans son ensemble plutôt que les combattants. À partir des années 1850, le prince Bariatinsky mit en branle un vaste programme de déforestation pour découvrir les villages où les réguliers mourides étaient cantonnés. Ceux-ci furent incendiés, les récoltes furent détruites et les Mourides furent chassés au cœur même des montagnes, où même leurs chevaux étaient de peu d'utilité. Une fois les forêts complètement défrichées, les Russes attaquèrent eux-mêmes les montagnes. Ils ont construit des ponts à travers les grandes gorges, pour éviter la nécessité de montées et de descentes tortueuses le long de sentiers sinueux. Finalement, lorsque les Mourides furent isolés dans quelques bastions restants, Bariatinsky utilisa de la dynamite et de l'artillerie à longue portée pour les faire exploser.

L'histoire de la Chine au XIXe siècle est ponctuée de toute une série de soulèvements et de rébellions. Certaines d'entre elles étaient dirigées contre les Européens qui avaient pris sur eux un droit de plus en plus prononcé dans les affaires chinoises, tandis que d'autres étaient dirigées contre l'autorité mandchoue elle-même. La plus grande de ces dernières fut la guerre civile sanglante connue sous le nom de rébellion des Taiping, entre 1852 et 1864. La guerre dans son ensemble présente peu d'intérêt en termes de guerre montée conventionnelle. Les deux camps étaient principalement composés d'infanterie, bien que chacun ait utilisé quelques contingents de cavaliers des steppes. Dans les années 1850, cependant, un autre groupe s'est impliqué dans les hostilités générales. Il s'agissait des Nien, une association secrète de paysans pauvres, de contrebandiers de sel et de bandits habitant la région sablonneuse entre le bassin du Yangtsé et le fleuve Jaune, dans le no man's land administratif des zones frontalières du Kiangsu, du Honan, du Shantung et du Chihli. [Le mot « nien » signifie torsion ou roulis et a été utilisé pour désigner les cellules secrètes de l'organisation, qui sont devenues ouvertement subversives à partir de 1853, lorsque les rebelles Taiping ont capturé Nankin. Les Nien avaient toujours été de grands cavaliers et entretenaient de grands troupeaux de petits poneys à l'intérieur de leur domaine. Ils commencèrent alors à former de nombreuses bandes de pillards qui, à partir de 1855, coopérèrent militairement avec les Taipings. En 1857, ils rejoignirent les rebelles dans l'Anhui et en 1862, on craignit qu'ils ne viennent aider à lever le siège de Nankin. Même après l'effondrement des Taiping en 1864, les Nien ont continué à se battre et leurs cavaliers de guérilla ont combattu une grande partie du nord de la Chine. Un Anglais, Andrews Wilson, était en Chine à cette époque et a laissé la description suivante de la guerre des Nien :

« Ils se déplacent en grands groupes... Les femmes et les charrettes suivent généralement la route publique tandis que les hommes se dispersent dans le pays, mais se retirent dans les chariots lorsque le danger apparaît. Ils sont tous assez bien montés sur de bons poneys et peuvent se déplacer si nécessaire à raison de 60 miles par jour. Le capitaine Coney du 67e régiment de Sa Majesté, qui les avait affrontés avec des Chinois disciplinés en 1863, n'a jamais vu le Nien-fei jusqu'à ce que le Nien-fei se concentre et l'attaque, et quand ils ont découvert qu'ils en tiraient le pire, ils étaient de nouveau hors de portée en quelques minutes. Extrêmement mal armés, avec des lances, des épées rouillées, des gingalls et quelques canons, ce sont de très mauvais tireurs. Ils prennent bien garde, cependant, d'envoyer des patrouilles devant eux, et se gardent bien d'aller dans des directions où ils risquent de rencontrer une résistance sérieuse. »

Wilson était un peu trop désobligeant. En 1865, les Nien combattirent et tuèrent le meilleur général des Mandchous, le Mongol Seng-ko-lin-chin dans une campagne au cours de laquelle ils épuisèrent ses troupes en marchant en rond et en s'élançant çà et là comme des essaims de fourmis. En juin 1865, les Mandchous envoyèrent contre eux un autre de leurs généraux les plus capables, Tseng

Kuo-fang, mais il lui fallut près de trois ans pour les épuiser. L'un de ses rapports fait état des difficultés qu'il a rencontrées :

« Les Nien-fei apparaissent soudain et disparaissent tout aussi rapidement — cent /v en un clin d'œil ! Les rapports des espions sont très incertains. Étant sans informations précises, je n'ai pas été capable de me retourner et d'aller partout. Au contraire, il n'y a rien d'autre à faire que de croire sur parole chaque dirigeant, en lui permettant d'être son propre espion, d'avoir le contrôle total, d'aller ou de s'arrêter à volonté, avec des plans adaptés aux circonstances. »

En plus de permettre à ses subordonnés d'utiliser leur propre initiative et d'opérer en unités indépendantes, Tseng a également monté autant de ses troupes que possible, les armant de carabines modernes. Les Nien ont également contribué à leur propre défaite. En 1867, emportés par leurs succès, ils commencent à organiser des régiments réguliers de cavaliers et d'infanterie armés de lourdes piques. Ils se regroupèrent en deux armées principales et donnèrent à T'seng la chance de les encercler et de se rapprocher inexorablement. Dans les batailles rangées qui s'ensuivirent, sa puissance de feu supérieure commença à se faire sentir et, en 1868, le mouvement avait été complètement écrasé.

Chapitre 9 : Les dernières années 1914 à 1945

Première guerre mondiale

La guerre des Boers avait montré qu'il y avait encore une place pour le cheval dans certains types de guerre. Mais cela aurait aussi dû rendre évident le fait que, même dans une guerre limitée de ce genre, la puissance de feu médiocre dont disposaient les Boers était encore suffisante pour interdire l'utilisation de la charge de cavalerie à l'ancienne. Un correspondant anglais qui accompagnait la cavalerie écrivit à la fin de la lutte :

« Le cavalier en Afrique du Sud... n'a pas été capable de se réjouir du tumulte de la charge, de vaincre en masses serrées les escadrons opposés de son ennemi, de tonner avec des rênes lâches et des éperons sanglants sur une infanterie désorganisée et ébranlée, ni de descendre comme un coup de foudre sur les canons de son ennemi, et de balayer triomphalement des rangs désordonnés. La seule partie du devoir reconnu du cavalier qui lui est tombée sous la responsabilité a été... reconnaissance... la patrouille prolongée et ... mouvements de flanc rapides et dangereux. »

À l'époque, même les cavaliers traditionnels les plus obstinés reconnaissaient que ces dernières tâches étaient les tâches les plus probables de la cavalerie à l'avenir, bien qu'ils aient pu aussi s'arrêter pour se demander si la puissance de feu beaucoup plus grande dont disposaient les armées européennes ne rendrait pas même ce rôle limité impossible. En l'occurrence, cependant, la pique et la sensibilité fragile des réguliers aristocratiques ont empêché toute possibilité d'enquête rationnelle. Dans les derniers mois de la guerre, la cavalerie fut mal manœuvrée, en grande partie à cause du manque de montures adéquates. De précieuses occasions ont été perdues et certains commandants supérieurs n'ont pas tardé à le signaler. Un politicien de l'époque, L. C. Amery, a montré à quel point la cavalerie pouvait être têtue lorsque sa réputation était remise en question :

« [Vers la fin de la guerre] Roberts et Ian Hamilton ont tous deux publié des mémorandums montrant que, dans les conditions modernes, les anciennes tactiques de cavalerie étaient mortes et que la véritable fonction du cheval en temps de guerre était de transporter le fusilier le plus rapidement possible vers le point de tir tactiquement efficace ou de lui permettre de traverser rapidement une zone de feu [sic]. C'était en fait la tactique que French et son chef d'état-major, Haig, avaient développée avec tant de succès. Mais se faire dire cela par un artilleur et un fantassin, c'était trop ! French et Haig se mirent dans un état d'opposition et, en dépit de toute leur expérience sud-africaine, se convinquirent que seule la vieille charge de cavalerie genou à genou avec lance ou épée déciderait des guerres de l'avenir. »

C'est donc en 1913 qu'un officier britannique eut la conversation suivante avec Haig : « J'ai demandé à Haig... pourquoi il y avait quatre brigades dans la division de cavalerie, plus qu'aucun homme ne peut contrôler, comme les Allemands l'avaient découvert. Il a répondu : « Mais vous devez en avoir quatre. » « Pourquoi ? » « Pour la charge. Deux brigades en première ligne, une en soutien, et vous devez en avoir une en réserve. »

Beaucoup d'hommes courageux allaient payer le prix de cette pétulance dans les années à venir. Pas seulement le grand nombre de cavaliers qui ont été envoyés en France et dans les Flandres pendant la Première Guerre mondiale ; la PBI avait également des raisons de regretter « l'esprit de cavalerie » de leurs commandants fringants, qui semblaient planifier leurs grandes offensives comme si toutes leurs troupes étaient des cuirassiers sur un champ de bataille de Frédéric. En fait, il n'y a pas eu de victoires importantes de la cavalerie sur le front occidental.

Comme l'a dit un commandant de cavalerie canadien, décrivant le prélude à une offensive : « Le but de cette préparation intense était d'utiliser la cavalerie pour galoper à travers la brèche faite par l'infanterie victorieuse, et ainsi transformer la défaite de l'ennemi en déroute. L'expression couramment utilisée était que nous devions galoper à travers le « G » dans 'Gap'. Ils auraient tout aussi bien pu viser le point dans « Futile ». Même dans les premières semaines de la guerre, avant le début de la guerre de tranchées proprement dite, peu de choses ont été accomplies. Pendant la retraite britannique de Mons, le 9e régiment de lanciers et le 18e régiment de hussards tentent une attaque de flanc près de Valenciennes, mais sont fauchés par des mitrailleuses allemandes. Peut-être aurait-on pu faire quelque chose peu de temps après, lorsque les Allemands se sont arrêtés sur la Marne et qu'un fossé est apparu entre leur deuxième et leur troisième armée. Le corps de cavalerie du général Conneau était prêt à faire face à une telle éventualité, mais en l'occurrence, il n'a jamais bougé. Mais l'espoir persistait. Même en octobre, un officier britannique nota dans son journal : « Notre cavalerie avancée chevauche toujours l'épée à la main ou la lance au « portage », et charge à vue tous les corps montés ennemis à portée de charge. » Près de deux ans d'impasse sanglante n'ont pas suffi à faire comprendre la leçon. En mai 1916, un officier d'infanterie français eut droit à la vue d'un régiment de lanciers se formant pour l'attaque, lances couchées. L'un de ses collègues officiers s'est tourné vers lui avec résignation et lui a dit : « Ils retiennent tous ces gars pour la percée que nous attendons depuis deux ans... Vous savez, il n'y a rien de tel qu'une lance contre des mitrailleuses. »

Haig n'aurait pas apprécié l'ironie. Le mois suivant, il eut une entrevue au palais de Buckingham et fut surpris lorsque le roi suggéra que la cavalerie soit réduite en raison du coût excessif de l'entretien. « J'ai protesté que ce serait imprudent, car pour abréger la guerre et récolter les fruits d'un succès, il faut faire usage de la mobilité de la cavalerie. En début de soirée le 14 juillet, Haig mit ses théories à l'épreuve. Deux escadrons du 20th Deccan Horse et du 7th Dragoon Guards effectuèrent une charge contre l'infanterie allemande inébranlable dans High Wood. Alors qu'ils sortaient des champs de maïs devant le bois, une mitrailleuse allemande a ouvert le feu. Comme l'écrivit le commandant allemand dans ce secteur : « Les attaques frontales en terrain découvert contre une partie de notre infanterie inébranlable, menées par plusieurs régiments de cavalerie anglais, qui ont dû se retirer avec de lourdes pertes, donnent une indication des connaissances tactiques du haut commandement. »

Cette connaissance n'a pas été le moins du monde enrichie par la débâcle de High Wood. En septembre 1916, Lloyd George lui-même se rendit en France pour s'entretenir avec ses généraux sur les préparatifs des dernières attaques de l'année. Il vit ce qui lui semblait être des spectacles étranges :

« J'ai traversé des escadrons de cavalerie qui s'entrechoquaient fièrement vers l'avant. Quand je lui demandai à quoi ils servaient, Sir Douglas Haig m'expliqua qu'ils avaient été amenés aussi près que possible de la ligne de front, afin d'être prêts à charger à travers la brèche qui devait être faite par les gardes lors de l'attaque à venir. La cavalerie allait exploiter le succès escompté et achever la déroute allemande... Quand je me suis aventuré à exprimer mes doutes quant à savoir si la cavalerie pourrait jamais opérer avec succès sur un front hérissé à des kilomètres derrière les lignes ennemies avec des barbelés et des mitrailleuses, les généraux se sont jetés sur moi. »

En 1917, l'optimisme quant au potentiel des cavaliers règne encore en maître. En avril, lors de la bataille d'Arras, Monchy-le-Preux est capturée par trois chars, et deux brigades de cavalerie sont déplacées pour exploiter la brèche. Un officier de la Highland Light Infantry a été témoin de ce qui a suivi :

« Un cri d'excitation s'éleva que notre cavalerie arrivait. Effectivement, loin derrière nous, se déplaçant rapidement dans un ordre prolongé sur la pente... il y avait des rangées d'hommes à cheval, couvrant toute l'étendue du flanc de la colline aussi loin que nous pouvions voir. C'était peut-être un beau spectacle, mais c'était un gaspillage cruel d'hommes et de chevaux, car l'ennemi a immédiatement ouvert sur eux un ouragan de toutes sortes de projectiles qu'il avait... Ils se sont

regroupés derrière Monchy en une grande masse dans laquelle les ont continué à mettre des explosifs puissants, des éclats d'obus, des sifflements et une grêle de balles... Les chevaux semblent avoir le plus souffert, et pendant un certain temps nous avons tiré sur de pauvres bêtes qui boitaient sans but sur trois pattes, ou bien qui tournaient follement dans leur agonie ; comme un que j'ai vu qui avait tout le museau emporté. »

Même les cavaliers eux-mêmes commençaient à être quelque peu désillusionnés. Le général Jack écrivit dans son journal le 20 juillet : « Le haut commandement ... continuent de s'attendre à ce que les assauts de l'infanterie fassent éclater une brèche dans les défenses allemandes suffisamment grande pour que les cavaliers puissent la traverser... Le 10^e hussards, qui perdit environ les deux tiers de ses hommes à la bataille d'Arras... ne semblent pas partager cette croyance. Une percée fut réalisée à Cambrai, en novembre de la même année, mais une fois de plus, la cavalerie dut apprendre la leçon que même un petit nombre de survivants bien armés étaient tout à fait capables de repousser une cible aussi vulnérable. Cinq divisions ont tenté d'exploiter la brèche, mais comme l'a souligné l'Histoire officielle, citant un observateur américain : « Vous ne pouvez pas faire une charge de cavalerie tant que vous n'avez pas capturé la dernière mitrailleuse de l'ennemi. »

Même dans les derniers mois de la guerre, lorsque l'avance des Alliés a commencé à prendre de l'ampleur, la cavalerie n'a jamais eu beaucoup de rôle à jouer. Car à aucun moment les Allemands ne se sont effondrés, et il y avait toujours suffisamment de points d'appui pour résister aux sondes de la cavalerie. Lorsque les Britanniques percèrent finalement la ligne Hindenburg en rase campagne, au cours des quatre semaines qui suivirent jusqu'à l'armistice, seulement vingt milles de terrain furent pris. Avant cette percée, ils étaient même moins utilisés. Même si l'on avait compris que la charge de cavalerie à l'ancienne était maintenant inappropriée, les raffinements qui avaient été introduits laissaient encore à désirer. En juin 1918, une unité de lanciers français a été envoyée au sommet et il a été reconnu qu'il valait mieux laisser leurs chevaux à l'arrière. Ils ont raconté l'histoire de leur attaque à une unité d'infanterie qui a ensuite repris cette section de la ligne. Ils ajoutèrent que, conformément aux ordres reçus pour maintenir l'esprit de cavalerie, ils avaient chargé à pied avec leurs lances prêtes. Pour les Britanniques, le raffinement était l'introduction de chars, que la cavalerie considérait comme un fer de lance blindé commode pour préluder à sa propre course derrière les lignes ennemies. Pour les hommes du corps de chars, cependant, la cavalerie n'était qu'une perte de temps. Le 1^{er} août 1918, lors de la bataille d'Amiens, deux divisions de cavalerie sont affectées au soutien d'un bataillon de chars Whippet. Le jugement ultérieur de ce dernier fut extrêmement cinglant : « Le plan et la politique de placer les [chars] ... sous la cavalerie fut une déception, comme on pouvait le prévoir. Car lorsqu'il n'y avait pas de feu, la cavalerie devançait ces chars, et dès que le feu était ouvert, la cavalerie était incapable de suivre les chars. Dans ses notes hebdomadaires, le QG du corps de chars a fait valoir un point qui aurait dû être flagrant dès les premières semaines de la guerre, quatre ans plus tôt : « Attachés pour soutenir la cavalerie, [les chars] étaient loin derrière l'avancée de l'infanterie, la raison en étant que, comme la cavalerie ne peut pas se rendre invisible sur le champ de bataille en se jetant à plat ventre sur le sol comme le fait l'infanterie, Ils devaient se replier soit sur un flanc, soit à l'arrière pour éviter d'être exterminés par les tirs de mitrailleuses.

Si les expériences du front occidental ont prouvé quelque chose d'important sur le plan militaire, c'est que les armures étaient infiniment supérieures aux cavaliers dans les conditions horribles du no man's land. Certains hommes de vision se rendirent également compte qu'un jour, les chars seraient capables de rivaliser avec la cavalerie en termes de mobilité et de supplanter cette arme antique. Pourtant, après la fin des hostilités, les Britanniques jugèrent seulement opportun de réduire le nombre de régiments de cavalerie régulière de 28 à 20. L'une des raisons à cela, outre les attitudes bornées, était le bilan quelque peu trompeur de la cavalerie sur le théâtre palestinien. Là, en 1917 et 1918, Allenby réussit à écraser absolument les armées turques. Sa campagne fut magistrale au cours de laquelle le secret, les mouvements de flanc et les avancées audacieuses furent utilisés au maximum. Une partie importante des forces d'Allenby était constituée de cavaliers

(12 000 sabres, 57 000 fantassins et 540 canons en septembre 1918), ce qui a conduit de nombreux théoriciens à croire que la victoire était une justification complète de l'arme de cavalerie. Il faut cependant souligner que rien n'aurait pu être réalisé sans l'infanterie et l'artillerie, et il est loin d'être certain que l'infanterie seule n'aurait pas pu obtenir les mêmes résultats. Il ne faut pas oublier non plus que les armées turques n'étaient guère des troupes de première classe et qu'à la fin de 1918, elles étaient en infériorité numérique de deux contre un.

Quoi qu'il en soit, il y avait au moins des occasions pour une action de cavalerie à l'ancienne, certaines des dernières charges effrénées de l'histoire de la guerre. Ironiquement, aucun des régiments réguliers britanniques n'a pris part à cette campagne. Ils étaient tous enfermés sur le front occidental en train de marteler le « G » de « Gap ». Le *Desert Mounted Corps*, comme on l'appelait, était composé de régiments anglais de Yeomanry, d'Indiens et de cavaleries légères australienne et néo-zélandaise. Ces derniers, en particulier, n'étaient pas considérés comme de la cavalerie à proprement parler, mais comme de l'infanterie montée pour laquelle le cheval n'était qu'un moyen de transport. Les Yeomanry n'étaient pas non plus des archétypes de cavaliers immaculés. Quelqu'un qui a combattu avec eux a décrit les soldats comme suit : « Taché de poussière et tanné d'un acajou foncé, nous chevauchions sans tuniques, chemises coupées courtes jusqu'aux manches (nouvelle mode du tennis), chaque homme portant des repas de rechange et deux bouteilles d'eau, et une vieille boîte de fruits ou une boîte de conserve. » Parfois, cependant, ils se sont comportés comme s'ils étaient les troupes de choc d'un champ de bataille du XVIII^e siècle, bien qu'avec une improvisation peu orthodoxe occasionnelle. Les Australiens, par exemple, ont capturé la ville de Beersheba avec leurs cavaliers.

« C'était une source de grande douleur pour eux que les Yeomanry utilisaient l'épée alors qu'ils n'étaient équipés que d'un fusil et d'une baïonnette. Pour ne pas se laisser décourager par cela, cependant, ils montèrent et se mirent en ligne ; puis, fixant leurs baïonnettes et tenant leurs fusils sous l'aisselle droite, ils galopèrent à travers la plaine et chargèrent les tranchées turques restantes, utilisant le fusil et la baïonnette comme une lance. C'était un spectacle magnifique de voir ces gaillards mettre leurs chevaux à sauter dans les tranchées, et en même temps se précipiter et pousser avec cette arme encombrante. »

L'accusation fut couronnée de succès. Ce n'est pas non plus la seule occasion où de telles tactiques l'ont emporté. À Huj, le Worcester and Warwickshire Yeomanry chargea deux batteries d'artillerie à travers un demi-mile de plaine et, par miracle, suffisamment d'hommes parvinrent à traverser pour sabrer les artilleurs là où ils se trouvaient. En juillet 1918, des cavaliers australiens contre-attaquèrent un assaut turc et allemand sur la tête de pont de Ghoraniyeh. Les Turcs se sont retirés et ont laissé les Allemands se débrouiller seuls. Un yeoman anglais a rapporté ce compte rendu de la lutte qui s'en est suivie par un participant australien : « {[Les Turcs] font un gars et laissent l'autre pauvre en l'air. C'était dommage de prendre l'argent, nous sortons à cru en manches de chemise et nous en frappons quelques-uns au-dessus de la tête avec le bout du cul et un ou deux sous la mâchoire. Ils voient que c'est sans espoir, alors nous les amenons. . . »

Pourtant, beaucoup de ces succès ont été remportés contre un ennemi démoralisé. Sans le moins du monde désobligeant à l'égard du courage de ceux qui y ont participé, il faut se rendre compte que l'expérience palestinienne n'était pas une véritable indication de l'équilibre matériel des forces sur un champ de bataille conventionnel. Vers la fin de la campagne, comme l'a noté un participant, « nous avons été impressionnés ... que, dans la mesure du possible, nous devons nous livrer à des « tactiques de choc » ; que l'action à pied ne devait être employée qu'en dernier recours, et que dans tous les cas l'ennemi devait être chargé à vue. Un cavalier australien, le brigadier-général Wilson, a fait l'éloge de la question des sabres auprès de ses compatriotes en septembre 1918 et s'est permis de se livrer à cette même spéculation mystique qui avait été le fléau de la doctrine militaire européenne au tournant du siècle :

« La question de l'épée était, je pense, plus que justifiée. Je considère que l'épée a un grand effet moral à la fois sur l'homme qui la porte et sur l'ennemi. L'une des principales valeurs de l'épée est

l'esprit de progrès qu'elle inspire au porteur. Il ne se laisse pas bluffer par une légère opposition. Il chevauche en ayant l'impression d'avoir une arme à la main, et dix-neuf fois sur vingt trouve que l'opposition n'est qu'un bluff. »

C'était une doctrine malheureuse à transmettre aux soldats qui pourraient plus tard avoir à rivaliser avec des troupes sûres d'elles qui avaient poussé les leçons de la guerre des chars jusqu'à leur conclusion logique. Ou même des soldats qui s'étaient suffisamment retranchés pour ne pas être débordés impunément. Cette leçon avait été apprise sur le front de l'Est aussi bien que sur le front de l'Ouest. Les Russes entrèrent en guerre avec trente-six divisions de cavalerie. Leurs commandants firent des déclarations somptueuses sur une nouvelle vague de Huns de l'Est envahissant tout devant eux et s'enfonçant en plein cœur de l'Allemagne. La réalité était une moquerie amère de ces espoirs. Dans les premiers jours, des cosaques avaient pénétré en Prusse orientale et la presse allemande commença à publier des histoires sinistres sur les Asiatiques sauvages et une traînée de rapine et de pillage. Leur succès a été de courte durée. Hindenberg et Ludendorff encerclèrent la deuxième armée russe et la garde spéciale de Samsonov, composée de cosaques du Don, fut taillée en pièces. Les cavaliers réguliers s'en sortent encore pire. Leur mobilité s'avéra une chimère car la taille même du théâtre signifiait qu'ils devaient être transportés par train et il s'avéra qu'une division de cavalerie de 4000 hommes avait besoin d'autant de trains, — une quarantaine — pour la transporter qu'une division de 16 000 fantassins.

Un historien moderne du front de l'Est a donné un compte rendu admirable de la véritable valeur de ces cavaliers surannés et anachroniques :

« Il y eut des engagements sporadiques de cavalerie en Prusse orientale après le 15 août, mais ils se terminèrent généralement par un retrait sanglant pour les cavaliers. Des cavaliers âgés, qui avaient espéré un couronnement dans une vie de bottes et de selles, s'effondrèrent de stupéfaction. Le commandant de cavalerie de la 1re armée, le vieux khan de Natchchevan, était ce qui se rapprochait le plus d'un Hun dans l'armée russe. On le trouva dans une tente, à quelques milles de la frontière, en pleurs, hors de contact avec ses troupes, et souffrant tellement des hémorroïdes qu'il ne pouvait pas du tout monter sur son cheval. »

Les Allemands et les Autrichiens ne s'en sont pas mieux sortis. Les premiers cessèrent bientôt d'essayer car ils tenaient compte des nouvelles conditions de combat. Les Autrichiens ont été contraints d'abandonner parce qu'il a été constaté que leur selle réglementaire était complètement inadaptée à tout le monde, sauf aux chevaux habitués à celle-ci après des années sur le terrain de parade 178. Tous les chevaux réquisitionnés ont eu la peau frottée sur le dos, le temps chaud n'a fait qu'intensifier le problème. De grandes masses de cavaliers se sont lancées dans des raids dans les premiers jours de la guerre. Peu d'entre eux entrèrent même en contact avec l'ennemi et la plupart des cavaliers qui revinrent le firent à pied. La troisième semaine d'août, la moitié de toutes les montures de cavalerie étaient hors de combat, la plupart des autres l'étant presque.

Les guerres révolutionnaires russes

C'est l'une des ironies de l'histoire que la cavalerie, l'arme la plus réactionnaire de toutes les armées européennes, ait été plus utile au régime bolchevique entre 1919 et 1921 qu'elle ne l'avait jamais été à l'autocratie tsariste au cours du siècle précédent. Trotsky fut d'abord très désobligeant envers ceux qui suggéraient que cette arme pouvait être d'une quelconque utilité à une armée révolutionnaire. À un moment donné, il a dit : « Vous ne comprenez pas la nature de la cavalerie. C'est une famille de troupes très aristocratique, commandée par des princes, des barons et des comtes... Ses craintes n'étaient pas injustifiées et l'armée russe n'échappait pas à la domination européenne. En 1912, par exemple, 48 % des diplômés de l'École de guerre étaient des nobles, et une forte proportion d'entre eux sont entrés dans les unités de cavalerie d'élite. Mais il a rapidement dû réviser ses opinions. Les champs de bataille russes de la guerre civile étaient très différents de ceux de la lutte contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. La guerre et la révolution avaient paralysé l'économie russe. Ni les Soviétiques ni les Blancs ne pouvaient rassembler les munitions ou les approvisionnements pour les grandes armées alors que la planification concertée

était minimale des deux côtés. La guerre de Sécession fut menée par de minuscules détachements éclipsés par l'immensité des théâtres d'opérations. Presque nulle part il n'était possible d'établir une ligne de défense viable et les fronts s'étendaient sur d'énormes distances de mois en mois. Dans de telles circonstances, les cavaliers des dernières années 1914 à 1918 se sont avérés inestimables. Il y avait peu d'armes lourdes pour les faucher, pas d'avions pour détecter leurs mouvements et une pénurie de fantassins prêts à tenir bon dans des positions retranchées. Les fronts, en fait, n'étaient rien de plus qu'une série de flancs exposés, une ligne faiblement pointillée facilement pénétrée par des bandes de cavaliers entreprenants.

Les deux camps formèrent très tôt des détachements de cavalerie. Beaucoup d'officiers blancs pouvaient difficilement imaginer une autre façon de combattre, tandis qu'un bon nombre de bolcheviks se rabattaient sur les vieilles traditions cosaques. Tous les soldats impériaux n'étaient pas non plus des partisans de la contre-révolution. Un ancien cavalier qui passa chez les Rouges fut Semyen Mikhailovitch Budenny qui, avec Vorochilov, forma un escadron de cavalerie en juillet 1918. Mais les Blancs furent les premiers à les utiliser à grande échelle, et leurs succès avec des groupes de raids en profondeur forcèrent Trotsky à reconsidérer sa position. En juin 1919, il écrit à Lénine : « La cavalerie est indispensable à tout prix... Tout ce qu'il faut comprendre, c'est que la question de la victoire ou de la défaite dépend de cela. » En août 1919, il fit rapport au Comité central et exposa son nouveau point de vue selon lequel les conditions stratégiques de la guerre civile étaient telles que les cavaliers étaient l'arme la plus appropriée :

« Nous n'avons pas eu assez de cavalerie jusqu'à présent. Mais si, comme l'expérience l'a montré, la cavalerie a une importance énorme dans une guerre civile de manœuvre, son rôle dans les opérations asiatiques apparaîtrait indiscutablement décisif. Il y a quelques mois déjà, un officier militaire faisant autorité a présenté un plan pour créer un corps de cavalerie (30 000 à 40 000 cavaliers) avec l'idée de le lancer contre l'Inde. »

La plus grande impulsion à l'action se produisit ce mois-ci lorsque les commandants de la cavalerie blanche, K. K. Mamontov et Skhuro, lancèrent un raid massif. Quelque 7000 cavaliers percèrent le front de l'Armée rouge et deux colonnes se dirigèrent vers Tambov et Kozlov. Ils ne rejoignirent l'armée principale de Dénikine que le 19 septembre. Dans les mois qui suivirent, il y eut des raids continus à grande échelle dans les arrières communistes. En septembre, Trotsky rédigea un appel pour plus de cavaliers, intitulé « Prolétaires, à cheval », dans lequel il réitérait la nécessité particulière de forces de cavalerie mobiles substantielles :

« L'insuffisance de sa cavalerie est la grande faiblesse de l'Armée rouge. En tant que guerre de manœuvre, notre guerre exige une mobilité extrême. La cavalerie a donc une grande tâche à accomplir. À cet égard, nous avons déjà pleinement pris conscience de notre faiblesse ; Kalédine, Krasnov, Dourov ont toujours eu l'avantage sur nous en cavalerie. À cette époque même, les raids destructeurs de Mamontov rendent absolument nécessaire la formation de nombreuses unités de cavalerie rouge... [Nos raids] en profondeur seront facilités par le fait qu'ils se déroulent dans notre propre pays, où les gens et les coutumes sont bien connus de tous les participants, où la même langue est parlée... Les conditions ne sont pas celles d'une guerre internationale, mais d'une guerre civile. Le bras le plus conservateur et pratiquement moribond prend soudain vie et devient l'un des moyens d'attaque et de défense les plus importants entre les mains des classes les plus conservatrices, au moment même où elles disparaissent. Nous devons leur prendre ce bras et le faire nôtre. La révolution prolétarienne doit établir une puissante cavalerie rouge. »

Un succès considérable a été obtenu. Le 2 décembre, Budenny fut nommé à la tête de la première armée de cavalerie, la légendaire Konarmiya, et ils réussirent bientôt à empêcher les Blancs de faire des raids avec la même impunité qu'auparavant. Un fait assez remarquable est qu'une proportion substantielle de ces cavaliers rouges étaient d'authentiques prolétaires, passant directement de l'usine à la selle. En 1920, selon une source, 21 à 70 % d'entre eux étaient des ouvriers, un chiffre comparable à celui de la division d'infanterie la plus prolétarienne, 26 à 40 %. Budenny cherchait le succès par l'utilisation de la masse et de la surprise. Chaque division s'est vu attribuer une zone de

marche à travers laquelle elle avançait, en évitant d'utiliser les routes principales. Les armes modernes disponibles ont été pleinement utilisées et il serait erroné de considérer la cavalerie rouge comme des cavaliers purement traditionnels. L'avance d'une division était couverte par une unité déployée de mitrailleuses, montées sur des chariots, poussant bien en avant, tandis qu'une batterie de canons de campagne faisait généralement partie de l'avant-garde. Les attaques ont été lancées pour surprendre les secteurs faiblement tenus du front. Alors que les postes fortifiés sont aveuglés par un feu intense de mitrailleuses, les régiments s'infiltrèrent entre eux, tournant le flanc de la résistance.

Ces tactiques n'ont pas toujours fonctionné et la cavalerie blanche était loin d'être surclassée. Les bolcheviks furent complètement vaincus lors d'un assaut sur les hauteurs de Bataïsk, près de Rostov-sur-le-Don, en octobre 1920, lorsque leurs vieux ennemis Mamontov et Skhuro prirent les lauriers de la journée. L'anarchiste ukrainien indépendant, Makhno, était l'autre principal adversaire de Budenny pendant la guerre civile et il a également remporté de nombreux succès. L'un de ses partisans s'est montré particulièrement cinglant à l'égard des Rouges et a exprimé une préférence plutôt réactionnaire pour la tactique traditionnelle des Blancs :

« La cavalerie de Dénikine méritait les plus grands éloges. Comme l'a déclaré Makhno, c'est vraiment une cavalerie qui a justifié son nom. La cavalerie très nombreuse de l'Armée rouge, organisée plus tard, n'avait de cavalerie que le nom ; Il n'a jamais été en mesure de mener le combat au corps à corps et n'a engagé le combat que lorsque l'ennemi était déjà désorienté par le feu des canons et des mitrailleuses... Les régiments de cavalerie caucasienne et les cosaques de Dénikine acceptaient toujours le combat à coups de sabre et chargeaient l'ennemi à toute vitesse, sans attendre qu'il soit désorganisé par le feu des canons. »

Quoi qu'il en soit, ce sont les unités de la cavalerie rouge qui ont participé aux derniers engagements de cavalerie contre cavalerie de l'histoire de la guerre. Au début de l'année 1920, la guerre éclate entre la Russie et la Pologne. Sur les deux côtés, d'importants contingents de cavaliers s'alignaient. Les Russes ont utilisé la fidèle Konarmiya, qui compte maintenant 16 000 hommes, 304 mitrailleuses et 48 pièces d'artillerie. Les Polonais avaient plusieurs divisions, beaucoup de régiments semblant provenir d'une autre époque. Les 8e uhlans, par exemple, étaient tous des fils de la noblesse galicienne et étaient armés de lances et de sabres. Au début, la cavalerie rouge sembla aussi penser que le moment était venu de revenir à la tactique d'une époque révolue. En juin 1920, ils tentèrent de prendre d'assaut les positions polonaises à Kouratov et à Lipovets avec des charges frontales au sabre. Aucune des attaques n'a été couronnée de succès et une conférence a eu lieu sur la tactique. Il fut rapidement convenu que les attaques de cavalerie sur les positions de tranchées étaient inutiles. Les délégués décidèrent que la seule façon possible d'évincer l'infanterie qui s'était retranchée était d'avancer en formation à pied et dispersée, de tirer sur l'artillerie lourde et d'envoyer ensuite de petites forces d'intervention contre chacun des points fortifiés. La cavalerie montée ne devait être utilisée que pour tourner les flancs. Si l'ennemi contre-attaquait, il ne devait pas être résisté de front, mais plutôt entraîné dans le feu croisé de l'artillerie de la cavalerie et de ses postes de mitrailleuses.

Le 5 juin, ces tactiques furent couronnées de succès et la Konarmiya perça la ligne polonaise en de nombreux points. Dans le raid à longue portée qui s'ensuivit, il y eut plusieurs combats entre la cavalerie montée, bien que la seule confrontation majeure ait eu lieu le 31 août lorsque la division polonaise commandée par le colonel Juliusz Rommel s'est heurtée à quatre divisions russes. Il se concentra sur la tentative de contenir un secteur du flanc sud russe, autour de Zamosc. Il y a eu deux séries de combats distinctes. Dans la matinée, la 7e brigade polonaise lança plusieurs charges contre la 6e division soviétique et réussit à la chasser de ses positions. Dans la soirée, la 6e brigade et le 9e uhlans se percutèrent l'un l'autre et les Polonais éperonnèrent immédiatement leurs chevaux et chargèrent les Russes de la manière traditionnelle et séculaire.

Seconde guerre mondiale

Lorsque la *Konarmiya* quitta la Pologne en septembre, cela signifia la fin définitive des engagements de cavalerie à l'ancienne. Mais cela n'était pas immédiatement apparent, surtout pas pour les établissements militaires réguliers. À la fin de la Première Guerre mondiale, comme on l'a vu, les Britanniques n'ont fait qu'une réduction symbolique de leur force de cavalerie, et jusqu'au déclenchement de la prochaine grande conflagration européenne, nombreux étaient ceux qui refusaient de croire que l'ère du guerrier à cheval était révolue. Au début des années 1920, le général Godley écrivait : « Quelles que soient les inventions et les appareils mécaniques, il se peut qu'il faille toujours, en fin de compte, se rabattre sur la combinaison de l'homme et du cheval. » En 1926, Haig, qui aurait dû être mieux informé, a fait la critique d'un livre sur les tactiques modernes qui prétendait affirmer qu'il n'y avait aucun rôle pour la cavalerie dans la guerre mécanisée. Il a écrit : « Je crois que la valeur du cheval et l'opportunité pour le cheval à l'avenir sont susceptibles d'être aussi grandes que jamais »... Les avions et les chars ne sont que des accessoires pour l'homme et le cheval, et je suis sûr qu'avec le temps, vous trouverez autant d'utilité pour le cheval – le cheval bien élevé – que vous ne l'avez jamais fait dans le passé. »

Le « débat » s'est poursuivi dans les années 1930. Discutant des prévisions de l'armée pour 1933-34, M. Tinker s'est demandé si l'on ne dépensait pas trop d'argent pour la cavalerie. Le député conservateur de Knutsford, le brigadier-général Makins, s'est levé d'un bond. Sa réplique acerbe comprenait la déclaration suivante : « Une chose qui est très satisfaisante, c'est que les autorités estiment que le jour de la cavalerie n'est pas terminé. En fait, il est là tout autant que jamais. » Il ne s'agissait pas non plus seulement du bavardage d'un dirigeable à la retraite. Le même sentiment régnait dans toute l'armée. Un rapport officiel sur les examens de l'École d'état-major de 1935 indiquait : « Il est remarquable que beaucoup de sentiments sont encore attachés à cette question. Par exemple, des expressions telles que « L'idée du départ du cheval est très triste » – « Le cheval doit inévitablement disparaître de l'armée à temps, mais ce triste événement doit être retardé le plus longtemps possible ». Ceux du gouvernement responsables des questions militaires ont finalement réalisé que la mécanisation devait remplacer le cheval, mais même ici, la transition n'a pas été considérée avec une approbation sans réserve. Dans un discours prononcé en mars 1936, le secrétaire d'État à la Guerre, Duff Cooper, a fait rapport à la Chambre des communes sur les progrès réalisés jusqu'à présent. Deux régiments de cavalerie avaient déjà été mécanisés et huit autres allaient perdre leurs montures dans les années à venir. Il félicita la cavalerie de l'esprit dans lequel elle avait accueilli ces changements et se lamenta : « Toutes les traditions du régiment sont liées à leurs chevaux. C'est comme demander à un grand interprète musical de jeter son violon et de se consacrer à l'avenir à un gramophone. C'est un grand sacrifice pour les cavaliers. »

Pourtant, le changement était loin d'être complet en 1939. La cavalerie à cheval a été impliquée dans au moins deux des théâtres de guerre. L'un d'eux s'est produit en Asie, en 1942, lorsqu'une partie d'un régiment indien, soixante sabres de la Force frontalière birmane, a été impliquée dans les combats contre les Japonais. Le 21 mars, ils partent en reconnaissance pour recueillir des informations sur les mouvements japonais et tombent sur une force de leur infanterie. Bien qu'ils les aient vus de très loin, ils avaient supposé qu'ils étaient des nationalistes chinois et, alors qu'ils se dirigeaient vers le village de Toungoo, ils sont tombés dans une embuscade. Le commandant et la moitié de ses hommes, y compris un trompettiste, gardèrent la tête et éperonnèrent leurs chevaux dans une charge, hurlant le cri de guerre traditionnel sikh de Sat Sri Akal. Ils ont presque tous été tués. L'autre théâtre fut l'Afrique du Nord, en juin et juillet 1941. Les Britanniques se sont retrouvés opposés à la France de Vichy en Syrie et les régiments à cheval étaient très présents des deux côtés. Les Britanniques disposaient d'une division de cavalerie entière de neuf régiments, dont seulement trois étaient transportés par camions. L'armée française du Levant comprenait des cavaliers légionnaires ainsi que des escadrons d'irréguliers libanais et circassiens. Les cavaliers se sont avérés très utiles pour les opérations de reconnaissance, mais ont été à peine utilisés pour l'offensive. Le seul affrontement entre cavaliers de chaque côté eut lieu le

14 juin et fut une affaire très mineure, au cours de laquelle des unités de la Cheshire Yeomanry écartèrent un mince écran de cavalerie française lors de la prise de Jezzine. Ironiquement, peut-être, le plus grand désastre de la campagne concerna la cavalerie régulière qui avait été démontée. Ce sont les Scots Greys qui ont été impliqués dans la contre-attaque française sur Merdjayoun, le 14 juillet, et leur piètre performance était due à l'absence presque totale de formation aux tactiques mécanisées. Ils se sont complètement brisés et ont dû être déplacés pour se « réorganiser ».

La cavalerie est également apparue en Europe même, bien que son impact sur les combats ait été pratiquement nul. L'armée polonaise n'avait jamais réussi à se débarrasser de ses traditions de cavalerie et, à la veille de l'invasion allemande, elle comprenait 3 régiments de cheveau-légers, 27 régiments de lanciers et 10 régiments de chasseurs à cheval. Dans un livre écrit en 1937, le général Sikorski critiqua ceux qui préconisaient une mécanisation tous azimuts, affirmant que « l'escadron à cheval était toujours l'arme la mieux à même de se déplacer sur tous les terrains, d'engager des combats réguliers, d'enquêter sur une zone couverte et de pratiquer ce qu'on appelle l'action dilatoire ». Mais les « experts » militaires étrangers n'avaient pas fait grand-chose pour contrer de telles opinions. Clare Hollingsworth du *Daily Telegraph* a enregistré une interview avec un conseiller militaire britannique en Pologne, peu avant la guerre, dans laquelle ce dernier affirmait que « la cavalerie comme les Polonais » est plus efficace que vous ne le pensez. Les colonnes de moteur doivent s'arrêter la nuit ; Ils sont alors plus vulnérables que les troupes ordinaires. La cavalerie va les attaquer, les surprendre. Ils les détruiront. Ils en détruiront certains, et briseront le moral des autres. Il serait difficile d'être plus éloigné de la vérité. En l'espace d'une semaine, les chars allemands, légèrement blindés et canonnés comme ils l'étaient, s'enfoncèrent profondément dans les lignes polonaises et détruisirent une grande partie de leur armée, réduisant le reste à une populace désorganisée. La cavalerie n'a jamais eu l'occasion de détruire un char, et encore moins de briser le moral de l'ensemble du corps blindé. Ce n'était pas non plus leur tactique. La cavalerie attaqua les Panzers pratiquement à mains nues, bien qu'il ne soit pas absolument sûr qu'il y ait une quelconque substance à la légende selon laquelle les lanciers chargeaient réellement les chars à cheval. Le cas le plus proche d'un cas authentifié que j'ai trouvé était près de Katowice, dans le sud-est de la Pologne, le 3 septembre, lorsque la brigade de cavalerie de Poméranie s'est retrouvée la seule unité intacte devant les blindés allemands. Le commandant a donné l'ordre de charger, mais aucun d'entre eux n'a même atteint les chars. De toute la brigade, seuls 200 hommes revinrent. Mais que ce soit à pied ou à cheval, la question n'a jamais fait de doute. Seuls des canons antichars, des avions ou d'autres chars auraient pu arrêter les colonnes blindées et les hommes armés de sabres et de fusils n'avaient aucune chance. Une source estime que 90 % de la cavalerie a été tuée. À Kutno, une brigade entière de lanciers a été anéantie par les chars et les mitrailleuses et un peu plus tard, exactement la même chose s'est produite près de Chelmo, sur les rives de la Vistule.

Curieusement, la cavalerie a eu un certain impact psychologique sur les envahisseurs. Le général Guderian raconte dans ses mémoires comment, à l'occasion, la menace de l'avancée des cavaliers a en fait plongé de nombreux soldats allemands dans un état de panique. À un moment donné, il a été arrêté à la périphérie d'une ville par des membres de son propre personnel qui étaient vêtus de casques d'acier et occupés à installer un canon antichar. « Quand je demandai quel était le but de cela, on m'informa que la cavalerie polonaise s'avançait vers nous et qu'elle serait sur nous à tout moment. Je les ai calmés et j'ai commencé à travailler au siège. La même chose s'est produite à une autre occasion : « Peu après minuit, la 2e division (motorisée) a informé qu'elle était contrainte de se retirer par la cavalerie polonaise. Je restai sans voix pendant un moment ; quand j'eus retrouvé l'usage de ma voix, je demandai au commandant de la division s'il avait jamais entendu parler de grenadiers de Poméranie brisés par la cavalerie ennemie. Il m'a répondu que non, et m'a assuré qu'il pouvait tenir ses positions. »

Comme les Polonais, les Français n'avaient fait que des progrès limités dans leur programme de mécanisation. En septembre 1939, sur le front nord-est, il y avait trois divisions de cavalerie, composées de deux brigades de cavaliers et d'un seul régiment blindé. Au printemps

1940, les efforts les plus frénétiques pour rééquiper ces unités n'avaient produit que cinq divisions, chacune d'une brigade à cheval et d'une brigade mécanisée. Militairement, les cavaliers n'accomplissaient presque rien et étaient généralement utilisés comme fusiliers pour boucher la ligne. Une fois de plus, cependant, la menace même de l'apparition de la cavalerie a parfois déstabilisé les unités allemandes. Guderian relate à nouveau un tel incident les 10 et 11 mai : « Panzer Group von Kleist [...] ordonné à la 10e Panzerdivision [...] de changer de direction immédiatement et de se diriger vers Longwy, puisque la cavalerie française avançait dans cette direction. J'ai demandé l'annulation de ces commandes ; le détachement, d'un tiers, de ma force pour faire face à l'hypothétique menace de la cavalerie ennemie mettrait en péril le succès... de l'ensemble de l'opération... [J'ai pris des mesures] pour anticiper les difficultés qui pourraient être engendrées par cette curieuse peur de la cavalerie hostile... »

Le seul front sur lequel on peut dire que la cavalerie a joué un rôle important est celui de la cavalerie russe, entre 1941 et 1945. Tout au long de l'entre-deux-guerres, les Soviétiques avaient toujours maintenu une arme de cavalerie importante, et même leur mécanisation progressive ne pouvait leur faire oublier les exploits de la *Konarmiya*. Lors de la réorganisation de l'Armée rouge par Frounzé, après le renvoi de Torotsy en 1925, les 77 divisions d'infanterie régulières et territoriales furent complétées par 11 divisions de cavalerie. En 1930, il y avait 13 divisions, en 1935 16, et en 1939, Vorochilov estimait que 50 % de cavaliers supplémentaires avaient été ajoutés. Les vétérans de la première armée de cavalerie n'étaient pas à l'abri du même genre de traditionalisme et d'aversion pour la technologie qui avaient caractérisé le corps des officiers les plus aristocratiques. Au 17e Congrès du Parti, en 1934, il réprimanda les modernisateurs et déclara : « D'abord et avant tout, il faut en finir une fois pour toutes avec les « théories » destructrices sur la substitution des hommes aux chevaux, sur le « dépérissement » du cheval. »

En l'occurrence, Vorochilov était plus justifié que certains de ses contemporains d'Europe de l'Ouest, bien que dans une certaine mesure, ce soit à cause de décisions erronées de la part des responsables des troupes blindées. Suivant les recommandations de Pavlov, en 1939, les divisions blindées avaient été dissoutes et distribuées en brigades distinctes dans toute l'armée d'infanterie. Après les succès allemands en Pologne et en France, des efforts frénétiques ont été faits pour les réorganiser en divisions plus autonomes, mais seuls des progrès limités ont été réalisés. Les divisions de cavalerie restaient les seules unités disposant d'une véritable indépendance opérationnelle. Le terrain et le climat ont également rehaussé leur valeur. Les chevaux, de petits poneys Kirghiz de Sibérie, pouvaient résister à des températures de 30° en dessous de zéro et ils pouvaient facilement négocier les forêts denses et les routes boueuses qui arrêtaient souvent les chars. On pouvait difficilement affirmer que ces unités étaient indispensables à la victoire soviétique – ce qui était impossible à obtenir tant qu'ils n'avaient pas reconstruit leurs formations blindées – mais elles ont certainement contribué à endiguer la marée allemande. Manstein écrivit : « Une division de cavalerie soviétique peut se déplacer, dans son intégralité, d'une centaine de kilomètres en une nuit – et cela à la tangente de l'axe de communication. » Pour cette raison, ils étaient particulièrement utilisés pour des raids indépendants à longue portée derrière les lignes ennemies. À l'automne 1941, le colonel-général Dovator resta 184 pendant deux semaines à l'arrière des Allemands, semant le chaos partout où il passe. En octobre, le corps de cavalerie du lieutenant-général Belov (le corps était la formation standard de cavalerie russe et se composait de trois divisions, 19 000 hommes en tout, bien que seulement environ 8000 d'entre eux étaient réellement montés), remorquant leurs mortiers et leur artillerie légère derrière eux, encercla deux divisions d'infanterie allemandes et les anéantit presque complètement. En décembre, lors de la contre-offensive de Joukov, le même corps traversa l'Oka à cheval, les traîneaux attachés à leurs selles et les fantassins assis sur leurs croupes. En 1942, les Allemands dans la région de Pripiet ont été encerclés à deux reprises par la cavalerie russe, et pendant la bataille du triangle Dniepr-Bérézina, un corps de cavalerie a avancé à travers les marais de Pripiet jusqu'à l'arrière d'un corps allemand. Ces derniers ont été sans tout contact avec d'autres unités pendant huit jours. Le général

Halder écrivit à propos des opérations soviétiques à l'arrière des Allemands en juin 1942 : « Le corps de cavalerie Belov flotte maintenant dans la vaste zone à l'ouest de Kirov. C'est un homme que nous devons envoyer pas moins de sept divisions après lui.

Épilogue

Telle fut la dernière apparition importante de la cavalerie dans la guerre. Ils sont apparus depuis, de temps à autre, mais en très petit nombre et dans des rôles sans importance. Leur plus grande utilité depuis 1945 a été dans les opérations anti-guérilla. Les Britanniques ont utilisé quelques troupes montées au Kenya, pendant l'urgence Mau Mau, d'où le fait remarquable que la toute dernière action de cavalerie britannique a eu lieu en 1953, près d'Isolio, lorsqu'un détachement de la police tribale de la frontière nord est tombé sur un camp de guérilla et l'a détruit avec succès. Les Portugais ont utilisé des troupes montées pendant la guerre en Angola, mais ils n'ont pas obtenu grand-chose, étant opposés à un ennemi beaucoup plus sophistiqué et bien armé que les Mau Mau. Les Rhodésiens se sont inspirés du livre portugais et certaines de leurs unités de contre-insurrection sont montées, comme les Grey's Scouts, bien que ces derniers semblent n'avoir pas fait grand-chose d'autre que de s'impliquer dans un scandale sur des allégations de torture. Au moins une force de guérilla utilise encore des chevaux pour améliorer leur mobilité. Ce sont les membres de la tribu Khamba du Tibet qui luttent contre les forces d'occupation chinoises rouges. Il s'agit d'un peuple montagnard, de brigands et de nomades, qui sont l'exact équivalent moderne des Murides ou des Nien. Leur seul chroniqueur moderne les a décrits ainsi : « Familiers avec chaque rocher, avec chaque sentier, avec chaque rocher, recoin, ruisseau et ravin, moulés sur leurs selles et habitués à vivre de pillage, les soi-disant cavaliers sauvages, mus par le désespoir, unis par le sang et les os, représentaient une force digne de leurs grands ancêtres. Songsten Gampo et Gengis Khan chevauchaient parmi eux. Les communistes chinois eux-mêmes maintiennent toujours une petite force de cavalerie, mais pas pour l'utiliser contre les Khamba. Leurs trois divisions sont stationnées dans le nord, au Kansu, en Mongolie et au Sinkiang, dans les pâturages traditionnels des Hsiung-nu, des Mongols et des Khitans. Dans le cas d'une guerre entre la Russie et la Chine, il pourrait encore être nécessaire de recruter des hommes montés sur ces poneys qui souffrent depuis longtemps pour traverser ces vastes étendues sans pistes. Les Russes, quant à eux, ont finalement renoncé à leur arme de cavalerie. Les derniers régiments cosaques ont été dissous à la fin des années 1950. Dix ans plus tard, cependant, certains d'entre eux ont au moins obtenu un sursis bizarre. Pendant le tournage de l'épopée *Guerre et Paix*, les directeurs de production se sont retrouvés aux prises avec une collection égratignée de chevaux et de cavaliers qui n'avaient aucune idée de la façon d'être de vrais linciers et hussards. Un régiment spécial de cavaliers entraînés a été formé. Leur commandant, le colonel M. K. Barlio, a même du sang cosaque, et depuis leur création, ils ont joué dans plus de 200 films et émissions de télévision, se faisant passer indistinctement pour des gardes blancs réactionnaires, des hussards impériaux ou des héros de la *Konarmiya*. Bien plus de cent ans trop tard, la cavalerie a finalement reconnu que son monde était fantastique.